UNIVERSITY OF ILLINOIS
LIBRARY

Class 943.93 Book L52r Volume 2

REMOTE STORAGE

LOUIS LEGER
Professeur au Collège de France

RUSSES ET SLAVES

ÉTUDES POLITIQUES ET LITTÉRAIRES

DEUXIÈME SÉRIE

LE DÉVELOPPEMENT INTELLECTUEL DE LA RUSSIE
LA COMÉDIE RUSSE AU DIX-HUITIÈME SIÈCLE : VON VIZINE
LES PREMIÈRES ANNÉES DE CATHERINE II
UN PATRIOTE BULGARE : ZACHARIE STOIANOV
GRECS, SERBES ET BULGARES
LA CHAIRE DE LITTÉRATURES SLAVES AU COLLÈGE DE FRANCE (1840-1884)
UN POÈME DE MICKIEWICZ : MESSIRE THADDÉE
JULIEN NIEMCÉWICZ — EN BOHÊME : NOTES DE VOYAGE

PARIS
LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1896

RUSSES ET SLAVES

DEUXIÈME SÉRIE

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

Russes et Slaves, *1re série*. Les Slaves et la civilisation. — La formation de la nationalité russe. — Les débuts de la littérature russe. — La femme et la société russe au XVIe siècle. — Les premiers diplomates russes à l'étranger. — La Bulgarie inconnue. — Le peuple serbe. — Le poète du panslavisme. (Librairie Hachette et Cie). 1 vol. in-16, broché. . . . 3 fr. 50

Histoire de l'Autriche-Hongrie. 5e édit. Librairie Hachette et Cie.

Études slaves. 3 vol. 1875, 1880, 1886. Librairie Leroux.

La Littérature russe. 1 vol. in-18 jésus. Armand Colin et Cie, éditeurs.

Chrestomathie russe. 1 vol. in-18 jésus. Armand Colin et Cie.

Chants héroïques et chansons populaires des Slaves de Bohême. 1 vol. in-8. Librairie internationale (épuisé).

La Bohême historique. 1 vol. in-8. Librairie internationale (épuisé).

Cyrille et Méthode. Étude historique sur la conversion des Slaves au christianisme. 1 vol. in-8. Librairie Franck.

Le Monde slave. 1 vol. in-12. Perrin et Cie, éditeurs (épuisé).

Itinéraires de l'Asie centrale. 1 vol. grand in-8. Leroux, éditeur.

Grammaire russe. In-18. Maisonneuve, éditeur.

Les Racines de la langue russe. In-18. Maisonneuve, éditeur.

Esquisse de la mythologie slave. In-8. Librairie Leroux (épuisé).

La Chronique dite de Nestor, 1 vol. grand in-8. Leroux, éditeur.

La Save, le Danube et le Balkan. 2e édit. 1 vol. in-18. E. Plon, Nourrit et Cie, éditeurs.

La Bulgarie. 1 vol. in-18. Cerf, éditeur.

Contes slaves. 1 vol. in-18. Leroux, éditeur.

Voyage en Orient de Son Altesse Impériale le Cesarévitch (Sa Majesté l'Empereur Nicolas II). In-4. Ch. Delagrave, éditeur.

Études de mythologie slave. In-8. Maisonneuve, éditeur.

Coulommiers. — Imp. PAUL BRODARD. — 553-96.

LOUIS LEGER
Professeur au Collège de France

RUSSES ET SLAVES

ÉTUDES POLITIQUES ET LITTÉRAIRES

DEUXIÈME SÉRIE

LE DÉVELOPPEMENT INTELLECTUEL DE LA RUSSIE
LA COMÉDIE RUSSE AU DIX-HUITIÈME SIÈCLE : VON VIZINE
LES PREMIÈRES ANNÉES DE CATHERINE II
UN PATRIOTE BULGARE : ZACHARIE STOIANOV
GRECS, SERBES ET BULGARES
LA CHAIRE DE LITTÉRATURES SLAVES AU COLLÈGE DE FRANCE (1840-1884)
UN POÈME DE MICKIEWICZ : MESSIRE THADDÉE
JULIEN NIEMCÉWICZ — EN BOHÊME : NOTES DE VOYAGE

PARIS
LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1896
Droits de traduction et de reproduction réservés.

.52r
v.2

REMOTE STORAGE

-96 2V

AVANT-PROPOS

« Nulle race en Europe ne mérite plus sérieusement d'être étudiée que la race slave; aucune n'a donné depuis un demi-siècle plus de preuves de vitalité et d'aptitude au progrès. En s'efforçant de mieux connaître le génie de cette race et de s'en rapprocher au point de vue politique, ni l'âme ni l'esprit de la France ne sauraient être soupçonnés de rechercher une mésalliance. »

Ces lignes terminent l'Introduction d'un volume publié en 1890[1] et dont le présent recueil n'est que la continuation. Les événements qui se sont accomplis dans ces dernières années ont amplement justifié des assertions qui semblaient naguère téméraires à beaucoup de bons esprits. Un rapprochement intime s'est opéré entre la France et la Russie d'une part, entre la France et la Bulgarie de l'autre. Tous les peuples slaves n'ont pas encore

1. *Russes et Slaves*, 1re série, p. XIV.

186759

bénéficié de ces heureuses circonstances; il en est que les nécessités de la politique nous obligent encore à ignorer, du moins officiellement. La science a le devoir de ne pas les négliger. Dans une série d'études entreprises depuis plus de trente ans et recueillies tour à tour sous des titres divers, je me suis efforcé de mettre en lumière des épisodes, des œuvres, des monuments, des personnages intéressants empruntés à l'histoire ou à la littérature de la Bohême, de la Bulgarie, de la Croatie, de la Pologne, de la Russie, de la Serbie. J'ai fait de mon mieux pour tenir la balance égale entre ces peuples d'importance si inégale, parfois en lutte les uns contre les autres, mais qui tous ont droit à nos sympathies, car leurs intérêts ont souvent été solidaires des nôtres, et à des titres divers, triomphants ou vaincus, glorieux ou obscurs, ils ont tous combattu pour la cause de la chrétienté et de la civilisation. On retrouvera dans le présent recueil la même tendance impartiale, la même sympathie générale pour tous les membres de cette grande race. A côté de la Russie triomphante, j'ai tenu à faire figurer la Pologne dont l'histoire n'est point achevée et dont la littérature est assurément une des plus glorieuses de l'Europe[1]; la Bohême qui, dans ses luttes avec le

1. Ces essais, qui figurent dans le *Monde slave* (librairie Académique), les trois volumes d'*Études slaves* et les deux volumes *Russes et Slaves* ont été écrits au hasard des circonstances, tantôt au cours d'un voyage, tantôt après la lecture d'une nouvelle publication, tantôt pour les besoins de mon enseignement. La Russie, qui sollicite surtout la curiosité du public intelligent, a eu naturellement la part du lion. Mais

germanisme, combat pour notre cause; les Slaves balkaniques appelés à résoudre plus tôt qu'on ne croit cette question d'Orient dont l'Europe diplomatique a si longtemps méconnu les peuples. Le temps n'est pas encore venu d'embrasser dans une formule générale, dans une synthèse définitive, les destinées de la race slave. Étudier les éléments qui la composent, les hommes qui en sont l'honneur, les œuvres qui en sont la gloire, c'est déjà là une tâche assez belle. A l'époque où je l'ai abordée — il y a de cela trente-trois ans — j'ai rencontré devant moi plus d'objections que d'encouragements. Des leçons cruelles ont enfin ouvert les yeux de mes compatriotes. Hélas! je ne les avais point attendues pour entreprendre ces études. C'est le seul mérite que je réclame pour elles; mais on comprendra que je tienne à le revendiquer.

j'ai tenu à ne négliger aucun des peuples slaves et si tel ou tel ne figure pas dans un volume de la série, il se retrouve dans quelqu'un des autres. Ainsi la Pologne, absente au premier volume, figure dans les *Études slaves* (t. I et III) et dans le présent volume (sans compter l'*Histoire générale* de MM. Lavisse et Rambaud où je lui ai consacré plusieurs chapitres). Un critique de mauvaise foi s'avisa un jour de déclarer dans une revue polonaise que j'avais exclu son pays du *Monde slave*, parce qu'il n'était pas représenté dans un de mes volumes. Cette ineptie a été reproduite dans une encyclopédie polonaise (*Encyklopedyja powszechna* Orgelbranda, t. VI, Supplément, p. 102; Varsovie, 1878), qui déclare gravement que « à la suite d'un voyage à Moscou en 1872, M. Leger a modifié ses opinions antérieures et que dans son livre *le Monde slave*, publié en 1873, *il a exclu les Polonais du « Monde slave »*!

Au surplus on trouvera à la fin de ce volume une table générale des volumes antérieurs.

RUSSES ET SLAVES

LE
DÉVELOPPEMENT INTELLECTUEL
DE LA RUSSIE

On se demandait autrefois si la Russie appartenait à l'Europe. Catherine II, dans sa célèbre *Instruction pour la commission chargée de dresser le projet d'un nouveau code de lois*, éprouvait le besoin de répondre aux publicistes occidentaux, qui voulaient rejeter son empire en Asie : « La Russie, disait-elle, est une puissance européenne. En voici la preuve : les changements que Pierre le Grand entreprit en Russie eurent un succès d'autant plus heureux que les mœurs d'alors ne s'accordaient aucunement avec le climat, et y

avaient été apportées par le mélange de différentes nations et par les conquêtes de plusieurs provinces étrangères. Pierre Ier, introduisant des mœurs et des coutumes européennes chez un peuple d'Europe, trouva des facilités qu'il n'attendait pas lui-même. »

Ni Pierre le Grand ni Catherine II n'avaient ni le temps, ni les moyens, ni l'éducation scientifique nécessaires pour raisonner sur la constitution ethnique du peuple russe et sur les circonstances historiques qui l'ont tantôt éloigné, tantôt rapproché de l'Europe. Néanmoins Catherine avait raison dans le fond. Le peuple russe est bien d'origine européenne : considéré dans son essence, dans son élément dominant, il appartient à la race slave, qui pénètre au centre de l'Europe jusqu'aux monts de Bohême, qui touche vers Dantzig aux rivages de la Baltique, vers Salonique au bassin de la mer Égée. Mais les peuples de cette race ont eu des destinées différentes : les uns, comme la Bohême et la Pologne, ont subi l'influence de la civilisation allemande et du catholicisme; les autres, comme la Serbie, la Bulgarie et la Russie elle-même, ont été élevés à l'école de l'Église byzantine orthodoxe et ont subi plus ou moins longtemps la

domination des peuples asiatiques, ici des Osmanlis, là des Tatares. Nous avons à nos frontières un peuple latin qui pendant longtemps a été soumis, lui aussi, au joug des infidèles : c'est l'Espagne; personne de nous ne songe cependant à le rejeter en Afrique ou à le ranger parmi les nations musulmanes. Il est vrai que l'Espagne est séparée du continent africain par le détroit de Gibraltar, tandis que la Russie pénètre en Asie et qu'elle n'en est point séparée par une sérieuse frontière géographique.

L'axe primitif du monde russe a été dans le bassin du Dniéper et du haut Volga : peu à peu il s'est déplacé et s'est reporté vers l'Orient, au fur et à mesure que la Russie assimilait les peuples finnois, dont quelques rares tribus subsistent encore aujourd'hui, mais dont beaucoup ne sont plus qu'un souvenir. Les Slaves primitifs ont reçu leur nom et leur organisation première d'une tribu scandinave: mais l'élément scandinave, apporté par les Varègues, a laissé peu de trace dans leur vie intellectuelle. Il leur a donné le goût des expéditions lointaines, il a jeté les Slaves de Kiev sur Byzance. Byzance s'est vengée en leur imposant son culte, en façonnant l'alphabet et la littérature à son image. Cette fois

encore, la Grèce conquise a conquis à son tour son farouche vainqueur.

La conversion de la Russie à la religion grecque orthodoxe, voilà le fait capital qui domine tout d'abord le développement moral du peuple russe au moyen âge. Comme héritage intellectuel, les Normands et les Finnois ne lui ont rien apporté. L'alphabet russe, qui nous semble au premier abord si bizarre, n'est qu'une copie de l'alphabet grec, augmenté d'un certain nombre de lettres qui n'existent pas dans la langue hellénique. En adoptant les dogmes byzantins, en prenant aux Bulgares déjà convertis la liturgie slavonne, qui subsiste encore aujourd'hui, la Russie du xe siècle créait un abîme entre elle et l'Occident latin : elle restait étrangère à cette civilisation romane qui a été le grand lien des peuples au moyen âge. Avec les Grecs, les Bulgares et les Serbes, elle constituait en Europe un groupe isolé qui représentait une forme particulière de civilisation, une tradition littéraire *sui generis*. Dès le lendemain de sa conversion, elle produisait toutes les œuvres intellectuelles que comportait la culture byzantine. Elle eut des chroniques, des vies des saints, des sermons, des récits de pèlerinages, des textes législatifs, des récits en prose qui

tiennent parfois du roman, parfois de l'épopée. Il ne faut point dédaigner cette littérature : l'étude en est parfois difficile; le slavon russe qui lui sert d'organe est aussi différent du russe moderne que le français de Joinville de celui d'Augustin Thierry. Mais l'explorateur qui descend dans ces couches profondes en revient largement payé de ses peines. La Chronique de Nestor (XIIe siècle) vaut bien celle de Grégoire de Tours; la Vie des saints Boris et Glieb, les Vies des Pères de Kiev rivalisent avec n'importe quelles légendes de nos Bollandistes; le Testament de Vladimir Monomaque aurait pu être écrit par Charlemagne; le Voyage de l'hégoumène Daniel aux lieux saints (XIIe siècle) nous montre les Russes et les Français faisant fort bon ménage en Palestine auprès de ce tombeau du Christ dont la protection devait être plus tard si âprement disputée par l'empereur Nicolas et l'empereur Napoléon III.

« Le vendredi saint, raconte Daniel, à la première heure du jour, je vins, moi infirme, me présenter devant le prince Beaudoin et le saluai profondément. Sur cela, le prince me fit approcher de lui très gracieusement et me dit : Que désires-tu, hégoumène russe? Il me connaissait

très bien et m'avait pris en affection, étant très débonnaire. »

Cette littérature sévère trouvait dans la Russie primitive plus de lecteurs que nous ne serions tentés de l'imaginer. Les princes étaient en général fort lettrés; ils établissaient des écoles, ils rassemblaient des bibliothèques, faisaient eux-mêmes des traductions : des princesses passaient leur vie à copier des manuscrits. Parfois un gentilhomme amateur, comme celui qu'on appelle Daniel le prisonnier, s'exerçait à des compositions profanes qui rappelaient celle des rhéteurs du Bas-Empire. La poésie était sévèrement exclue; elle semblait un reste du paganisme. Mais le peuple ne pouvait se résoudre à y renoncer; malgré les menaces de l'Église, à travers les maux des guerres civiles ou des invasions étrangères, il gardait le trésor de ces *bylines*, de ces longues épopées où figure tout un monde de héros légendaires, les Dobrinia Nikisity, les Ilia de Mourom et tant d'autres qui gravitent autour de Vladimir, le brillant Soleil. On n'a guère commencé qu'au XIXe siècle à recueillir ces curieux produits de l'imagination populaire; malheureusement la race des rapsodes qui les chantent ne se trouve plus qu'aux extrémités les

plus lointaines du monde russe. Bientôt elle aura complètement disparu.

Vers le milieu du XIIIe siècle, une formidable catastrophe s'abattit sur la Russie : elle fut ravagée par les Tatares, vit ses temples détruits, ses villes incendiées, ses princes réduits à se reconnaître les vassaux d'une horde sauvage, d'un khan à demi barbare, devant lequel ils allaient *battre la terre du front*. La littérature se réfugia dans les monastères : en dépit de la domination des païens, les moines conservèrent la tradition byzantine, la culture de la langue grecque; la région moscovite remplaça la région kiévienne comme centre intellectuel du monde russe; les moines défrichèrent les forêts du nord et agrandirent le domaine de la patrie au moment où elle semblait prête à succomber pour jamais. Grâce à l'Église, la langue nationale se maintint; elle n'a pas plus péri dans la lutte contre les Tatares que l'espagnol dans la lutte contre les Arabes; mais comme l'espagnol, elle a subi l'influence de l'idiome des envahisseurs. Aujourd'hui encore, les mots russes qui désignent un relai de poste (*iam*), la monnaie (*dengi*), la douane (*tamojnia*), le domaine public (*kazna*), et bien d'autres encore, sont empruntés à la langue

tatare. La littérature ne pouvait pas rester indifférente aux misères de la Russie, à ses longues luttes, à ses héroïques efforts. Je laisse de côté le *Récit ou dit de la Bataille* d'Igor, qui célèbre une guerre contre les Polovtses païens comme les Tatares ; mais je ne puis passer sous silence la *Zadonstchina*, ce récit épique qui célèbre la gloire du prince Dmitri Donskoï, vainqueur des Tatares à Koulikovo (1380). C'est un morceau d'un souffle vraiment épique :

« Alouette légère, joie des beaux jours, va-t'en sous les nuages bleus, contempler la forte cité de Moscou. Chante la gloire au grand prince Dmitri Ivanovitch, et à son frère Vladimir Andreevitch. Ils se sont élancés comme des faucons sur le champ des Tatares. Les chevaux hennissent sur la Moskva, les tambours battent dans Kolomna, les trompettes résonnent, les étendards frémissent. Les cloches du beffroi sonnent dans la grande Novgorod.... »

Et le poète — c'en est bien un — nous montre la Russie tout entière, frémissant de Novgorod à Kiev, de Moscou à la Lithuanie, et s'élançant vers ce champ de Koulikovo qui sera ensemencé de cadavres, vers ce Don qui sera rougi de sang pendant trois jours entiers. Pendant deux ou

trois siècles, la Russie a tourné tous ses efforts contre les Tatares; elle est restée complètement isolée de l'Europe; elle est devenue à moitié asiatique, comme le sud de l'Espagne était à moitié arabe. Elle secoue définitivement le joug mongol au moment où ses coreligionnaires et congénères les Grecs, les Serbes, les Bulgares tombent à leur tour sous le joug osmanli. Elle ne bénéficie pas immédiatement des bienfaits de la Renaissance; mais elle n'y reste pas complètement étrangère. Des Grecs, des Slaves, échappés de la péninsule balkanique, furent accueillis par les princes moscovites. Ivan III épouse en 1472 la princesse Sophie, la dernière des Paléologue, une princesse élevée à Rome, qui organise la cour de Moscou sur le modèle de celle de Byzance, qui fait appeler des artistes de Grèce, d'Allemagne et d'Italie. Dans l'Orient slave, comme dans l'Occident latin, les esprits fermentent. Des hérésies se développent; des controverses s'engagent; l'archevêque de Novgorod, Gennadius, écrit au métropolitain de Moscou sa célèbre lettre pour demander qu'on établisse des écoles; Maxime dit le Grec, moine du mont Athos, ancien élève des écoles de Paris, de Florence, de Venise, entreprend de corriger et

d'établir définitivement le texte des livres sacrés. Macaire, évêque de Novgorod, rédige les vies des saints. En 1564, la première imprimerie russe est établie à Moscou : elle publie les *Actes des apôtres* et les *Épîtres de saint Paul*.

Pendant la période de l'invasion tartare, une partie du monde russe s'est détachée du groupe moscovite et s'est unie politiquement à la Pologne, la Lithuanie : mais la Lithuanie, en s'attachant à la Pologne latine, n'a oublié ni la langue russe ni l'alphabet orthodoxe; si elle s'assimile les bienfaits de la civilisation occidentale, c'est pour les transmettre à la Russie moscovite. Elle sert en quelque sorte d'intermédiaire entre la civilisation latine dont la Pologne est le foyer et cette civilisation *sui generis* mi-byzantine mi-asiastique qui s'est développée dans la Russie moscovite. A côté de l'imprimerie de Moscou apparaît en Lithuanie celle d'Ostrog, en Galicie celle de Lvov. Les premiers essais de grammaire slavo-russe sont rédigés dans des livres imprimés à Lvov, à Vilna, qui deviennent classiques dans la Russie orientale jusqu'au jour où un pêcheur d'Archangelsk donnera à ses compatriotes la première grammaire nationale. Les anciennes chroniques appellent Kiev la mère des

villes russes. Ce titre, la capitale de saint Vladimir le justifie plus que jamais au XVIIe siècle. A l'école des Polonais, et notamment des jésuites, elle a étudié, elle s'est assimilé les procédés pédagogiques, les méthodes littéraires de l'Occident latinisé. Elle les transmet à son tour à la Grande Russie; elle lui donne le goût des vers syllabiques imités du vers polonais, le goût des drames bibliques imités des tragédies de collège. Cette influence de l'école kiévienne se fera sentir pendant toute la durée du XVIIe siècle et une partie du XVIIIe. Moscou est tout étonnée de voir apparaître dans ses murs des prêtres qui connaissent l'Europe, qui ont étudié le grec et le latin.

Elle s'en étonne d'autant plus qu'elle est foncièrement conservatrice. Pendant les longs siècles où elle est restée séparée de l'Europe, la Grande Russie s'est accoutumée à vivre confinée, repliée sur elle-même, prompte à s'admirer, toujours dédaigneuse des choses étrangères. Le Moscovite se méfie de l'étranger. Il a des formules inexorables pour condamner ce qui vient dehors : « Ceci n'est point nôtre, ceci ne se fait pas chez nous ». Si l'on veut se rendre compte de cet état social, on n'a qu'à étudier les doc-

trines des vieux croyants russes, des Ruskolniks, attachés aux vieux textes, hostiles aux corrections de la critique moderne même quand elle est représentée par un patriarche; on n'a qu'à lire cet étrange ménagier russe attribué au pape Sylvestre, le *Domostroï*. Je ne puis renvoyer qu'à l'analyse que j'en ai donnée ailleurs[1].

Mais, à dater du XVIe siècle ou de la fin du XVe, la Russie conservatrice a beau vouloir s'enfermer d'une muraille de Chine, interdire aux hétérodoxes l'accès de ses frontières; ils la pénètrent de tous côtés. J'ai déjà cité les Grecs de Byzance, les Petits Russes de Kiev, les Italiens de Venise ou de Florence; voici maintenant les Anglais qui pénètrent par le nord et établissent leurs comptoirs sur la mer Blanche; puis, ce sont les ingénieurs allemands, suédois, hollandais qui arrivent à leur tour pour fondre des canons ou creuser des mines. Ce sont les ambassadeurs des États voisins qui apportent aux tsars les compliments et les cadeaux de leurs maîtres : la Russie est bien obligée de répondre à ces actes de courtoisie; menacée à l'ouest par le Suédois, le Polonais, le Turc, elle

1. Russes et Slaves, 1re série, *la Femme et la Société russe au XVIe siècle.*

envoie par la route d'Arkhangelsk des ambassades qui explorent l'Europe, y découvrent bien des choses inconnues, en rapportent de merveilleux récits à leurs compatriotes. Le père de Pierre le Grand, le tsar Alexis Mikhaïlovitch, est déjà, à bien des points de vue, un monarque occidental : sous son règne, Moscou voit pour la première fois s'organiser une troupe dramatique composée il est vrai en grande partie d'étrangers. Des femmes de haute naissance, d'illustres boïarines brisent les portes du *tèrem* pour assister à ces spectacles que leurs mères eussent qualifiés de diaboliques. Un Slave étranger, un Croate, qui vivait à Moscou vers 1650, accusait déjà les Russes de xénomanie ; il essayait de les ramener au patriotisme slave, il traçait tout un programme panslaviste qui ne fut pas compris alors et qui valut à son auteur un long exil en Sibérie. On a remarqué chez certains animaux un trait distinctif : l'horreur, la haine de tout ce qui est nouveau, ce qu'on appelle le misonéisme. Ce sentiment, plus d'un Moscovite l'éprouvait encore au XVIIe siècle et même au XVIIIe. Mais beaucoup avouaient aussi que l'on ne pouvait pas se passer des étrangers et que le meilleur moyen de s'en débarrasser, c'était d'ap-

prendre d'abord à faire aussi bien qu'eux. C'est sous le règne d'Alexis Mikhaïlovitch qu'un Russe appelé Kotochikine écrit en Suède une description si pénétrante, si critique de la vie russe prête à se transformer au contact de la vie occidentale.

Quoi qu'ait écrit Catherine II, quoi qu'on ait longtemps pensé chez nous, la réintégration de la Russie en Europe ne date pas du règne de Pierre le Grand. Elle se serait produite même quand les destins ne lui auraient pas donné ce réformateur héroïque et barbare qui ouvrit à coups de hache « une fenêtre sur l'Occident ». On sait quels obstacles il rencontra autour de lui, avec quelle farouche persévérance il les surmonta. Il sacrifia jusqu'à la vie de son fils aux réformes qu'il considérait comme indispensables à l'avenir de sa patrie. Les vieilles mœurs étaient le symbole des vieilles traditions ; il coupa les longues barbes, raccourcit les longues robes, brisa les grilles du terem et obligea les beautés pétersbourgeoises ou moscovites à comparoir dans ces assemblées qui ne valaient pas encore les salons de Versailles, mais d'où est sorti, en fin de compte, cet être exquis, tour à tour capricieux ou viril, héroïque ou charmant, que nous admirons dans la femme russe du XIXe siècle. Sous son

règne, l'Occident pénétra vraiment en Russie et la Russie en Occident; les œuvres d'un Siméon de Polotsk ou d'un Theophane Prokopovitch se rattachent encore à la tradition slavonne de Kiev ou Moscou. Mais voici l'esprit nouveau qui commence à souffler sur la littérature russe. En 1703 est fondée la *Gazette de Moscou* à laquelle le tsar lui-même ne dédaigne pas de collaborer. En 1725, l'Académie des sciences de Saint-Pétersbourg est créée. D'abord réservée aux étrangers, surtout aux Allemands, elle s'ouvre peu à peu aux Russes; elle est pour eux tout ensemble un corps scientifique et un corps enseignant : ses membres étudient les chartes, les annales, remettent en lumière les anciennes relations de la Russie avec les pays scandinaves, avec l'empire byzantin, avec l'Orient musulman. Désormais, la noblesse est tenue de servir, et pour servir, il faut avoir étudié les sciences pratiques, les mathématiques, l'artillerie, l'art de l'ingénieur. Pierre Ier vise avant tout à l'utile et n'a guère de souci de la poétique et de la philologie. Les poètes qui naissent sous son règne ne donneront la mesure de leur talent que sous ses successeurs. Le prince Kantemir (1708-1744) est déjà le type du gentilhomme littérateur tel qu'on le comprend à Paris

ou à Londres. Il a vécu dans les capitales de l'Occident; il s'est lié avec l'abbé Guasco, avec Maupertuis, avec Montesquieu; il a fréquenté nos salons. Ses satires, dont la traduction française parut à Londres en 1749, sont probablement la première œuvre littéraire russe qui ait passé dans notre langue. Le succès en fut considérable, car une seconde édition parut l'année suivante. La Russie pouvait se vanter d'avoir son Boileau. Sous l'influence de Kantemir, elle allait désormais chercher ses modèles littéraires dans les œuvres des classiques français ou dans celles des poètes allemands qui s'inspiraient eux-mêmes de nos écrivains. Trediakovsky mettait en vers ridicules le *Télémaque*, de Fénelon, en prose convenable l'*Histoire ancienne*, de Rollin. Avec Kantemir et Trediakovsky, la langue russe hésitait encore : elle n'avait point réussi à secouer le joug de la tradition slavonne et de l'école de Kiev. Avec Lomonosov, fils d'un pêcheur d'Arkhangelsk, séminariste, tour à tour poète, grammairien, chimiste et maître mosaïste, elle allait vraiment prendre possession d'elle-même. Écoutez ceci :

« Dominatrice d'un grand nombre de langues, la langue russe, non seulement par l'étendue des

espaces où elle règne, mais aussi par sa propre expansion et par sa richesse, est grande devant toutes celles de l'Europe. Cela semblera invraisemblable aux étrangers et à quelques Russes indigènes qui ont appliqué plus de soin à l'étude des langues étrangères qu'à celle de la leur. Mais celui-là sera d'accord avec moi qui sans être prévenu par les idées préconçues, s'appliquera à bien la comprendre et bien la pénétrer. Charles-Quint, empereur des Romains, avait coutume de dire qu'il faut parler espagnol avec Dieu, français avec ses amis, allemand avec ses ennemis, italien avec les femmes. Mais s'il avait connu la langue russe, il aurait certainement ajouté qu'on peut la parler avec tous. Car il aurait trouvé en elle la majesté de l'espagnol, la vivacité du français, la force de l'allemand, la délicatesse de l'italien et, en outre, la richesse, la concision pittoresque du grec et du latin. La vigoureuse éloquence de Cicéron, la gravité grandiose de Virgile, l'agréable élégance d'Ovide ne perdent rien dans la langue russe. Les plus délicates conceptions dans la philosophie, les qualités et les phénomènes du monde moral trouvent dans notre langue des mots pour les exprimer [1]. »

1. Préface de la *Grammaire russe* de Lomonosov.

Lomonosov devait être tout ensemble le Malherbe de la Russie et son Vaugelas. L'année 1755 où parut la première édition de sa grammaire vit aussi la fondation de l'Université de Moscou. Pierre le Grand avait appelé les savants allemands à Pétersbourg; Élisabeth essaya de donner à la vieille Russie moscovite un foyer d'éducation vraiment national. Elle n'y réussit pas du premier coup. La nouvelle Université eut pourtant l'honneur de former le premier poète comique de la Russie : Von Vizine, l'auteur du *Mineur* et du *Brigadier*. Fondé presque en même temps, le gymnase de Kazan éleva le futur poète Derjavine, le chantre de Catherine, qui devait être à Lomonosov ce que Jean-Baptiste Rousseau fut à Malherbe.

Un an après ces deux événements, en 1756, le théâtre national russe est définitivement constitué. Soumarokov entreprend d'en être le Racine. Désormais la Russie intelligente n'a plus qu'une idée : celle de rivaliser avec l'étranger, avec l'Allemagne dans la science, avec la France dans la littérature proprement dite. Sous le règne d'Élisabeth, qui avait rêvé d'épouser Louis XV, notre influence devient prépondérante. Certes, la société russe garde encore bien

des restes de son antique rudesse, le servage notamment, dont l'existence n'est pas contestée, dont les abus n'excitent encore que de faibles et timides protestations. Néanmoins, cette société se transforme; elle prêche le respect de la femme. Elle étudie les lois de la galanterie. Naguère, elle avait ses boïards hirsutes et brutaux; maintenant, elle a ses *petits-maîtres* élevés par des précepteurs parisiens ou soi-disant tels : la noblesse voyage à l'étranger et se pique de l'imiter. Sous le règne de Catherine II, la Russie est envahie par l'esprit philosophique : l'Institut de Smolna est fondé pour l'éducation des filles nobles; une femme, la princesse Dachkov, est mise à la tête d'une nouvelle académie établie pour améliorer la langue et la littérature russes. Von Vizine et Kapnist écrivent leurs comédies; Novikov, Stcherbatov, Radistchev sont des publicistes de talent. L'impératrice elle-même, bien qu'Allemande d'origine, écrit le russe d'un style savoureux et pittoresque. Kheraskov, Bogdanovich, Khemnitzer s'inspirent tour à tour de la *Henriade*, de la *Psyché* ou des *Fables* de La Fontaine. Et quand Catherine déclare que la Russie est vraiment européenne, nul ne songe à la contester; depuis longtemps, la domination asia-

tique n'est plus qu'un souvenir; déjà, pendant la guerre de Sept Ans, les troupes russes se sont heurtées à l'Allemagne. Pendant les guerres de la Révolution et de l'Empire, elles vont pénétrer en Autriche, en Suisse, en France même. Elles rapporteront de ces longues excursions militaires des idées plus justes sur cette Europe dont leurs ancêtres ont été séparés pendant tant de siècles. Pour chanter les exploits de ces armées, des poètes nouveaux allaient naître, des Pouchkine, des Joukovsky. Le vieux poète de Catherine, Derjavine, assistait en 1815 à cette séance mémorable où l'on entendit un jeune élève du lycée de Tsarkoe-Selo, Alexandre Pouchkine, exalter tout ensemble, dans des vers qui annonçaient un maître, la gloire des armées russes et le talent de ceux qui les avaient célébrées. L'auteur de l'*Ode à Dieu* et de *Felitsa* put saluer avant de mourir l'évolution qui allait amener la littérature russe dans les voies du romantisme, assurer définitivement son originalité, la mettre en état de lutter à armes égales avec les œuvres les plus parfaites de nos vieilles civilisations. On sait ce qu'est devenue depuis la littérature russe. Mais cet arbre si puissant, si glorieux n'a pas jailli subitement aujourd'hui

de la surface du sol moscovite; il plonge ses racines dans les couches les plus profondes du passé; son épanouissement a été longuement préparé par les efforts accumulés d'une longue série de générations. Il est bon de ne pas l'oublier. Dans l'éducation des grands peuples comme dans l'éducation des grands hommes, les moindres détails ont leur importance.

LA COMÉDIE RUSSE AU XVIIIe SIÈCLE

VON VIZINE

L'intérêt qui s'attache à la littérature russe contemporaine ne saurait manquer de profiter à celle des siècles antérieurs. On voudra connaître les sources mystérieuses de ce grand fleuve qui roule aujourd'hui des ondes si puissantes et qui parfois semble menacer de nous submerger. Mais il est plus facile d'improviser des traductions hâtives que d'élaborer des études sérieuses sur les siècles passés. On s'y mettra peu à peu : on découvrira la Russie du XVe siècle, comme on a découvert l'Allemagne de Hans Sachs ou l'Angleterre de Chaucer. Tout récemment deux petits volumes ont paru qui, sans donner satisfaction complète aux exigences de

la science, ouvrent néanmoins des horizons nouveaux et peuvent solliciter dans une certaine mesure la curiosité du public intelligent. L'un, imprimé à Lausanne, a pour objet l'*Influence de l'Occident sur la littérature russe* du règne de Pierre le Grand à Catherine II et pour auteur un jeune Suisse qui a fait ses études à Saint-Pétersbourg, M. Alexandre Crottet[1]; l'autre, signé Pierre de Corvin, traite du *Théâtre en Russie* depuis ses origines jusqu'à nos jours[2]. M. Pierre de Corvin, sous le nom de Pierre Nevsky, est l'un des auteurs d'une comédie qui grâce, dit-on, au concours de M. Alexandre Dumas, a obtenu un long et fructueux succès, *les Danicheff*. Les deux ouvrages apprendront certainement beaucoup au lecteur qui les parcourra sans avoir subi d'initiation préliminaire aux mystères de la littérature russe; ils laisseront en revanche beaucoup à désirer aux spécialistes; ils ont tous deux d'ailleurs un défaut commun : les deux écrivains se sont scrupuleusement abstenus de citations. L'un ne nous offre que des appréciations générales; l'autre que des faits ou des anecdotes. Juger d'une œuvre litté-

1. Un vol. in-8. Lausanne, Adrien Borgeaud, 1889.
2. Un vol. in-12. Paris, Savine, 1890.

raire sans en lire des fragments, c'est prétendre apprécier un vin sur le rapport de l'expert ou du marchand sans l'avoir dégusté soi-même. M. Crottet nous apprend, par exemple, que les tragédies de Soumarokov « contiennent des scènes fort intéressantes relevées par des vers frappés au bon coin, qu'il plaide pour des idées philosophiques et morales ». Mais il ne nous fait rien connaître de ces scènes, de ces vers ou de ces tirades. M. Pierre Corvin nous assure que von Vizine « a le premier introduit dans ses comédies des types essentiellement russes, qu'il peut et doit être considéré comme le créateur de la comédie nationale ». Il nous raconte deux ou trois anecdotes relatives aux deux pièces classiques, *le Brigadier* et *le Mineur*, mais il ne donne aucune idée de l'intrigue de ces deux comédies ou des personnages qu'elle met en scène. Je viens de relire ces deux pièces, les deux premières œuvres vraiment originales du théâtre russe. Il me semble que l'on aura quelque plaisir à les étudier avec moi. Théâtre pour théâtre, on préférera sans doute des types authentiques aux pâles héros classiques des tragédies de Soumarokov. Von Vizine n'a pas encore été, que je sache, entamé par cette légion

de traducteurs qui se sont abattus sur les œuvres des romanciers russes contemporains. Il figure, il est vrai, dans un volume de la collection des chefs-d'œuvre des théâtres étrangers publié en 1823, mais ce volume n'est pas d'un accès facile et les traductions qu'il renferme sont en général assez peu exactes. Nous pouvons donc considérer les comédies en question comme des œuvres à peu près inédites.

I

Von Vizine, son nom l'indique, était d'origine étrangère. La Russie, depuis des siècles, s'est annexé non seulement des territoires, mais aussi des familles ou des races. Ces annexions précieuses lui ont valu quelques-uns de ses grands écrivains : Karamzine et Derjavine descendaient de Tatars convertis, Lermontov d'une famille écossaise, Kapnist était de race italienne; Pouchkine avait dans les veines du sang africain. Von Vizine ou, pour lui restituer un instant sa véritable orthographe, von Wiesen était d'origine allemande; sa famille avait donné des chevaliers à l'ordre des Porte-Glaive. Au XVIe siècle,

sous le règne d'Ivan le Terrible, un des ancêtres du poète fut fait prisonnier par les Russes et transporté à Moscou; il s'y maria, se convertit au culte grec, y fit souche de bons orthodoxes.

Denis Ivanovitch von Vizine naquit en 1744. Il devait mourir en 1792. Son père avait servi tour à tour dans l'armée et dans l'administration civile. Il aimait la lecture, surtout celle des classiques, de Cicéron notamment. A une époque où la corruption et la vénalité étaient à la mode, il s'était fait remarquer par son intégrité : « Un pain de sucre n'est pas une raison, répondait-il un jour à un solliciteur. Apporte-moi un argument juridique. » Le fils de cet honnête homme s'est peut-être souvenu de lui en traçant le portrait du vertueux Starodoum.

En dehors de ses comédies von Vizine a écrit diverses œuvres en prose, notamment des mémoires : *Confessions sincères de mes actions et de mes pensées*. Il nous apprend que dans sa jeunesse il était d'une sensibilité exagérée; l'histoire de Joseph vendu par ses frères lui arrachait des larmes. On pleurait facilement au XVIIIe siècle. Plus tard, il fit à son tour pleurer ses compatriotes en leur traduisant le *Joseph* de Bitaubé.

Denis Ivanovitch fit son éducation dans le

pensionnat des nobles qui dépendait de l'université de Moscou, fondée en 1755. C'était un singulier établissement pédagogique et dont le souvenir a peut-être inspiré quelques traits de la comédie *le Mineur*. Voici comment von Vizine nous raconte son premier examen de latin dans la classe préparatoire :

La veille de l'examen on en fit la répétition. Notre maître vint avec une redingote qui avait cinq boutons, son gilet en avait quatre :

« Mes boutons vous semblent peut-être plaisants, dit-il, mais ils sont les gardiens de votre honneur et du mien. Ceux de la redingote indiquent les cinq déclinaisons et ceux du gilet les quatre conjugaisons. Écoutez bien ceci. Quand on vous demandera de quelle déclinaison est un nom, regardez quel bouton je touche; si c'est le second, répondez hardiment : « De la seconde ». Faites de même pour la conjugaison. »

Voilà quel fut notre examen....

Notre inspecteur protégeait un certain Allemand qui fut admis comme professeur de géographie.... On demanda à un de mes camarades : « Où se jette le Volga? — Dans la mer Noire », répondit-il. Et un autre : « Dans la mer Blanche ». Enfin, on me fit la même question : « Je ne sais pas », répondis-je d'un air si naturel que les examinateurs, d'un commun accord, me décernèrent la médaille.

Malgré ces grotesques souvenirs, von Vizine se rappelait avec reconnaissance le temps qu'il avait passé au pensionnat et à l'université. Il y

avait appris le latin, l'allemand et il y avait pris le goût des lettres. Étant encore sur les bancs du collège, il avait traduit les fables bien oubliées de Golberg.

En 1758, à l'âge de quatorze ans, il eut la bonne fortune d'être conduit pour la première fois à Pétersbourg : le directeur du gymnase Melissino avait une affaire importante à traiter avec le curateur et fondateur de l'université, le comte Ivan Schouvalov, le correspondant de Laharpe et de Voltaire. Pour montrer les résultats de son éducation, il emmena avec lui dix de ses meilleurs élèves. Von Vizine était du voyage; il fut présenté à Lomonosov, qui était alors le maître incontesté de la littérature nationale, conduit à la cour, dont il admira la splendeur, mené au théâtre. Pour la première fois de sa vie il vit jouer la comédie, et par le merveilleux acteur Schoumsky. Il fit la connaissance de Volkov, le fondateur de la scène russe. Il comprit le rôle considérable que la langue et l'esprit français jouaient dans la société. Après deux années d'études assidues, il traduisit *Alzire*. Ses études terminées, grâce à la protection du prince A. M. Galitzyne, il entra au ministère des affaires étrangères; il s'y fit

remarquer et fut chargé de diverses missions.

En 1777, il se rendit en France; la santé de sa femme réclamait le climat du Midi et les soins des médecins de Montpellier. Il résida dans cette ville au moment où se tenaient les états du Languedoc. Il y fut reçu dans la meilleure société; puis il vint à Paris; il s'y trouvait au moment du triomphe et de la mort de Voltaire et de celle de Rousseau. Il a raconté ses impressions dans des lettres publiées à sa sœur[1]. Elles ont été récemment traduites en français. Elles sont curieuses. Von Vizine y traite la France assez durement; habitué à ces immenses villages en bois que les Russes appellent des villes, il ne comprend pas les villes d'Occident, qu'il accuse de malpropreté. Il trouve des analogies frappantes entre son pays et celui qu'il visite.

Nos deux nations, écrit-il, ont beaucoup de ressemblance non seulement au physique, mais dans les manières, dans les habitudes; c'est surtout le peuple qui ressemble au nôtre; il crie dans la rue comme chez nous et les costumes des femmes rappellent ceux des nôtres. Quant aux Allemands, ils ne ressemblent qu'à eux-mêmes.

1. *Lettres de France de von Vizine à sa sœur, à Moscou,* traduites par une Russe, avec une introduction par M. M. de Vogüé. — Paris, Champion, 1888.

Dans la même lettre, datée de Montpellier (décembre 1777), il note un trait qui a souvent été relevé, c'est l'ignorance de la noblesse provinciale :

Il y a, dit-il, des gens de qualité qui apprennent pour la première fois que la Russie existe et que nous parlons une autre langue que le français. L'esprit se refuse à croire qu'avec tous les moyens de s'instruire ce pays soit rempli d'ignorants. Nous nous roulons de rire des scènes dont je suis chaque jour témoin. Il faut avouer que la noblesse russe de nos provinces est bien supérieure à celle d'ici; mais les freluquets français ont meilleur air.

Le portrait est peu flatté assurément : nous allons voir tout à l'heure comment von Vizine met en scène ses compatriotes. Nous pourrons nous donner le plaisir de l'opposer à lui-même. Le ménage du brigadier et le ménage Prostakov appartiennent eux aussi à la noblesse provinciale : ils auraient, je crois, beaucoup à envier même aux hobereaux les plus ignorants du Languedoc. Ce que von Vizine ne pardonne pas aux Français, c'est leur prétention à se regarder comme la première nation du monde : « Quand ils disent : « Vous n'avez point l'air étranger « du tout », ils se hâtent d'ajouter : « Je vous en « fais bien mon compliment. » Il a, il est vrai, d'assez singulières idées sur la France. Arrivé à

Paris en mars 1778, il trouve le climat de Paris à peu près semblable à celui de Moscou; il faudrait ajouter : à vingt degrés près. Il n'a d'enthousiasme que pour les acteurs de la Comédie-Française. Il est fort dur en revanche pour la société parisienne.

Au fond, von Vizine était un épicurien : possesseur d'une grande fortune, il fuyait volontiers le travail de la chancellerie et recherchait les longs congés; il aimait, disait-il, les journées qui lui assuraient vingt-quatre heures de loisir; il travaillait peu. Dans ses confessions, il dépeint ainsi son caractère :

La nature, dit-il, m'a donné un esprit fin; mais elle ne m'a pas donné un jugement sain. De très bonne heure j'ai eu un penchant pour la satire : mes épigrammes se colportaient dans Moscou; ceux que j'avais offensés me proclamaient un garçon méchant et dangereux. Ceux que mes traits d'esprit divertissaient me trouvaient aimable et charmant. Voyant qu'on me prenait partout pour un homme d'esprit, je m'inquiétais peu de savoir si mon intelligence était louée aux dépens de mon cœur et je me fis plus d'amis que d'ennemis.

Il avait un rare talent de lecteur, et ses pièces obtinrent de vifs succès de salons avant d'être portées au théâtre. L'impératrice Catherine, ayant entendu parler du *Brigadier*, manda l'au-

teur à l'Ermitage et se fit lire la pièce d'un bout à l'autre. Il fallut la lire ensuite chez le comte Panine et chez le grand-duc héritier. On se disputait von Vizine avec *le Brigadier* comme jadis Molière avec *Tartuffe*. Il en fut de même pour *le Mineur*. L'auteur fut invité à le lire chez Pestel, directeur général des postes. La lecture devait être précédée du dîner. Les auditeurs impatients pressèrent le poète d'en lire un acte en attendant le potage. Le premier acte fini, on réclama le second et quatre fois de suite le majordome dut remporter le potage. Et quand on se mit à table, von Vizine dut promettre de donner une seconde lecture au dessert.

Von Vizine quitta définitivement le service en 1788. Il fut de ceux qu'enrichit le premier partage de la Pologne. Il reçut de l'impératrice douze cents *âmes* dans la Russie Blanche. Sa femme lui avait d'autre part apporté une grosse dot. Sa maison de Pétersbourg devint un des centres favoris de la société littéraire. On y rencontrait les plus beaux esprits de l'époque : Derjavine, l'auteur de l'*Hymne à Dieu*, le Pindare officiel de Catherine II ; Bogdanovitch, qui, dans son poème de *Douchinka*, naturalisa en

russe la Psyché de La Fontaine; Kniajnine, l'auteur dramatique dont la muse excita les susceptibilités ombrageuses de Catherine II; l'acteur Dmitrievsky. Vers la fin de sa vie, comme plus tard Gogol, von Vizine tomba dans le mysticisme; sa santé avait été cruellement éprouvée; la paralysie avait atteint sa main et sa jambe gauches et lui enlevait même l'usage de la parole. Il considérait ses infirmités comme un châtiment du ciel. C'est alors qu'il écrivit ses confessions. Elles sont moins une autobiographie qu'un acte de contrition. On jugerait mal von Vizine sur ces écrits moroses d'une vieillesse désolée. Il s'éteignit le 1er décembre 1792.

II

L'œuvre de von Vizine n'est pas très considérable; en laissant de côté les traductions de livres aujourd'hui oubliés, tels que le *Joseph* de Bitaubé, elle ne dépasse guère deux volumes. Je néglige quelques essais intéressants pour l'histoire de la société russe, mais qui demanderaient un certain commentaire, l'*Ami des*

honnêtes gens, la *Grammaire de la cour*, et j'arrive aux deux comédies classiques, *le Brigadier* et *le Mineur*.

Le Brigadier a été écrit en 1766, *le Mineur* en 1782. Il y a plus d'un trait de commun entre ces deux comédies : toutes deux dépeignent des types de gens grossiers, hypocrites et ignorants. L'intrigue est faible, il y en a juste assez pour amener à la fin le mariage obligatoire d'un couple intéressant. Dans la première surtout le dialogue est souvent maladroit, les scènes sont mal amenées, les personnages entrent, sortent, interrompent ou reprennent leurs conversations sans qu'on sache bien pourquoi. Beaucoup nous semblent aujourd'hui de véritables caricatures : ils ne paraissaient point tels aux contemporains, qui auraient pu, paraît-il, en désigner les originaux.

Le brigadier, qui donne son nom à la première pièce, est un vieux soldat retraité qui ne sait d'autre langue que le russe et n'a d'autre sujet de conversation que son ancien métier. Il emprunte toutes ses métaphores à l'art de la guerre. Il prétend traiter les femmes comme les forteresses. Sa femme Akoulina est le type de la femme russe selon les préceptes du *Domo-*

stroï [1]. Ignorante et grossière, elle ne connaît d'autres sujets de conversation que les choses du ménage. « Elle pense plus à notre bétail qu'à moi, dit son mari. — Sans doute, réplique-t-elle, le bétail ne peut pas penser, il faut bien que je pense pour lui. » Elle reçoit la visite d'un hôte; la première question qu'elle lui pose est celle-ci : « Comment nourrissez-vous vos gens? en nature ou en argent? Et vos chevaux? avec votre avoine ou celle que vous achetez? » Elle s'est mariée comme au bon vieux temps, sans connaître son mari. Elle prétend marier de même son fils Ivanouchka.

« Notre affaire, lui dit-elle, est de te chercher une femme : la tienne de te marier. Ne te mêle pas de ce qui ne te regarde pas!

— Comment, ma mère, je me marie et je n'ai pas à m'occuper du choix de ma fiancée?

— Sans doute. Comment ton père s'est-il marié? Et moi comment l'ai-je épousé? Nous n'avions pas même entendu parler l'un de l'autre. Jusqu'à la noce je ne lui avais jamais dit un mot, et je n'ai commencé à causer avec lui que quinze jours après. »

Elle n'en a pas été plus heureuse; elle fait très mauvais ménage avec son mari. En revanche

1. Voir l'étude citée plus haut sur *la Femme et la société russe au seizième siècle.*

elle est restée aussi naïve, aussi ignorante qu'au premier jour. C'est une Agnès de quarante ans. Quand le conseiller, ce galantin mystique, s'avise de lui faire une déclaration, elle n'y comprend absolument rien, et quand on lui explique ce dont il s'agit elle est littéralement suffoquée. Son ignorance est une des formes de la vertu.

Le fils de ce ménage antique, Ivan, est l'antithèse radicale de ses parents. C'est le Russe moderne qui a visité l'Europe, qui est allé à Paris. Il est revenu de France gallomane : il ne jure que par les modes françaises, compte les distances par milles de France et non point par verstes de Russie; s'il fait la cour à la conseillère, il ne lui trouve qu'un défaut, c'est de n'être pas comme lui allée à Paris; il émaille sa conversation de mots étrangers; il ne peut s'empêcher d'en dire à ses parents qui ne savent pas un traître mot de français. C'est une vieille donnée dramatique que celle qui oppose les uns aux autres les pères et les enfants. Aristophane dans *les Nuées* en a tiré de merveilleux effets. Je ne suis pas sûr que von Vizine n'ait pas glissé dans sa pièce quelques lointaines imitations d'Aristophane.

Le brigadier et la brigadière ont entrepris de marier leur fils à la fille du conseiller, Sophie. Le conseiller est un veuf remarié. Lui aussi représente un type de l'ancienne Russie, le type du magistrat vénal, concussionnaire et hypocrite. On sait par le *Revisor* et par *les Ames mortes* de Gogol quel rôle la vénalité jouait naguère dans le monde officiel russe. Dans une comédie de Kapnist, *la Chicane*, écrite en 1796, jouée en 1798, c'est-à-dire vingt-deux ans après *le Brigadier*, tout un chœur de magistrats chante ce couplet composé par l'un d'eux :

Prends, prends, autant que tu pourras,
L'art est facile à bien apprendre.
Aurions-nous des mains et des bras
Si ce n'était afin de prendre[1] ?

Et le chœur répète : « Prendre, prendre, prendre ».

Le conseiller a largement mis en pratique ces maximes ; il s'est retiré du service « au moment même où paraissait une loi sur les exactions qui ne lui permettait plus de s'enrichir injustement ». Ce malhonnête homme qui convoite non seulement la fortune, mais même la femme du

1. Traduction de M. Legrelle (Gand, 1886).

prochain, est en outre un parfait hypocrite. Il rappelle Tartuffe par plus d'un trait. Son langage est farci de citations de l'Écriture débitées en slavon, et ce jargon archaïque fait un contraste piquant avec le jargon parisien du jeune gallomane. Ce contraste est difficile à rendre dans une traduction : imaginez une famille française où le sévère langage huguenot du XVIIe siècle se heurterait sans cesse à l'argot anglomane du XIXe siècle. Ce type de dévot se rencontrait fréquemment au temps de von Vizine. Catherine II, qui fut à ses heures auteur dramatique, a, dans une de ses comédies, *O temps*, tracé la plaisante silhouette d'une dévote maniaque, Mme Khanjakina [1], qui ne songe qu'à remplir les rites extérieurs de la religion, mais à qui manquent complètement les véritables vertus chrétiennes. Sa servante Mavra nous la dépeint ainsi :

Elle prêche fort souvent à ses gens le jeûne et l'abstinence, particulièrement quand elle leur distribue leurs provisions pour le mois. Mais jamais elle ne se laisse plus absorber par ses prières que lorsque des créanciers, pénétrant jusqu'à elle, lui demandent le paiement des marchandises qu'elle a prises à crédit. Une fois elle m'a

1. *Kkanja*, en russe, dévot, bigot.

jeté à la tête un livre de prières et frappé si violemment à la tête que pendant près d'une semaine il m'a fallu rester couchée. Et pourquoi? Uniquement parce que j'étais venue à l'heure des vêpres lui annoncer qu'un marchand était venu pour réclamer l'argent qu'elle lui avait emprunté à six pour cent et qu'elle avait prêté à raison de seize : « Maudite impie, me cria-t-elle, est-ce là le moment? Es-tu venue comme Satan pour me tenter avec les vanités terrestres alors que toutes mes pensées sont absorbées par le repentir et bien éloignées de toute préoccupation mondaine? » Après avoir crié cela avec un grande colère, elle m'a lancé le livre sur les tempes....

Elle se lève à six heures, elle descend de son lit les pieds nus ; une fois descendue, elle arrange la lampe devant les saintes images ; puis elle lit les prières du matin, puis elle peigne son chat et chante le verset : « Heureux qui aime aussi les bêtes ! » Tout en chantant, elle nous gratifie qui d'un soufflet, qui d'un coup de canne, qui d'injures et de malédictions. Puis commencent les matines, pendant lesquelles tantôt elle gronde le maître d'hôtel, tantôt elle marmotte des prières, tantôt elle envoie ceux qui ont commis une faute la veille à l'écurie pour y recevoir les étrivières, tantôt elle donne de l'encens au pope, tantôt elle se querelle avec sa petite-fille parce qu'elle est jeune, tantôt elle multiplie ses génuflexions d'après le chapelet.

Mme Khanjakina se charge elle-même de compléter ce portrait. A un interlocuteur qui vient lui parler du mariage de sa petite-fille, elle répond :

« Veuillez juger vous-même si l'on peut avoir l'esprit calme lorsqu'il vous arrive ce qui m'est arrivé aujour-

d'hui. J'avais fait vœu de saluer cinquante fois avant vêpres l'image sainte que défunte ma grand'mère a laissée à défunte ma mère. Aie pitié d'elles, Seigneur! J'avais à peine commencé, et que vois-je? Le fils de ma nourrice qui entre et qui se plante là dans ma chambre comme un démon. Je lui dis : « Va-t'en, maudit. Ne « m'empêche pas de faire mes prières. » Lui de se jeter à mes pieds. Pour la seconde fois je lui dis : « Va-t'en, « Satan. » Alors, sans rien dire, il me fourre un papier dans la main et disparaît. Que croyez-vous qu'il y eût d'écrit sur ce papier? O créature stupide! O suggestion diabolique! Il osait me demander la permission de se marier! Avec sa demande, il m'a mise dans une telle colère que j'en ai oublié le nombre de mes saluts et que je ne sais plus combien j'en ai fait et combien il m'en reste à faire! En attendant j'ai donné l'ordre de le fustiger et de lui donner du mariage sur l'échine. Cela lui apprendra à m'empêcher de faire mes révérences [1]. »

Aussi avide d'argent qu'il est hypocrite, le conseiller veut marier sa fille Sophie avec le fils du brigadier. Elle n'a aucune inclination pour cet éventé qui rêve d'autres amours; mais tous deux seraient obligés d'obéir à la volonté paternelle si un concours d'heureuses circonstances ne venait annuler l'autorité des parents et permettre à Sophie d'épouser le galant homme qu'elle aime et dont elle est aimée, Dobrolioubov. La silhouette de Dobrolioubov, comme celle de

1. *O Temps*, comédie de Catherine II, traduite par M. Legrelle, Gand, 1888. Les traductions de M. Legrelle ne sont malheureusement pas dans le commerce.

Sophie d'ailleurs, est à peine dessinée. Le poète ne s'est préoccupé de peindre que des types ridicules; il n'a fait qu'esquisser les autres.

Au fond, dans la comédie de von Vizine, il n'y a que trois personnes honnêtes, Sophie et Dobrolioubov, qui restent à l'arrière-plan, et la brigadière, trop grossière, trop naïve pour être vicieuse comme les autres. A la fin la vertu est récompensée. Le conseiller refuse pour gendre Ivanouchka, le gallomane peu honnête. Dobrolioubov apprend juste à point qu'il a fait un riche héritage. Sophie aura tout ensemble le bonheur et la richesse.

Il y a dans la pièce deux éléments : l'un, celui qui est constitué par les intrigues amoureuses, est essentiellement cosmopolite; il peut se retrouver dans une comédie française, anglaise, italienne et espagnole. L'autre, c'est la peinture des types russes au XVIIIe siècle.

Les contemporains de von Vizine la déclaraient très fidèle. Pour en donner une idée, je citerai la scène où le brigadier se querelle avec son fils à propos du mariage qu'il veut lui imposer :

LE BRIGADIER. Écoute, Ivan, depuis ma jeunesse j'ai rarement rougi : mais maintenant, à mon âge, grâce à toi, je vais prendre feu.

LE FILS. *Mon cher père* [1], puis-je donc supporter d'entendre qu'on veut me marier à une Russe?

LE BRIGADIER. Es-tu donc Français? Il me semble que tu es né en Russie.

LE FILS. Mon corps est né en Russie, c'est vrai; mais mon âme appartient à la couronne de France.

LE BRIGADIER. Cependant tu es plus obligé à la Russie qu'à la France; les liens du corps sont bien plus forts que ceux de l'âme.

LE FILS. Ah! mon père, voilà que vous me flattez : vous avez bien vu que la sévérité ne réussirait pas.

LE BRIGADIER. Es-tu idiot? Je t'ai appelé imbécile et tu t'imagines que je te flatte. Quel âne!

LE FILS. Quel âne! (A part) *Il ne me flatte pas*. Je vous dis encore, mon père, *je vous le répète*, mes oreilles ne sont pas habituées à de tels *termes*. Je vous prie, *je vous en prie*, de ne pas me traiter comme vous traitiez vos caporaux. Je suis gentilhomme comme vous, *monsieur*.

LE BRIGADIER. Idiot! idiot! Dans tout ce que tu dis, tu mens comme un cheval. La belle affaire que le père et le fils soient gentilshommes! Mais fusses-tu étranger, tu ne devrais pas oublier que je suis brigadier.

LE FILS. *Je m'en moque*.

LE BRIGADIER. Qu'est-ce que ce *manmok*?

LE FILS. Cela veut dire que je me moque pas mal de votre brigaderie. Je l'oublie et vous oubliez que votre fils connaît le monde, qu'il a été à Paris.

Survient la brigadière. La querelle des deux hommes est assez plaisante; elle rappelle une scène des *Nuées* à laquelle von Vizine a peut-être songé :

1. Les mots soulignés sont en français dans l'original.

La brigadière. Quel bruit! Pourquoi, petit père, es-tu si furieux? Ivanouchka, aurais-tu perdu quelque chose?

Le brigadier. Certainement. La perte n'est pas petite.

La brigadière. Quel malheur! Quoi?

Le brigadier. Il a perdu l'esprit, s'il en a jamais eu.

La brigadière (respirant). Ah! quelle histoire! Dieu soit loué, j'étais morte de peur; je craignais que ce ne fût quelque chose.

Le brigadier. Ah çà, est-ce que l'esprit ce n'est rien?

La brigadière. Comment, rien! Qui t'a dit cela, mon père? Sans esprit, il est difficile de vivre; que peut-on gagner sans lui?

Le brigadier. Sans esprit? Eh! c'est bien sans esprit que tu as gagné ce grand dadais. Ne te l'avais-je pas dit, ma femme, ne gâte pas le garçon : inscrivons-le dans un régiment, que là dans le service il acquière de l'esprit comme j'ai fait moi-même. Et toi tu disais : « Ah! petit père! non, petit père! Que veux-tu faire de ce jeune homme? Ne le fatigue pas. » Eh bien! il se porte fort bien aujourd'hui et à l'instant même il m'a comparé à un chien. Ne veux-tu pas l'entendre?

Le fils. *Quelles espèces!*

La dispute continuerait indéfiniment si elle n'était interrompue par l'arrivée de la conseillère, qui met la conversation sur Paris et la France; les deux femmes se pâment aux récits du jeune homme. « Non seulement mon fils a été à Paris, mais il a été aussi en France », s'écrie la brigadière, qui a des idées vagues sur la géographie, et la conseillère constate avec enthousiasme que ce qui vit en France, ce sont surtout des Français.

LE FILS. En France, les gens ne sont pas du tout comme vous, c'est-à-dire ils ne sont pas Russes.

LA CONSEILLÈRE. Vois, ô ma joie, je n'y suis pas allée; cependant tu m'as donné une très juste idée de la France. Ce sont surtout des Français qui vivent en France, n'est-ce pas?

LE FILS. *Vous avez le don de deviner.*

LA BRIGADIÈRE. Comment, Ivanouchka, alors les gens ne sont pas tous des Russes tels que nous?

LE FILS. Non pas tels que vous, mais tels que moi.

L'étonnement naïf des deux femmes fait pendant à celui des indigènes de Montpellier qui s'étonnaient d'apprendre que la Russie était peuplée de Russes. Montesquieu avait déjà noté chez les Parisiens cette badauderie naïve compliquée d'ignorance.

Je demeurais quelquefois une heure dans une compagnie sans qu'on m'eût regardé et qu'on m'eût mis en occasion d'ouvrir la bouche; mais si quelqu'un par hasard apprenait à la compagnie que j'étais Persan, j'entendais aussitôt autour de moi un bourdonnement : « Ah! Ah! Monsieur est Persan! C'est une chose bien extraordinaire! Comment peut-on être Persan? »

Les Moscovites de von Vizine valent au fond les Parisiens de Montesquieu.

III

Le Brigadier n'est qu'un ouvrage de second ordre. Le véritable chef-d'œuvre de von Vizine c'est *le Mineur* (*Nedorosl*). Le mot demande à être expliqué. Le mineur dont il est question, ce n'est pas, comme on pourrait le croire, l'artisan qui va chercher les richesses cachées dans les entrailles de la terre. C'est le mineur suivant le texte de la loi, l'adolescent si on veut. Certaines personnes ont traduit *nedorosl* par dadais et elles n'ont pas eu absolument tort, car le héros de von Vizine est un parfait dadais. Mais *nedorosl* est un terme technique qu'il n'est pas permis de transposer. Il désignait le sujet russe qui n'était point encore majeur, mais soumis aux règlements concernant l'éducation des enfants de la noblesse. La Russie n'a pas encore proclamé le principe de l'instruction obligatoire pour l'universalité des citoyens; mais, à dater du règne de Pierre le Grand, elle l'appliqua à la noblesse. Le terrible réformateur proclama que les enfants de cette caste devaient se consacrer au service public et par conséquent recevoir une éducation

appropriée; ceux qui ne la recevaient point chez eux étaient envoyés de force aux écoles. L'éducation devait durer de douze à dix-sept ans; ceux qui, à l'âge de dix-sept ans, n'avaient rien appris étaient faits matelots. Ces dispositions établies par un ukase du sénat en 1727 furent confirmées par l'impératrice Anne (1736-1737). Tous les enfants au-dessous de sept ans étaient tenus de s'inscrire dans les écoles. Ils devaient se présenter à Pétersbourg devant le Heroldmeister (président de la chambre héraldique), dans les provinces chez le gouverneur, et passer des examens. A l'âge de vingt ans, si les examens étaient favorables, ils recevaient un emploi, sinon on les embarquait. Certains mineurs — le nôtre est dans ce cas — avaient l'autorisation de s'instruire chez leurs parents : à l'âge de vingt ans ils devaient passer un examen de catéchisme, d'arithmétique et de géométrie. Les établissements d'éducation publique s'étaient perfectionnés dans la seconde moitié du XVIIIe siècle. Mais beaucoup de familles préféraient garder leurs enfants chez elles plutôt que de leur donner pour précepteurs des ignorants ou des aventuriers. Dans une revue publiée sous les auspices de l'impératrice, la *Vsiakaïa vsiatchina* (un peu

de tout), un gentilhomme raconte son éducation : il eut d'abord pour précepteur un sous-clerc, qui en quatre ans réussit à peine à lui apprendre le syllabaire, puis, à l'âge de treize ans, un Français qui fut renvoyé parce qu'il voulait forcer l'enfant à travailler. Un témoignage curieux est celui de Catherine II elle-même. Dans la comédie que j'ai déjà citée, *O Temps*, elle met en scène des femmes ignorantes et bigotes comme l'héroïne de von Vizine, Mme Prostakova. L'une d'entre elles raconte comment elle a élevé son fils Nicolas; il est arrivé à l'âge de dix-huit ans sans savoir lire ni écrire :

Pourtant le petit chéri a déjà appris l'alphabet et bientôt il apprendra le livre d'heures. Si j'avais une fille, j'aurais bien moins de tracas. Pourquoi apprendre à lire et à écrire à une fille? C'est un talent qui ne lui est pas du tout nécessaire; moins une jeune fille en sait et moins elle dit de sottises. »

Ces femmes bigotes et ignorantes étaient nécessairement grossières, brutales, parfois même cruelles. Mme Khanjakina ne parle que de faire fustiger les serfs qui se sont permis de l'interrompre dans ses prières ou de lui demander la permission de se marier. Mme Khanjakina est, de l'aveu des historiens et des critiques russes,

un type tracé d'après nature. Dans ses mémoires, publiés en 1771, le major Danilov fait le portrait d'une vieille parente chez laquelle il avait passé son enfance :

Elle ne savait guère lire ni écrire ; cependant le matin elle ouvrait sur la table un grand livre et débitait tout haut l'office de la Vierge. Elle aimait beaucoup la soupe aux choux (*stchi*) avec du mouton. Dès qu'elle se mettait à goûter son mets favori, on amenait la cuisinière dans la salle à manger, on l'étendait par terre et on la fouettait de verges impitoyablement. On fouettait la cuisinière, et la cuisinière criait tant que Matrona Petrovna n'avait pas fini de manger. C'était une cérémonie quotidienne, cela la mettait en appétit.

Matrona Petrovna est peut-être le prototype de Mme Prostakova, qui est la véritable héroïne du *Mineur*.

Cette comédie est au fond une violente satire contre l'ignorance, un généreux plaidoyer en faveur de l'éducation. Elle ne brille ni par l'intrigue, ni par l'action, c'est plutôt une série de tableaux qu'un drame : quelques-uns sont tracés avec une très grande force. Les personnages principaux sont Mme Prostakova[1] et son fils Mitrophane, le dadais dont elle fait bien malgré elle l'éducation. C'est le type de la vieille Russe

1. De l'adjectif *prosty*, simple, lourd, bête.

ignorante, grossière, au besoin même barbare. Elle n'a que deux passions : l'argent et son fils. Ce fils, elle l'adore, mais d'un amour machinal et stupide. Son idéal, c'est de voir cet enfant gâté beaucoup manger, beaucoup dormir, peu travailler; c'est ensuite de le marier richement, dût-elle avoir recours à la violence pour réaliser ses projets. C'est un personnage comique, qui par instants, comme Tartuffe, s'élève jusqu'aux passions les plus tragiques. Maîtresse impitoyable pour ses serviteurs, elle ne peut s'imaginer que son fils sera quelque jour un homme. Elle se figure qu'à trente ans il sera toujours le dadais naïf qu'il est aujourd'hui. Elle sera punie par où elle a péché. Lorsqu'au dénouement, elle se voit à tout jamais perdue, déçue dans ses espérances de mariage opulent, privée de ses biens placés sous séquestre, dépouillée de son autorité sur ses serfs qu'elle ne peut plus battre à son gré, elle se jette dans les bras de son fils et le serre convulsivement; l'autre se dégage : « Mais lâche-moi donc, ma mère. Comme tu te cramponnes! » Ce mot brutal est au fond la moralité de la pièce.

Le mari de cette mégère, Prostakov, joue dans la maison un rôle aussi effacé que le Chry-

sale de Molière. Il n'apparaît guère que pour dire oui à sa femme ou pour déplorer les maux dont elle est la cause. Mitrophane est le digne fils de ce ménage si étrangement assorti : paresseux, gourmand, cupide, bête, disons le mot franchement, il n'a qu'une idée, c'est d'échapper aux précepteurs qui l'assomment, à l'éducation qu'il exècre. Aussi il rêve de se marier, non pas qu'il aime celle qu'on lui destine, mais tout simplement pour échapper à ses maîtres et à sa mère.

Autour de la famille Prostakov se groupent quelques caricatures assez plaisantes. Skotinine[1], frère de Mme Prostakova, est un hobereau de campagne qui n'a qu'une passion, celle des jolis pourceaux. S'il recherche la main de la belle et vertueuse Sophie, ce n'est pas à cause de ses rares qualités, pas même à cause de sa fortune, mais pour l'amour de ses magnifiques porcheries. Puis vient le trio des précepteurs : le séminariste Koutéïkine, professeur de littérature, le sergent retraité Tsyfirkine [2], professeur de mathématiques, et le précepteur Vralmann, dont le nom terminé en *mann* indique

1. De *skot*, bétail.
2. De *tsyfer*, chiffre.

assez l'origine. La première syllabe de ce nom veut dire en russe *mentir*. En effet, Vralmann est un ancien cocher qui se donne pour savant et qui est censé enseigner les langues, l'histoire et la géographie. Von Vizine en dessinant ce plaisant personnage s'est souvenu de certains traits de Voltaire dans *Jeannot et Colin*. Ce qu'il n'a pas emprunté à Voltaire, c'est l'histoire du cocher devenu précepteur. Cette transformation qui nous semble si singulière aujourd'hui était alors assez fréquente, pourvu bien entendu que le personnage écorchât le russe et pût se vanter d'une origine étrangère. Les témoignages ne nous manquent pas à ce sujet. Dix ans avant *le Mineur*, Catherine II avait écrit une comédie, *Mme Viestnikova et sa famille*. Mme Viestnikova dit en parlant du précepteur de son fils : « J'ai une terrible envie de chasser cette trogne de chez moi. On m'a promis de me procurer un autre précepteur. Quant à celui-ci, qu'il reprenne son ancien métier, qu'il se remette cocher où il voudra. »

Et dans *le Brigadier*, que nous avons analysé tout à l'heure, Ivan, le jeune gallomane, demande à la conseillère si elle n'a pas eu de relations avec des Français. « Je n'ai connu que des

précepteurs. — Savez-vous ce que c'est que nos précepteurs français?... La plupart d'entre eux ne savent même pas lire. Moi qui vous parle, avant mon départ pour Paris, j'étais ici en pension chez un cocher français. »

A cet ensemble de grotesques le poète doit nécessairement opposer quelques honnêtes gens. J'entends *honnêtes* au sens classique du XVIIe siècle. C'est d'abord Sophie, l'intéressante orpheline, et celui qu'elle aime, le vertueux officier Milon. Ces deux amoureux sont de pâles silhouettes et ne valent ni les Marianne, ni les Valère de Molière. C'est ensuite Starodoum [1], l'oncle de Sophie qui revient tout exprès de Sibérie — comme aujourd'hui les oncles d'Amérique, — pour rapporter à sa nièce une fortune inespérée et pour moraliser tout le long de la comédie. Ce raisonneur est un peu fatigant; il exalte la Russie du temps de Pierre le Grand, il cite des mots de philosophes antiques, disserte sur Fénelon, se livre à des considérations tirées de Duclos, de l'*Instruction* de Catherine à la grande commission législative de 1767, et même du *Dictionnaire des synonymes* de Girard.

1. *Staro*, vieux; *douma*, pensée.

Ce rôle de Starodoum est en somme assez ennuyeux, et quand on reprend *le Mineur* on en supprime de longues tirades. A côté de Starodoum, qui représente d'une façon générale la morale et la sagesse, von Vizine a placé un délégué impérial, Pravdine [1], qui voyage par les provinces pour découvrir et réprimer les abus. C'est lui qui interviendra au cinquième acte pour mettre le séquestre sur les biens des Prostakov, arracher le mineur aux bras de sa mère et lui prescrire d'entrer au service. Comme *le Tartuffe*, le *Nedorosl* se termine par une auguste intervention. Elle est d'ailleurs parfaitement justifiée par les mœurs de l'époque, et Catherine II dut certainement être flattée du rôle glorieux que von Vizine lui faisait jouer.

Le début de la pièce est d'excellente comédie. Comme Mme Pernelle qui entre en scène en distribuant des soufflets, Mme Prostakova apparaît criant, grondant, injuriant tout le monde, excepté son fils aîné, son cher Mitrofanouchka. Le serf Trichka vient de coudre un caftan pour Mitrophane. Mme Prostakova trouve le vêtement trop étroit. Survient Prostakov.

1. L'homme du droit, *pravda*.

« Regarde un peu quel caftan Trichka a fait pour ton fils. »

Prostakov bégayant :

« Il est trop large.
— Imbécile, c'est toi qui es trop large.
— Auprès de tes yeux les miens ne voient rien »,

réplique le benêt de mari.

Voilà la situation respective des parties parfaitement établie.

Si Mme Prostakov tient à ce que son fils soit élégamment vêtu, elle tient aussi à ce qu'il soit dûment repu. Entre la vieille servante Eremievna :

« Fais dîner le petit.
— Mais il a déjà mangé cinq petits pains.
— Qu'est-ce, idiote, aurais-tu regret du sixième? »

La bonne explique que l'enfant — cet enfant, ne l'oubliez pas, a tantôt seize ans — s'est trop bourré la veille, qu'il a été mal à son aise toute la nuit.

MITROPHANE. Oui, j'ai eu des cauchemars. Je voyais de si vilaines choses.... Tantôt c'était toi, tantôt papa.

MADAME PROSTAKOVA. Comment cela?

MITROPHANE. A peine endormi, je te voyais battre mon père... et cela me faisait de la peine.

MADAME PROSTAKOVA. Pour qui, Mitrophane?

MITROPHANE. Pour toi, maman : tu étais si fatiguée de battre papa!

MADAME PROSTAKOVA. Embrasse-moi, mon cher ami! Ah! mon fils, tu es ma seule consolation!

Mitrophane s'en va jouer, et l'oncle Skotinine nous entretient de ses projets matrimoniaux, de ses visées sur les belles porcheries de Mlle Sophie. Sa sœur lui demande des leçons d'économie rurale : « Tu es un maître dans l'art de faire payer les redevances. Donne-nous donc des leçons; nous ne savons pas, nous; depuis que nous avons tout pris aux paysans, nous ne pouvons plus rien en obtenir. »

Sophie apparaît : elle tient une lettre à la main. Fureur de Mme Prostakova :

« Comment! tu reçois des lettres, sans doute des lettres d'amour de cet officier que tu veux épouser! Quel scandale! On écrit des lettres à des jeunes filles, les jeunes filles savent lire.

SOPHIE. Lisez vous-même, madame; vous verrez qu'il n'y a rien de plus innocent.

MADAME PROSTAKOVA. Lisez vous-même! Non, mademoiselle, grâce à Dieu, je n'ai pas été élevée à cela. Je puis recevoir des lettres; je les fais lire par un autre. »

Mais cet autre est difficile à rencontrer. Prostakov trouve l'écriture trop difficile; Skotinine s'excuse : il n'a jamais rien lu. On attendra la venue du précepteur. Car on n'a rien épargné

pour l'éducation de Mitrophane. Il a trois professeurs, qui tous trois viennent de la ville. Nous les avons déjà nommés.

Sophie s'est offerte à lire la lettre, mais on se méfie d'elle. Pravdine arrive à point pour tirer tout le monde d'embarras. La lettre est de l'oncle Starodoum; il annonce à Sophie qu'il revient de Sibérie; il a amassé une grande fortune; son intention est d'instituer Sophie son unique héritière.

Jusque-là Mme Prostakova traitait Sophie fort brutalement. Elle change de ton, elle se jette dans les bras de l'orpheline : « Maintenant que te voilà riche, il te faut un mari », et elle lui propose Mitrophane. Sophie reste un peu étonnée de cette offre inattendue; Skotinine l'est encore plus. Voilà tous ses projets menacés; pour se consoler, il va faire un tour dans la basse-cour.

On apprend qu'un détachement de soldats est arrivé dans le village; il est précisément commandé par le vertueux Milon. Il retrouve Sophie, dont il était sans nouvelles depuis six mois, elle lui révèle les mauvais traitements dont elle a été l'objet chez les Prostakov, et les projets matrimoniaux de Mme Prostakova. Puis Skotinine revient de la basse-cour; il a réfléchi;

il est si furieux de la perfidie de sa sœur qu'il veut rosser Mitrophane. Il faut que la nourrice intervienne. Ce grand dadais nubile est tellement enfant qu'il est incapable de se défendre tout seul.

Le troisième acte nous présente Starodoum retour de Sibérie. Pravdine le met au courant de ce qui se passe dans la maison Prostakov. Starodoum, *laudator temporis acti*, s'indigne de la corruption des mœurs actuelles et fait l'éloge du temps passé. Sophie se charge de compléter les renseignements fournis par Pravdine. Ici se place uns scène assez plaisante. Mme Prostakova survient avec son frère; elle le querelle, elle interpelle brutalement Starodoum dont elle ignore l'arrivée; quand celui-ci a décliné ses nom et qualités, elle change brusquement d'attitude :

« Comment c'est toi, toi petit père, notre hôte inestimable! Ah! misérable sotte que j'étais! Est-ce comme cela qu'il fallait saluer notre père, celui qui est notre unique espérance?... Je ne puis en revenir. Où est mon mari? où est mon fils? Tu es arrivé comme dans une maison déserte. Châtiment de Dieu! »

Tous ont perdu l'esprit, et elle appelle la servante, elle appelle son mari, elle appelle son

fils. Elle se jette dans les bras de Starodoum, qui a toutes les peines du monde à échapper à ses farouches embrassements. Il s'en arrache pour tomber aux mains de Skotinine, puis de M. Prostakov, puis de Mitrophane, qui veut à toute force lui baiser les mains.

MADAME PROSTAKOVA (soufflant à son fils). Dis : « Monsieur, comment ne te baiserai-je pas la main? Tu es mon second père. »

MITROPHANE. Comment, petit oncle, ne pas te baiser la main? Tu es mon père... (A sa mère.) Quel père?

MADAME PROSTAKOVA. Second.

MITROPHANE. Second?.... Mon second père, petit oncle [1].

STARODOUM. Monsieur, je ne suis ni ton père, ni ton oncle.

MADAME PROSTAKOVA. Petit père, l'enfant prédit peut-être son bonheur; s'il plaît à Dieu, il pourrait devenir ton neveu.

Là-dessus elle commence à faire l'éloge de Sophie. Starodoum n'est pas dupe et déclare qu'il ne donnera sa nièce qu'à un homme digne de faire son bonheur; Skotinine lance timidement sa candidature, Mme Prostakova s'engage dans un pompeux éloge de ses parents, de son fils, et de l'éducation qu'il reçoit :

« Autrefois on ne donnait pas d'éducation, mais aujourd'hui c'est un autre temps. Nous n'épargnons rien pour

1. *Diadouchka*, terme d'affection qui d'ailleurs n'implique aucune parenté.

tout apprendre à notre fils. Mon Mitrophanouchka ne quitte pas ses livres de la journée. Il aura seize ans à la Saint-Nicolas. Il pourrait être fiancé, mais cependant ses maîtres viennent toujours. Il y en a en ce moment deux qui attendent dans l'antichambre. (Elle fait signe à la nourrice de les introduire.) Nous avons en outre engagé à Moscou un étranger pour six ans. Pour l'obliger à ne pas nous quitter, nous avons enregistré le contrat à la police. Il s'est engagé à enseigner ce que nous voudrons. Nous avons rempli tout notre devoir de parents; nous avons pris un Allemand et nous lui payons les trimestres d'avance. »

Elle invite Starodoum à honorer la leçon de sa présence ; mais l'hôte se déclare fatigué et demande à se reposer un peu. On le conduit cérémonieusement à sa chambre.

La leçon a lieu, Mme Prostakova espère que, de la chambre où il repose, Starodoum en entendra quelque chose et qu'il pourra se faire une idée de la science et du zèle de Mitrophane. Tout en écoutant, elle brode une bourse; dans cette bourse on mettra les écus de Sophie.

MITROPHANE. Allons ! donne le tableau, rat de garnison, donne ce qu'il faut pour écrire.

TSYFIRKINE. Votre noblesse daigne toujours crier sans raison.... Problème : Tu as daigné, par exemple, voyager avec moi; nous avons pris avec nous Sidoritch. Nous avons trouvé à nous trois... par exemple 300 roubles. Il s'agit de partager. Combien revient-il à chacun?

MITROPHANE (écrivant au tableau). Une fois 3, 3; une fois 0, 0; une fois 0, 0.

MADAME PROSTAKOVA. De quoi s'agit-il? quel partage?

MITROPHANE. Il s'agit de partager trois cents roubles que nous avons trouvés.

MADAME PROSTAKOVA. Il radote, mon ami. Si tu as trouvé de l'argent, ne le partage avec personne. Prends tout pour toi, Mitrophanouchka, et n'étudie pas cette sotte science.

MITROPHANE. Tu entends, Pafnoutitch, donne-moi un autre problème.

TSYFIRKINE. Écris, votre noblesse. Pour mon enseignement vous me donnez par an 10 roubles. Pour pas grand' chose, il est vrai, mais si tu apprenais quelque chose avec moi, ce ne serait pas un péché d'en ajouter 10. Combien cela ferait-il par an?

MITROPHANE (écrivant). 0 et 0, 0 : 1 et 1... (Il se met à réfléchir.)

MADAME PROSTAKOVA. Ne te tourmente pas inutilement, mon ami, je n'ajouterai pas un kopek : à quoi bon toute cette science? Elle ne sert qu'à te tourmenter. S'il n'y a pas d'argent, à quoi bon compter? S'il y en a, nous le compterons bien sans Pafnoutitch.

On passe à la leçon de lecture :

KOUTEÏKINE (ouvrant le livre d'heures). Commençons et répète avec moi : « Je suis un ver ».

MITROPHANE. Je suis un ver.

KOUTEÏKINE. Un ver, c'est-à-dire un animal, une brute. C'est-à-dire, je suis une brute.

MITROPHANE. Je suis une brute.

KOUTEÏKINE. Et non un homme.

MITROPHANE. Et non un homme.

KOUTEÏKINE. Opprobre de l'humanité.

MITROPHANE. Opprobre de l'humanité.

La leçon est interrompue par l'arrivée du précepteur Vralmann. Il a naturellement un fort

accent germanique : von Vizine oublie qu'il est lui-même d'origine allemande, et fait de son Vralmann le type du parfait intrigant.

VRALMANN. Ah! ah! A ce que je vois, on veut tuer cet enfant. Petite mère, aie pitié du fruit de tes entrailles. Si on laisse faire ces misérables, ils n'en feront qu'un imbécile. Il a des dispositions; il a tout.

MADAME PROSTAKOVA. C'est vrai, tu as raison, Adam Adamytch. Mitrophanouchka, mon ami, si l'étude est si dangereuse pour ta tête, cesse de travailler....

VRALMANN. Petite mère, que préfères-tu? Un fils tel que le tien avec de la santé, ou savant comme Aristote et prêt à mourir?

MADAME PROSTAKOVA. Ah! quelle misère, Adam Adamytch. Déjà hier il a trop soupé.

VRALMANN. Juge un peu, petite mère : ton fils a trop rempli son ventre hier, il a été malade. Juge un peu de ce qui arrivera s'il remplit trop sa tête! Le ciel nous préserve de trop la remplir.

MADAME PROSTAKOVA. Tu as raison, Adam Adamytch, mais que faire? Si l'enfant n'a pas étudié, quand il ira à Pétersbourg, on le traitera d'idiot. Il y a maintenant beaucoup de gens instruits, j'en ai peur....

VRALMANN. Ne t'inquiète pas, mère, ne t'inquiète pas. Des gens comme ton cher fils, il y en a des millions.... A quoi bon le fatiguer d'études? La grammaire russe, l'arithmétique? Ah, mon Dieu! comme si un gentilhomme russe ne pouvait pas avancer dans le monde sans la grammaire russe.

MADAME PROSTAKOVA. Tu connais le grand monde, Adam Adamytch : tu as certainement tout vu à Pétersbourg.

VRALMANN. Beaucoup, petite mère, beaucoup. J'ai toujours aimé à regarder le public. Les jours de fête, quand

les voitures allaient avec les beaux messieurs à Ecatherinhof, je regardais tout cela. Je ne descendais pas une minute de mon siège.

MADAME PROSTAKOVA. De quel siège?

VRALMANN (à part). Aïe, aïe, qu'est-ce que j'ai conté là? (Haut.) Tu sais, petite mère, qu'on voit mieux de plus haut. Alors je montais dans le carrosse d'un ami et je regardais le grand monde du haut du siège.

Après cette belle conversation, l'intrigant donne congé à son élève; il reste seul avec les deux autres maîtres, furieux naturellement contre ce misérable qui gâte le métier. Ils l'accablent d'injures; Tsyfirkine brandit le tableau d'ardoise, le séminariste le livre d'heures; Tsyfirkine lance des menaces de soldat, Kouteïkine des citations bibliques, et le rideau tombe sur une mêlée générale. La charge est peut-être un peu forte, mais le public russe n'avait pas encore des goûts très délicats; il commençait à détester les Allemands, qu'on lui avait imposés si longtemps, et la caricature de Vralmann n'était pas faite pour lui déplaire.

Au début du quatrième acte nous retrouvons Sophie et Starodoum. Sophie est en train de lire le *Traité de l'éducation des filles* de Fénelon. Starodoum s'intéresse à cette lecture et se met à moraliser sur la vertu, sur la bonne et la mau-

vaise compagnie, sur la noblesse personnelle et héréditaire. Tout cela nous semble aujourd'hui fort ennuyeux, mais le XVIIIe siècle aimait fort ces lieux communs. Quelques-uns d'ailleurs pouvaient sembler nouveaux au spectateur russe. Cette conversation morale nous prépare à l'arrivée du vertueux Milon, que le vertueux Starodoum unit bien volontiers à la vertueuse Sophie. La comédie pourrait finir ici si elle n'avait pour objet que les amours de Milon et de Sophie, mais elle a en réalité pour sujet la peinture de la famille Prostakov-Skotinine et le tableau n'est pas encore achevé.

Au milieu de ces généreux épanchements, nous voyons reparaître l'ennuyeux Skotinine qui exalte sa noblesse et celle de ses ancêtres, puis Mitrophane accompagné de sa mère, de son père et de son inséparable nourrice. Dans l'espérance d'attendrir Starodoum, Mme Prostakova le prie d'interroger son fils. On lui fait subir un examen de grammaire; les âneries de Mitrophane ont en général pour point de départ des calembours naturellement intraduisibles en français. Vient ensuite la géographie. Mitrophane est incapable d'expliquer la nature de cette science; sa mère n'est pas plus avancée, on lui apprend

que cette science sert par exemple en voyage. « A quoi bon? répond Mme Prostakova, c'est l'affaire des postillons. » Voltaire avait déjà dit cela dans son joli conte *Jeannot et Colin*, dont von Vizine s'est évidemment souvenu.

Mme Prostakova renvoie donc comme le gouverneur de Voltaire l'étude de la géographie aux postillons. Mitrophane n'a pas besoin de connaître des sottises. « Il est très consolant, réplique Starodoum, de considérer comme une sottise tout ce qu'on ne sait pas. »

Ici, malgré la déférence intéressée qu'elle a pour Starodoum, Mme Prostakova ne peut plus se contenir, sa nature grossière reprend le dessus. Elle éclate :

« Les gens ont vécu et peuvent vivre sans la science. Feu mon père a été gouverneur pendant quinze ans; il est mort sans avoir su lire, ni écrire, mais il a su gagner de l'argent et en économiser. Quand il recevait une supplique, il était toujours assis sur un coffre de fer; après chaque séance il ouvrait le coffre et y mettait quelque chose. Ah! c'était un bon économe, il peinait tant qu'il pouvait pour ne rien retirer du coffre. Couché dessus, il est presque mort de faim.

— Et notre oncle Babel Filaleitch? reprend Skotinine. Personne ne l'a jamais entendu parler de littérature. Et quelle tête il avait! Un jour qu'il était gris, il passa au galop sous une porte de pierre. Il était très grand, la porte très basse. Il oublia de baisser la tête; elle heurta

le linteau, le brave cheval ramena notre oncle la tête en bas. Je vous demande quelle est la tête savante qui n'aurait pas été démolie d'un pareil coup? Mon oncle — Dieu ait en paix son âme, — quand il fut dégrisé, demanda seulement : « La porte est-elle cassée? »

Après ce brillant examen, Mme Prostakova n'hésite plus à demander à Starodoum la main de Sophie pour Mitrophane. Skotinine pose également sa candidature. Starodoum leur apprend à tous deux que Sophie est fiancée à Milon. Mme Prostakova n'est pas femme à se décourager pour si peu. Au besoin elle emploiera la force, elle va faire enlever Sophie par ses gens.

Mais les choses tournent mal pour elle, le délégué impérial Pravdine vient de recevoir un message qui l'autorise à mettre sous séquestre les biens des Prostakov au premier acte de violence dont il serait témoin. Starodoum, mis au courant du secret, exalte la sagesse et la bonté du souverain, disserte sur les vertus des princes et sur l'ignominie des flatteurs. Cette conversation philosophique est interrompue par une scène violente. Sophie, poursuivie par la nourrice, se réfugie haletante dans les bras de son oncle. Milon la protège l'épée à la main. Il est arrivé juste au moment où la famille Prostakov

procédait à l'enlèvement de Sophie pour la marier par force. Mme Prostakova se précipite sur les pas de Sophie et de Milon. Pravdine invite Starodoum et Milon à déposer une plainte pour violation de la paix publique. Mme Prostakova, son mari, son fils tombent tous à genoux pour demander pardon. Autant Mme Prostakova était tout à l'heure brutale et arrogante, autant elle se fait humble et suppliante. Elle adjure Sophie de lui pardonner : « Aie pitié de moi », et montrant son mari et son fils », de mes pauvres orphelins... ». Sophie et Starodoum pardonnent.

Ici se place un effet de théâtre qui pourrait bien être un lointain souvenir du *Tartuffe*, mais qui n'en est pas moins très original et merveilleusement amené.

Au mot de pardon, Mme Prostakova se relève brusquement :

« Tu pardonnes! Ah! mon petit père! Ah! c'est maintenant que je vais donner une leçon à mes canailles de serviteurs. Je les ferai tous rosser les uns après les autres. Et je saurai bien qui a laissé échapper Sophie! Ah, brigands! Ah, voleurs! Voilà un tour que je ne pardonnerai pas.

PRAVDINE. Et pourquoi voulez-vous punir vos serviteurs?

MADAME PROSTAKOVA. Quelle question! ne suis-je pas la maîtresse de mes gens?

PRAVDINE. Et vous vous croyez en droit de les battre quand cela vous plaît?

SKOTININE. Est-ce qu'un noble ne peut pas rosser un serviteur quand cela lui convient?

PRAVDINE. Non, madame, personne n'a la liberté de tyranniser. . . . . .

MADAME PROSTAKOVA. Personne n'a la liberté! Un noble n'a pas la liberté de fouetter ses serviteurs quand cela lui convient! Alors à quoi sert l'ukase sur les franchises de la noblesse [1]?

STARODOUM. Belle façon d'interpréter les ukases!

MADAME PROSTAKOVA. Raillez tant que vous voudrez, mais je vais les.... (Elle veut s'en aller.)

PRAVDINE. Arrêtez, madame. (A Prostakov.) Au nom du gouvernement, il vous est ordonné de rassembler sur l'heure vos serviteurs et vos paysans pour prendre connaissance de l'ukase en vertu duquel, vu l'inhumanité de votre femme, inhumanité autorisée par votre extrême faiblesse, le gouvernement m'ordonne de placer sous séquestre votre maison et vos villages. »

Mme Prostakova se sent perdue : elle supplie en vain, elle demande un délai, ne fût-ce que de trois jours. Pravdine refuse impitoyablement. Il entre immédiatement en fonction. Il s'agit d'abord de payer les dettes de la maison. Précisément les précepteurs sont encore là, on peut

1. Allusion à un ukase de Pierre II qui assurait aux nobles le privilège de pouvoir se retirer du service et voyager à l'étranger, à condition toutefois d'élever leurs enfants convenablement.

régler leur compte. Ils se présentent, Starodoum reconnaît dans Vralmann son ancien cocher. Ici encore von Vizine a pensé au dénouement des *Précieuses ridicules*, mais nous avons vu que les cochers-précepteurs n'étaient pas rares dans la Russie du XVIIIe siècle. Pravdine règle les honoraires. Tsyfirkine, l'honnête sous-officier, refuse de rien accepter, attendu qu'il n'a rien appris à son élève; sa probité est récompensée par les gratifications de Starodoum et de Milon; le séminariste présente une note fantastique, Pravdine lui propose de se faire payer directement par Mme Prostakova; il se sauve épouvanté. Quant à Vralmann, il ne demande qu'à rentrer comme cocher au service de Starodoum, qui consent à le reprendre.

Ainsi Mme Prostakova assiste à la ruine de toutes ses espérances; Mitrophane ne fera pas le riche mariage qu'elle avait rêvé, elle n'a même plus le pouvoir de battre ses gens, elle se jette désespérée dans les bras de son fils. J'ai dit plus haut comment cet enfant gâté la repousse en l'invitant à ne pas se cramponner à lui; elle tombe évanouie et la pitié des spectateurs finit par s'attacher à cette misérable. Il semble vraiment que le châtiment soit plus grave encore que

la faute. C'est là le côté presque tragique de la comédie de von Vizine. Elle ne se contente pas d'exciter le rire, elle fait encore naître de graves et salutaires impressions. Pravdine, qui représente la suprême justice, ordonne à Mitrophane d'entrer au service. C'est le dernier coup. Et Starodoum conclut sentencieusement : « Voilà les dignes fruits d'une mauvaise conduite ».

Le succès du *Mineur* fut immense : pour la première fois la société russe avait trouvé au théâtre la véritable satire de ses mœurs, la véritable *vis comica*. Certains spectateurs étaient tellement transportés qu'ils jetaient aux acteurs des bourses pleines d'or. Le prince Potemkine, qui assistait à la première représentation, vint féliciter l'auteur : « Meurs maintenant, lui dit-il, ou cesse d'écrire. Ton nom est immortel. » En effet, von Vizine n'écrivit plus rien pour le théâtre. Il mourut dix ans après la représentation du *Mineur*. Grâce à cette œuvre magistrale, son nom est assuré de passer à la plus lointaine postérité.

LES
PREMIÈRES ANNÉES DE CATHERINE II

Deux noms dominent l'histoire de Russie au XVIIIe siècle : celui de Pierre le Grand et celui de Catherine II. Leur biographie a été bien souvent racontée; il n'est pas de bachelier qui ne s'imagine la connaître. Mais l'histoire recommence sans cesse : chaque jour fait apparaître de nouveaux documents; chaque jour le point de vue de la postérité se modifie. Nous ne nous contentons plus de ce qui suffisait à nos pères. Nous voulons pénétrer les plus intimes détails de la vie, les replis les plus cachés de l'âme des souverains. Catherine a particulièrement bénéficié de cette heureuse curiosité. Récemment encore un historien russe des plus distingués,

M. Bruckner, lui consacrait une intéressante et consciencieuse monographie[1]. Un de ses confrères, M. Bilbasov, a tenté une plus vaste entreprise. Il a repris sur le règne de la fameuse impératrice une enquête nouvelle dont les résultats devaient remplir une dizaine de volumes. Un auguste patronage lui avait, disait-on, ouvert toutes les archives et garanti le droit de dire toute la vérité, rien que la vérité.

L'histoire en Russie est encore tenue à certains ménagements vis-à-vis des souverains, même de ceux qui sont depuis longtemps décédés. Le premier volume de cette vaste entreprise a paru sans encombre; le second abordait des points particulièrement délicats. Il touchait à des secrets que tout le monde soupçonne, mais pour lesquels jusqu'ici il n'est pas permis de s'exprimer librement en Russie. Après être sorti de la presse il a été détenu par la censure et n'a pu être communiqué qu'à un petit nombre de privilégiés. Dans ces circonstances, il y a lieu de croire que l'ouvrage ne sera pas continué[2].

1. *Histoire de Catherine II*, 3 vol. grand in-8 (publiée par Souvorine, Saint-Pétersbourg, 1885). L'illustration de ce bel ouvrage est particulièrement intéressante.

2. Les deux volumes ont paru en allemand sous ce titre : *Geschichte Katharinas II* von P. Bilbassoff (traduit par Pezold, Berlin, 1891-1892). Norddeutsches Verlaginstitut.

Tandis que M. Bilbasov était arrêté dans l'exécution de son œuvre, un historien de grand talent, M. Waliszewski, reprenait pour son compte l'enquête interrompue et nous donnait sous ce titre : *le Roman de l'Impératrice*[1], une monographie très sérieuse, très agréablement écrite, richement documentée et fort impartiale. Ce dernier trait est particulièrement à louer en raison de la nationalité de l'auteur. M. Waliszewski est Polonais et son pays n'a point eu à se louer du voisinage de Catherine. *Amica patria, magis amica veritas.* M. Waliszewski est avant tout historien et son livre est, malgré un titre un peu mondain, une œuvre de haute et sérieuse histoire. Je doute qu'il puisse, lui aussi, circuler librement en Russie; j'aurais sur certains points des additions et des rectifications à réclamer; mais je suis heureux de proclamer la probité et le talent avec lesquels il est écrit. L'Académie française a reconnu ces mérites et c'était justice; le public a ratifié son suffrage. En attendant que M. Bilbasov puisse reprendre l'œuvre

1. Un volume in-8, Paris, Plon, Nourrit et Cie, 1893. A ce premier ouvrage M. Waliszewski en a joint un second non moins intéressant : *Autour d'un trône; Catherine II, ses collaborateurs, ses amis, ses favoris.* Un volume in-8, Plon, 1894.

interrompue, ceux qui voudront connaître Catherine autrement que par des commérages devront recourir à M. Waliszewski. Je ne veux point entreprendre ici l'analyse ou l'examen de son ouvrage. Catherine n'est point de ces personnages qui se laissent enfermer dans un article de Revue; je voudrais seulement, en m'aidant tour à tour du récit de M. Waliszewski et de celui de M. Bilbasov, mettre en relief quelques pages peu connues de sa vie, en racontant ses années d'enfance et de jeunesse depuis sa naissance jusqu'au jour de son mariage.

I

Elle était née princesse d'Anhalt-Zerbst. Il faut étudier avec quelque attention une carte d'Allemagne pour y découvrir la petite ville de Zerbst. Ce nom étrange ne veut rien dire en allemand. Il représente une ancienne forme slave, *Srbiste* : *Srbiste*, cela veut dire le pays des Serbes ou des Sorabes. Ce nom d'un peuple slave disparu depuis longtemps se retrouve encore aujourd'hui sur les bords du Danube et chez les Wendes de Lusace, qui s'appellent en leur

langue *Serbi*. Aucun historien de Catherine, même parmi les Russes, n'a songé à noter ce détail. C'est sur un sol naguère slave que régnait la famille de la future impératrice russe. Stettin où elle naquit est aussi une ancienne ville slave : c'était naguère la capitale des Poméraniens ou Slaves maritimes (*po*, le long de; *more*, la mer) et c'est dans ses murs que s'élevait l'idole du dieu national Svantovit.

Depuis 1742 la principauté d'Anhalt-Zerbst était gouvernée par les princes de la branche Anhalt-Zerbst-Dornburg. Aucun d'entre eux n'a joué dans l'histoire un rôle considérable. Le père de Catherine, Christian-Auguste, vivait de son métier de soldat. Il avait le titre de général-major dans l'armée prussienne et était colonel d'un régiment qui tenait garnison à Stettin. Il était né en 1690 et avait épousé en 1727 une princesse beaucoup plus jeune que lui, Johanna-Elisabeth de Holstein-Gottorp. C'était la sœur du prince Charles-Auguste de Holstein qui avait été fiancé à la fille de Pierre le Grand, la future impératrice Élisabeth, et qui était mort peu de temps avant l'accomplissement du mariage. Élisabeth ne s'était jamais consolée de la perte de son fiancé. Elle était restée fille — du moins

officiellement, — et elle gardait une grande sympathie pour cette famille de Holstein-Gottorp qui avait failli lui donner un époux. Moralement elle se considérait comme la belle-sœur de Johanna-Élisabeth. Une autre fille de Pierre le Grand, Anna, morte en 1728, avait épousé Charles-Frédéric, duc de Holstein-Gottorp, et de cette union était né un fils, Pierre, qui était par conséquent le neveu d'Élisabeth et qu'elle allait bientôt adopter pour héritier.

On montre encore aujourd'hui à Stettin la maison où Catherine II vint au monde le 21 avril 1729. Sa naissance fit peu de bruit; elle reçut au baptême les noms de Sophie-Auguste-Fredericke. Ce nom de Sophie prit, suivant la mode allemande, la forme diminutive et familière de Ficke. La jeune princesse fut élevée dans la religion luthérienne et passa ses premières années dans la forteresse dont son père était gouverneur. Son éducation fut des plus simples : elle jouait avec les enfants de la ville et ne connut rien de l'étiquette des cours; elle avait du goût pour les exercices virils, par exemple pour le tir aux oiseaux. Quand elle fut devenue impératrice, ceux qui l'avaient connue enfant rappelèrent que la petite Ficke avait déjà, même

en jouant, le ton et les allures du commandement. Elle était bien bâtie, dit une de ses contemporaines; elle se faisait remarquer par la noblesse de sa tenue et était grande pour son âge. L'expression de son visage n'était pas précisément belle, mais agréable; son regard ouvert et son sourire aimable donnaient à toute sa personne quelque chose d'attrayant. Elle avait quelques tendances à l'orgueil, mais sa mère était sévère et les réprimait avec énergie. Si quelque grande dame venait en visite, Ficke était tenue de baiser le bas de sa robe, tout comme une simple mortelle.

La princesse Johanna-Élisabeth était d'ailleurs un assez piètre caractère; c'était une bourgeoise de petite ville, jalouse, intrigante, passionnée pour les caquets et les commérages. Elle était pleine « d'instincts bas, d'ambitions mesquines où se reflétait l'âme tout entière de plusieurs générations de principicules germaniques ». Catherine n'hérita point de ces défauts.

Toute cour d'Allemagne qui se respectait devait avoir des précepteurs français. La famille d'Anhalt-Zerbst ne s'était point dérobée à cette loi : la gouvernante s'appelait Mlle Cardel, le prédicateur Perard, le maître d'écriture Laurent.

Catherine a gardé un souvenir particulièrement reconnaissant à Mlle Cardel : elle savait tout sans avoir rien appris, elle connaissait toutes les tragédies et comédies et était fort divertissante. Elle inspira à son élève le goût du théâtre français, la passion de la lecture et la crainte des médecins, qu'elle avait sans doute puisée dans Molière.

En revanche Ficke ne put jamais rien comprendre aux leçons de musique que lui donnait l'Allemand Kellig. Ceci est un trait remarquable et persistant de son caractère. L'harmonie des sons et l'harmonie des vers la laissèrent toujours indifférente. De bonne heure on voit poindre chez elle l'esprit critique, le scepticisme. Elle ne se trouve pas tenue de croire ce qu'elle entend dire par les personnes plus âgées.

Son enfance s'écoule sans événements et sans que rien fasse prévoir l'avenir qui l'attendait. En 1739, dans un voyage à Eutin, elle rencontre chez le prince-évêque de Lübeck le jeune prince de Holstein Peter-Ulrich. Il est cousin et le neveu de la grande-duchesse Élisabeth. Ficke a dix ans et Peter onze. D'après ce que Catherine a depuis raconté dans ses Mémoires, le jeune duc était, dès cette époque, enclin à l'ivrognerie,

orgueilleux, brutal, mal bâti et d'une mauvaise santé. Voilà un portrait bien peu flatté de la part d'une future épouse. L'enfant qu'elle nous dépeint ainsi sera plus tard Pierre III, empereur autocrate de toutes les Russies. A ce moment il ne se doute guère de ses hautes et tragiques destinées. Ficke non plus. En 1743, passant à Brunswick, sa mère la conduit chez un chanoine qui se mêle de chiromancie; dans la main mignonne de la petite princesse le devin prétend voir trois couronnes. Mais ce pouvaient n'être que des couronnes de principautés allemandes. Rien ne dénote chez la jeune fille un de ces tempéraments qui annoncent une carrière extraordinaire. Au témoignage d'une dame d'honneur de la princesse Johanna-Élisabeth : « On ne remarquait chez Ficke rien de saillant, ni de brillant. Son trait principal était une raison sérieuse, froide, calculatrice. »

II

En 1741, la grande-duchesse Élisabeth monte sur le trône de Russie. Nous avons dit plus haut quelle tendresse elle avait conservée pour la

maison de Holstein. A une lettre de félicitations de la princesse Johanna elle répond par un billet des plus affectueux, suivi bientôt d'un présent magnifique, un portrait enrichi de diamants d'une valeur de huit mille roubles. Peu de temps après elle proclame pour son héritier le jeune prince de Holstein. Puis elle fait écrire à Johanna-Élisabeth pour l'inviter à lui envoyer le portrait de sa fille; nouvelle lettre bientôt pour l'engager à se présenter à sa cour en compagnie de Sophie. Détail significatif : la lettre était rédigée par l'Allemand Brümmer, grand maître de la cour du nouveau grand-duc héritier. La maison d'Anhalt-Zerbst n'était pas riche; la libéralité impériale devait pourvoir aux frais du voyage. L'impératrice ne faisait pas savoir quel était l'objet précis du voyage. Frédéric II était moins discret. Il écrivait sans ambages qu'il s'agissait d'un projet de mariage entre la princesse Sophie et son cousin au troisième degré, le nouveau grand-duc héritier. Jamais si haute fortune n'était tombée sur si petite maison.

Les préparatifs furent bientôt achevés; le bagage des deux princesses était fort léger. Il se composait pour la future impératrice de trois ou quatre robes, d'une douzaine de chemises, de bas

et de mouchoirs. C'était bien peu en comparaison de la toilette d'Élisabeth qui comptait, disait-on, quinze mille robes de soie et cinq mille paires de chaussures.

Outre ses objets de toilette, Ficke emportait encore un livre de théologie. Pour conquérir la couronne qui l'attendait, elle devait changer de religion et embrasser l'orthodoxie. Son père n'était pas absolument opposé en principe à ce changement, mais il voulait qu'elle fût complètement édifiée sur un acte aussi important. Il lui avait remis avant son départ le livre de Heineccius : *Eigentliche und Wahrhafte Abbildung der Alten und neuen griechischen Kirche* (Tableau de l'église grecque, Leipzig, 1711). Aucun des biographes de Catherine n'a eu la curiosité de lire cet ouvrage ; il en vaudrait pourtant la peine. Quels changements dans l'histoire si Ficke n'avait pas voulu quitter sa religion !

Outre le livre de Heineccius la jeune princesse devait encore méditer un *pro memoria* spécial que son père avait cru devoir rédiger pour elle.

Christian-Auguste était tout ensemble un bon luthérien et un prince ambitieux. Il aurait bien voulu concilier les intérêts spirituels de sa fille avec les intérêts temporels de sa maison. La

mère de Sophie devait d'abord tâter le terrain et voir si l'impératrice ne consentirait pas à laisser à la jeune fiancée l'exercice de la religion dans laquelle elle avait été élevée. Il y avait un précédent, celui de Charlotte de Brunswick, qui avait épousé l'infortuné tsarévitch Alexis. Au cas où l'on rencontrerait de trop grosses difficultés, Sophie ne devait point céder immédiatement. Elle devait d'abord étudier la différence des deux Églises dans le traité de Heineccius et, si sa conscience n'était point satisfaite, renoncer à la couronne. Mais Christian-Auguste était persuadé d'avance qu'elle n'en viendrait point à une si fâcheuse extrémité.

Après avoir réglé la question religieuse, il passe à un autre ordre d'idées. Quelle conduite devra tenir Sophie dans ce milieu si nouveau pour elle et si dangereux? Elle doit, après Dieu, vénérer la souveraine, être constamment à ses pieds, respecter le grand-duc comme son seigneur, son père et son souverain, gagner sa confiance par ses soins et sa tendresse, ne jamais lui faire de peine, ne pas entrer en familiarité ni en badinage (*sic*), éviter de jouer gros jeu, user avec tact et discrétion de son argent de poche, ne pas se mêler des affaires du gouver-

nement et ne pas aigrir le Sénat. Ces instructions sont écrites, comme la plupart des documents officiels du XVIIIe siècle, dans un allemand macaronique infecté de français qui ne laisse guère pressentir la langue de Gœthe et de Schiller.

Le 16 janvier 1744, à Schwedt sur l'Oder, Christian-Auguste dit adieu à sa fille. Il ne devait plus la revoir. Conformément aux instructions qu'elle avait reçues de Pétersbourg, Johanna-Élisabeth avait pris le nom de comtesse de Reinbeck. Ce n'était pas chose facile que de voyager en Prusse à cette époque. La route de Berlin à Pétersbourg n'était guère fréquentée que par des courriers. Les voitures s'embourbaient dans la fange; les relais n'étaient que de misérables bicoques; l'âpre vent de la Baltique balayait des plaines désertes. Le froid était tellement vif que les deux princesses durent se masquer la figure avec leurs bachlicks. Le roi Frédéric avait donné des ordres pour leur assurer partout l'accueil le plus respectueux et le confort le plus exquis. Et il fallait s'arrêter dans des taudis de paysans où des chiens, des poules et même des pourceaux grouillaient au milieu de monceaux de choux et de carottes. Une fois les équipages furent attaqués par des brigands.

Le 5 février, les voyageurs arrivèrent enfin à Mittau; là elles étaient sur le territoire russe. Elles dépouillèrent leur incognito et furent saluées par l'envoyé de la tsarine, Siméon Kirilovitch Narychkine.

III

C'est à Riga qu'eut lieu la réception officielle et que Sophie put vraiment se faire une idée des splendeurs au milieu desquelles elle allait vivre désormais. Catherine se vit, suivant ses propres expressions, *mit vieler Grandeur und Honneur bei allem Fracas environirt.* Ceci est un échantillon de son allemand, qui ne vaut ni son français, ni même le russe qu'elle écrira plus tard. Et quand elle quitta Riga, ce ne fut plus dans le misérable équipage d'une comtesse de Reinbeck exposée à dormir dans une étable ou à être enlevée par les brigands, mais dans le traîneau impérial escorté par un escadron de cuirassiers et par un détachement du régiment de Livonie. En quatre jours les voyageuses atteignirent Saint-Pétersbourg et furent saluées à leur arrivée par les canons de l'Amirauté.

L'impératrice Élisabeth avait quitté Pétersbourg quelques jours auparavant pour se rendre à Moscou. Les deux princesses avant d'aller la rejoindre durent recevoir en grande pompe tout ce que la nouvelle capitale comptait encore de notables personnages. Dans ce rôle si nouveau pour elle, Sophie montra une endurance extraordinaire. *Sie soutenirt die Fatigue besser als ich* (elle soutient la fatigue mieux que moi), écrivait sa mère qui pourtant était douée d'une vigueur peu commune. La future duchesse se sentait faite pour la vie des cours : elle interrogeait les vieux généraux qui avaient servi sous Pierre le Grand; elle visitait la caserne de ce fameux régiment Préobrajensky auquel l'impératrice Élisabeth devait le trône de toutes les Russies. Elle aussi, vingt ans plus tard, devait entraîner sur ses pas les cohortes enthousiastes des prétoriens.

Le 9 février, Johanna-Élisabeth et sa fille arrivaient à Moscou. Le grand-duc Pierre les reçut le plus tendrement du monde (*aufs tendreste*).

L'impératrice les embrassa, donna sa main à baiser à la princesse mère, reçut ses remercîments pour tous les bienfaits dont elle avait comblé la maison de Zerbst. « Tout ce que j'ai

fait, dit-elle, n'est rien en comparaison de ce que je veux faire. Mon sang ne m'est pas plus cher que le vôtre. » Elle fut particulièrement frappée de la ressemblance de Catherine avec le fiancé qu'elle avait perdu et se retira dans ses appartements pour cacher ses larmes. Tout conspirait à la haute fortune de Ficke.

Elle avait produit une excellente impression, non seulement sur l'impératrice, mais aussi sur le grand-duc héritier. Mais que pensait-elle au fond de celui qui lui était destiné? En 1739, elle avait rencontré à Eutin un enfant faible, rachitique, maladif. Elle retrouvait un adolescent gauche, mal venu, sans éducation. La délicatesse de sa santé l'avait souvent forcé à interrompre ses études. On l'avait surtout instruit par des « leçons de choses » auxquelles il ne prêtait qu'une médiocre attention. Ses précepteurs le brutalisaient et parfois levaient même la main sur lui. Il se plaisait surtout dans la société des laquais. Il aimait à tourmenter les hommes et à faire souffrir les animaux. Son plus grand plaisir était de jouer avec des soldats de plomb. Il avait seize ans et Catherine quinze, lorsque le mariage se décida; dans cette union si inégale il n'était pas destiné à jouer le rôle prépondérant.

Peu importait d'ailleurs le mari. Ce qui séduisait Sophie, c'était la perspective d'une couronne impériale. Pour mériter cette couronne elle ne recula devant aucun effort, devant aucun sacrifice.

Pour se concilier les sympathies, il fallait d'abord apprendre le russe; elle se mit avec ardeur à cette étude difficile. Elle se relevait la nuit pour travailler, si bien qu'à la suite d'un refroidissement elle tomba gravement malade et faillit en mourir. Elle étudiait en même temps la religion orthodoxe avec le théologien Simon Todorsky.

Pendant sa maladie, la princesse Johanna-Élisabeth voulut faire appeler un pasteur luthérien : « A qui bon? dit Sophie. Appelez Simon Todorsky : c'est avec lui que je veux m'entretenir. » Curieux exemple de cette présence d'esprit, de cette possession de soi-même qui ne devaient jamais l'abandonner. Au milieu d'un accès de fièvre maligne, en face peut-être de la mort, elle sentait qu'elle avait à jouer un rôle et elle le jouait.

Son ardeur devait d'ailleurs être couronnée d'un plein succès. Non seulement elle apprit à parler le russe, mais, ce qui est beaucoup plus

difficile, à l'écrire. Ce fut même un des divertissements de son âge mûr. Elle se plaisait à écrire des comédies, à collaborer à des revues et elle y faisait preuve d'un véritable talent [1]. Même si elle n'avait pas porté le sceptre elle mériterait de figurer dans les histoires littéraires et dans les anthologies. Ses comédies sont d'une langue pittoresque et savoureuse. Elles attestent un don d'observation assurément rare chez un souverain, qui d'habitude ne voit les hommes que de fort loin, et une véritable *vis comica*.

Il ne suffisait pas d'apprendre une langue nouvelle, il fallait aussi changer de religion. Johanna-Élisabeth aidait de son mieux sa fille dans cette tâche difficile. Toutes deux avaient comparé ensemble l'orthodoxie et le luthéranisme : « Vraiment, écrivait la mère, cette doctrine ne renferme aucune erreur. Les doctrines fondamentales sont les mêmes exprimées en d'autres termes. Par exemple les cérémonies extérieures sont très différentes. » Jamais catéchumène ne fut plus facile à convaincre.

Elle avait lu Heineccius et elle était même

1. J'ai donné d'assez nombreux extraits de ces œuvres peu connues dans ma *Littérature russe* (Paris, Colin, 1893, p. 110-124). Voir aussi plus haut l'essai sur von Vizine.

capable de le confondre. Quant aux cérémonies extérieures, disait-elle à son père, c'est la grossièreté du peuple qui les impose à l'Église. Christian-Auguste était moins commode à persuader. Il sentait bien qu'un sacrifice était nécessaire, mais il s'en affligeait : « Examine-toi avec soin, écrivait-il à sa fille; vois si réellement tu es inspirée par ton cœur ou si, sans t'en apercevoir, tu n'es pas influencée par la bonté de l'impératrice ou de quelques autres hauts personnages. »

A la fin il fut conquis lui-même. « Un prêtre que je sus gagner, raconte Frédéric II, fut assez complaisant pour lui persuader que le rite grec était pareil à celui des luthériens. Dès lors il répétait sans cesse : « Luthérien, grec; grec, « luthérien, c'est la même chose. » Dans le courant du mois de juin, un courrier apporta son consentement définitif au mariage et à la conversion qui en était la condition nécessaire.

En moins de trois mois, Simon Todorsky avait achevé son œuvre : l'auguste élève n'avait pu découvrir aucune différence entre la religion orthodoxe et le luthéranisme. Elle l'écrivait du moins à son père. Quel était alors l'état intime de son âme? Elle n'a pas cru devoir l'expliquer

dans ses Mémoires. Peut-être pouvons-nous nous faire une idée par les lignes suivantes qu'elle écrivait à Grimm trente-deux ans plus tard, à propos du mariage de son fils le grand-duc Paul avec la princesse de Wurtemberg : « Dès que nous la tiendrons, nous procéderons à sa conversion. Il faudra bien quinze jours; pour accélérer tout cela, Pastoukhov est allé à Memel pour lui apprendre l'A B C et la confession en russe. Le reste viendra après. »

C'est le 28 juin que Sophie d'Anhalt-Zerbst (donnons-lui pour la dernière fois ce nom) embrassa solennellement l'orthodoxie. Elle avait jeûné la veille et nous savons qu'elle dormit fort bien la nuit qui précéda cette grande journée. A dix heures du matin, le Sénat, les grandes charges de la Cour, les officiers généraux, se réunirent au palais Golovine. Sophie parut devant eux avec une robe Adrienne de gros de Tours rose brodée d'argent, un ruban blanc dans les cheveux non poudrés. Elle était charmante ainsi et les femmes elles-mêmes furent émerveillées de sa bonne mine [1]. On se rendit à la chapelle où

1. Catherine était-elle belle ou jolie? J'ai étudié avec soin la série de portraits que nous présente M. Bruckner. La figure est longue, ovale, les traits réguliers, mais sans grâce. En vieillissant elle prit une allure majestueuse qui dut en

le Saint Synode tout entier attendait la nouvelle catéchumène. Elle reçut la bénédiction de l'évêque de Novgorod, fit d'une voix haute et ferme en excellent russe, sans se tromper d'un mot, sa confession de foi et répondit « avec conviction » à toutes les questions du prélat.

Quand un hétérodoxe entre dans l'Église russe, il reçoit, comme on sait, un nom de baptême et une patronymie nouvelle. Sophie-Auguste-Fredericke devint Catherine Alexievna. Pourquoi Catherine? En donnant ce nom à la jeune néophyte, Élisabeth voulait sans doute honorer la mémoire de sa mère, la femme de Pierre le Grand, qui porte dans l'histoire le nom de Catherine Ire. Pourquoi Alexievna? Peut-être en souvenir du malheureux césarevitch Alexis. En tout cas, l'impératrice laissa croire à Johanna-Élisabeth qu'Alexievna voulait dire fille d'Auguste. Auguste était précisément un des prénoms du père de Catherine. Peut-être fut-il flatté de cette grossière mystification.

Il l'aurait sans doute été beaucoup moins d'apprendre que sa fille avait reçu en présent

imposer aux contemporains. Elle n'a jamais dû avoir que « la beauté du diable », agrémentée d'un regard vif et intelligent. Quant à son fiancé, il était franchement laid.

de l'impératrice une image de saint suspendue à un collier d'une valeur de cent mille roubles. Luthérien sévère, il rejetait le culte des saints et avait en abomination celui des images ; on l'avait assuré que cette hérésie était étrangère à l'Église orthodoxe. Quelle n'eût pas été son indignation s'il avait su que sa fille portait suspendu au cou — même par un collier de cent mille roubles — le symbole de cette idolâtrie !

Le lendemain du jour où elle avait abjuré la foi paternelle, Catherine Alexievna était solennellement fiancée au grand-duc Pierre Feodorovitch. Le mariage ne fut célébré qu'un an plus tard. La jeune fille eut tout le temps de faire connaissance avec son futur époux, de se rendre compte des misères de sa santé et des vices de son caractère. Ni les uns ni les autres ne purent la rebuter. Elle avait fait d'avance à son ambition le sacrifice de son bonheur domestique. « Le grand-duc, dit-elle dans ses Mémoires, m'était à peu près indifférent, mais la couronne de Russie ne me l'était pas. »

UN PATRIOTE BULGARE

ZACHARIE STOIANOV [1]

Le 14 septembre 1889, un étranger mourait brusquement à Paris dans un hôtel du quartier latin. Il s'appelait Zacharie Stoïanov. En son vivant, il était rédacteur en chef d'un journal de Sofia, *la Liberté*, et président de cette Assemblée nationale bulgare, de ce fameux *Sobranié* qui a tant fait parler de lui depuis quelques années. Comme publiciste, comme homme politique, il s'était fait beaucoup d'ennemis. Sa mort subite parut singulière au premier abord : l'autopsie démontra qu'elle était due à une péritonite aiguë.

1. Z. Stoïanov, *Zapiski po blgarskite vzstania* (Mémoire sur les insurrections bulgares; en bulgare, 2 vol. in-8. Philippoli, 1884; Roustchouk, 1887). — Le même, *Biographie de C. Botev*. Roustchouk, 1889.

Cette maladie ne s'explique que trop par les souffrances que Stoïanov avait endurées pendant sa courte mais aventureuse existence.

Il était né en 1848 au village de Medved, dans la Roumélie orientale; il n'avait reçu d'autre éducation que celle de l'école primaire. Après avoir été tour à tour berger et tailleur, il était devenu l'un de ces *apôtres* qui, de 1873 à 1876, parcoururent la Bulgarie pour y soulever les esprits et organiser l'insurrection. La Bulgarie une fois affranchie, il avait vécu tour à tour à Sofia et à Philippopoli, rédigeant des journaux, publiant des pamphlets, et il avait puissamment contribué à l'union de la principauté du Nord et de la Roumélie : le jour où la Russie s'était prononcée contre la politique de la nation bulgare, il n'avait pas hésité à entrer en lutte contre elle, quitte à se voir, comme beaucoup de ses compatriotes, accusé d'ingratitude. Il avait été député et vice-président de l'assemblée de Trnovo, qui élut le prince Ferdinand. Au milieu de ses occupations, il publiait une édition annotée des œuvres de son célèbre compatriote Louben Karavelov; il écrivait des mémoires où il raconte avec émotion le douloureux enfantement de l'indépendance bulgare; il consacrait une monogra-

phie intéressante au poète Kristo Botev, l'un des martyrs de cette indépendance. Il n'avait que trente-sept ans quand la mort l'a saisi; son organisme vigoureux était brisé depuis longtemps par les épreuves qu'il avait subies. Ses compatriotes lui ont fait de magnifiques funérailles; ils voient en lui, non sans raison, un des héros de leur renaissance nationale. Comme écrivain, c'est un autodidacte : l'enthousiasme qui l'inspire lui tient parfois lieu de talent; ses œuvres n'en sont pas moins fort intéressantes, car elles nous expliquent l'état psychologique d'une partie du peuple bulgare; elles nous font comprendre la genèse de ce mouvement politique dont la diplomatie paraît si embarrassée et dont les origines sont bien plus profondes et bien plus lointaines qu'on ne le croit en Occident. Je viens de relire les mémoires de Zacharie Stoïanov et je voudrais faire partager à mes lecteurs les impressions sympathiques que j'en ai rapportées. Je serais bien étonné s'ils ne trouvaient pas quelque intérêt à cette histoire authentique d'un paysan devenu homme d'État.

I

Zacharie Stoïanov, disais-je tout à l'heure, avait commencé par être berger et tailleur. Il a longuement raconté cette partie primitive et humble de son existence : il rappelle à plusieurs reprises que la plupart des patriotes bulgares sont sortis du peuple, qu'ils étaient comme lui des laboureurs, des artisans; il se plaît à les exalter et affecte un certain dédain pour les gens riches et diplômés, dont le patriotisme lui paraît moins ardent, et qui redoutent d'autant plus les sacrifices qu'ils ont plus à perdre. C'est aux misérables (*siromasi*) qu'il dédie son livre.

Ce sont des misérables qui ont lavé le visage de la Bulgarie, qui ont fait retentir son nom dans les quatre parties du monde; ils ont sacrifié tout leur avoir, ils ont levé la tête contre le tyran, alors que les savants enseignaient qu'il ne fallait pas le mettre en colère, mais se contenter de l'adoucir par le raisonnement.

Les bergers avec lesquels notre auteur passa quelques années de sa jeunesse n'ont rien de commun avec ceux de Théocrite ou de Virgile. Ils étaient de mœurs grossières et menaient la vie la plus rude. Ils couchaient à quinze ou vingt

dans des huttes sans fenêtres et sans lits; leur nourriture la plus habituelle était le pain sec assaisonné d'oignons ou de poireaux ; ils n'avaient de laitage que dans la saison où l'on fait le fromage, et ne consommaient que la chair des bêtes malades ou blessées qu'il fallait absolument abattre en renonçant à l'espoir de trouver un acheteur. Même le jour de Pâques, ils se refusaient la moindre douceur : d'après un préjugé évidemment propagé par les grands propriétaires, si le berger fait quelque excès ce jour-là, les animaux auront des vers le reste de l'année. La règle de la corporation était de jeûner tous les mercredis et tous les vendredis; si quelqu'un avait l'audace d'enfreindre cette prescription, on ne manquait pas de lui attribuer tous les fléaux qui pouvaient frapper les hommes et les animaux.

Parmi les bergers, quelques-uns savaient lire, mais leurs lectures étaient uniquement de petits livres de dévotion plus propres à les abêtir qu'à les éclairer. Stoïanov cite notamment un recueil des *Miracles de la sainte Vierge*, imprimé en 1869, dont la préface renferme cette phrase caractéristique : « Ce livre doit se trouver même sur ceux qui ne savent pas lire; il a une telle

vertu qu'il peut préserver le porteur des maladies, des balles et des mauvaises rencontres ».

Le petit livre qui possédait ces vertus si rares se vendait, paraît-il, comme du pain chaud. A certaines époques de l'année, les moines des couvents voisins venaient faire des processions dans la montagne; ils portaient en grande cérémonie des reliques de saints que les bergers baisaient dévotement. Cet acte pieux était généralement accompagné de l'offrande de quelque riche toison. Après avoir promené les reliques, les moines aspergeaient les moutons avec de l'eau bénite pour prévenir les maladies, et jetaient de l'huile consacrée dans l'eau des sources. Cette dévotion naïve se conciliait naturellement avec un ensemble de superstitions dignes du paganisme le plus primitif. Une année, à la suite de pluies prolongées, une partie des moutons étaient tombés malades. Un moine du mont Ryla [1] enseigna aux bergers le remède suivant : il fallait dresser un bûcher pendant la nuit et, à l'heure où les coqs chantent, faire traverser les flammes par les bêtes malades. Le feu magique ne devait pas être obtenu par les moyens ordinaires : pen-

1. Voir sur le monastère du mont Ryla notre étude sur *la Bulgarie inconnue* (*Russes et Slaves*, p. 187 et suiv.).

dant deux jours entiers on dut frotter l'une contre l'autre des branches de tilleul sèches pour en tirer une étincelle qui fut recueillie sur une mèche enduite de poudre. Après cette singulière cure, les brebis eurent pendant longtemps les jambes brûlées. Cette dévotion superstitieuse n'empêchait pas d'ailleurs les bergers de se voler entre eux et de vendre sans scrupule des animaux morts de maladie. Stoïanov raconte de curieux dialogues qui permettent de se faire une idée de la théologie primitive de ces pâtres bulgares.

« Le paradis étant réservé aux seuls chrétiens, que deviennent les âmes des Juifs, des Turcs et des païens? Elles vont évidemment en enfer.

— Non pas, répond gravement le chef de la corporation, qui a vu le monde et qui a poussé jusqu'à Constantinople ou à Jérusalem. L'enfer et le paradis sont exclusivement réservés pour les chrétiens. Quand les autres meurent, leur âme s'évapore dans l'air.

— Et si un chrétien se fait Turc, que devient-il?

— Il brûle sans cesse des pieds à la tête comme un cierge; car l'huile du saint baptême entretient après sa mort un feu inextinguible. »

D'ailleurs, ce qui prouve que le chrétien est immortel, c'est qu'après sa mort il peut devenir un vampire; le Turc, lui, devient un pourceau.

La médecine de ces bergers est aussi grossière que leur théologie : ils sont particulièrement durs pour les apprentis; il faut être resté au moins deux jours sans manger pour être reconnu malade. La constatation faite, on achète à la ville du pain blanc et des olives et on met ces aliments au chevet du malade, qui se débrouille comme il l'entend. La fièvre est une des affections les plus fréquentes : voici comment on la traite. L'un des bergers s'approche à l'improviste du malade et lui verse dans le dos un seau d'eau froide, ou bien il lui tire un coup de pistolet dans les oreilles. La violence de l'émotion coupe la fièvre. Un autre procédé consiste à poursuivre le patient en le frappant de coups de bâton jusqu'à ce qu'il se soit évanoui.

Au point de vue politique, ces braves gens étaient de fidèles sujets du sultan; ils ne soupçonnaient guère l'existence historique de la Bulgarie, et ce n'est point parmi eux qu'il eût fallu chercher des adhérents pour les idées de révolution et d'indépendance.

Zacharie Stoïanov vécut dans cette société

grossière de 1866 à 1870. Sa plus grande distraction consistait dans la lecture des légendes pieuses, de la *Vie de sainte Théodora*, vierge et martyre, qui a inspiré à Corneille une de ses plus curieuses tragédies, et surtout des *Miracles de la Vierge*. Elles avaient exercé une influence considérable sur son imagination : il rêvait de se faire moine; il fut détourné de cette idée par un camarade qui lui démontra que les moines étaient « les plus grands brigands du monde ». A vrai dire, ce camarade avait une singulière morale : peu de temps après il demanda à Zacharie s'il voulait s'en aller avec lui dans la montagne pour se faire *haïdouk*, c'est-à-dire bandit.

Zacharie tressaillit d'effroi et tira de sa poche un manuel du pécheur (*Ispoviednik*) où il était écrit que les brigands doivent être privés de la sainte communion pendant vingt ans.

« Ceci est écrit pour effrayer les imbéciles, répliqua le démon tentateur. J'ai vécu autrefois au couvent, j'ai connu un moine qui en savait cent fois plus que toi. Il m'a appris que tous les péchés étaient remis si l'on achetait un chandelier d'argent ou bien une icone en l'honneur de la sainte Vierge. »

Décidément, Zacharie Stoïanov ne se sentait pas fait pour être berger; il rêvait d'aller dans les villes et d'y perfectionner son éducation. Au mois de mai 1870, il demanda à son père de lui procurer un passeport et de lui donner quelque argent pour faire le tour de la Bulgarie. Le père répondit par une volée de coups de bâton. Le fils indigné secoua la poussière de ses sandales sur la maison paternelle, dépouilla le *kalpak* ou bonnet fourré des pâtres bulgares, se coiffa la tête d'un fez rouge — c'était alors la coiffure des gens distingués, — et gagna la ville de Varna. Il se mit à flâner par les rues, en quête d'une situation. Justement un changeur annonçait qu'il lui fallait un employé. Zacharie se voyait déjà dans la banque et maniant des millions; mais l'emploi consistait à soigner la voiture et les trois ânes du patron. Fi donc! quitter les moutons pour les ânes, c'était, comme dit le proverbe bulgare, « quitter les épines pour les ajoncs ». L'infortuné candidat dut passer sa première nuit de Varna à la belle étoile. Pendant deux jours, il fit le cruel apprentissage de la faim. Il se résolut à gagner Roustchouk, qui était alors la plus grande ville de la Bulgarie du Nord : il fit le voyage à pied en

mendiant. En arrivant dans la ville, il alla se présenter à l'école turque (*Islahane*), fondée par Mithad Pacha, pour s'y faire recevoir comme élève; il était pieds nus, il n'avait ni papiers, ni passeport. On le mit à la porte; il fut trop heureux de trouver un asile pour la nuit dans une barque abandonnée sur le Danube. Le lendemain, il alla se présenter au consulat russe, dont le *kavas* lui refusa l'entrée, à l'école bulgare où l'on se moqua de lui, enfin à la communauté bulgare où il ne fut guère mieux reçu. De graves personnages étaient occupés par une discussion qui absorbait toute leur attention. A voir ce lourdaud à l'air embarrassé, ils ne se doutaient guère qu'ils avaient devant eux le futur président de leur future assemblée nationale. De guerre lasse et pour se donner une contenance, Stoïanov alluma une énorme cigarette et enfuma les graves personnages, qui l'invitèrent à se retirer. « J'étais au désespoir! s'écrie le pauvre Zacharie. Je voyais que décidément je n'étais bon à rien qu'à faire un berger! » Pendant quelques jours, il ne vécut que grâce à la charité de quelques bergers heureux d'obliger un confrère dans la misère. Il n'osait pas leur dire qu'il avait voulu renoncer à leur profession,

c'eût été déshonorant; il leur racontait qu'il sortait de prison, ce qui était beaucoup mieux porté.

Enfin il trouva un emploi, il fut reçu comme apprenti tailleur; après avoir humblement baisé les mains des anciens, il fut admis à travailler dans l'atelier; il n'était point rétribué, mais il avait la nourriture et le logis, et pour le moment cela suffisait. A son grand étonnement, il trouva ses compagnons moins lettrés que ne l'étaient les bergers de la montagne; peu d'entre eux étaient allés à l'école, aucun n'avait lu ni les *Miracles de la Vierge*, ni la *Vie de sainte Théodora*; il n'y avait dans leur atelier ni croix, ni saintes images. L'un d'entre eux s'était abonné à un journal bulgare de Constantinople; au bout de quelques mois il y renonça, trouvant que les gazettes ne voulaient rien dire : au lieu de lire de haut en bas par colonne, il lisait de gauche à droite par ligne sur les trois colonnes à la fois! Les mœurs de ces tailleurs étaient aussi grossières que leur intelligence. Le chef d'atelier et les anciens avaient le droit de corriger l'apprenti en le frappant avec des ciseaux, au besoin avec une barre en fer. La nourriture consistait uniquement en soupe et en haricots! la pièce où

l'on travaillait n'était nettoyée qu'une fois par semaine. L'ouvrier qui, les soirs de veillée, succombait à la fatigue était réveillé à coups d'aiguille. Le maître de l'atelier était d'ailleurs un homme « croyant en Dieu », qui n'ouvrait ni ne fermait jamais sa boutique sans faire plusieurs signes de croix. Au bout de six mois, l'apprenti devint compagnon avec un salaire annuel de trois cents piastres. Mais la carrière de tailleur ne suffisait pas à son ardente imagination, il allait bientôt quitter l'atelier pour se faire conspirateur.

II

Ce n'est pas ici le lieu de raconter l'histoire de ces comités révolutionnaires qui tantôt à Belgrade, tantôt à Bucarest, essayèrent de réveiller en Bulgarie le souvenir de l'antique indépendance et d'organiser des expéditions militaires qui se terminèrent en général par la mort des principaux chefs. Dès 1867, le comité de Bucarest avait publié un règlement pour la guerre de partisans; il adressait à l'empereur Napoléon III et au sultan des mémoires qui naturellement res-

taient sans réponse. Dans la péninsule balkanique, la ville de Roustchouk devenait le centre d'un sous-comité sur lequel les Mémoires de Stoïanov nous donnent de curieux détails. Ce comité fonctionnait dans le cabinet de lecture, qui depuis longtemps sollicitait la curiosité intelligente de l'apprenti tailleur. Il avait entendu dire qu'il existait d'autres livres que ceux dont il avait jusque-là nourri son esprit. Il avait acheté des manuels d'histoire et de géographie. Il avait constaté dans la ville l'existence d'enseignes rédigées dans une langue étrangère (c'était du français), il s'était exercé à les déchiffrer et il s'était fait, Dieu sait comment, un embryon de grammaire et de vocabulaire. Peu à peu il dégourdissait sa lourde intelligence.

Un jour, il osa se risquer jusqu'à la salle de lecture; il s'empara d'un journal et le lut avidement. A dater de ce moment, il devint un des habitués du cabinet; la passion de lire le prit au point qu'il passait des nuits à dévorer des volumes. Son patron était obligé de se relever la nuit pour éteindre la chandelle, qu'il lui faisait d'ailleurs payer le lendemain. Bientôt Stoïanov remarqua chez quelques membres du *tchitalichte* des allures singulières; l'un d'eux recevait con-

stamment des lettres qu'il jetait dans le feu; il tenait dans une chambre voisine des conversations mystérieuses avec des gens de toute espèce, bourgeois ou paysans. Un jour, c'était le 12 mai 1872, Stoïanov fut témoin d'une scène tragique. Un de ses compatriotes, nommé Kuntchev, se brûla la cervelle au bord du Danube au moment où il allait être saisi par les gendarmes turcs. Il mourut en criant : Vive la Bulgarie! On lui fit de magnifiques funérailles. C'était un agent révolutionnaire, un de ces *apôtres* qui ont tant contribué à relever le sentiment national chez les Bulgares. Il avait mieux aimé mourir que de se voir fait prisonnier et d'être exposé à livrer son secret au milieu des tortures. Cette mort héroïque, loin d'abattre le patriotisme naissant de Stoïanov, ne fit que le surexciter.

Désormais, le jeune ouvrier tailleur n'eut plus qu'une idée, celle de faire partie de ce comité qui suscitait de tels dévouements. De nouvelles lectures lui ouvrirent sur l'amour de la patrie et le dévouement qu'elle exige des horizons qu'il n'avait jamais soupçonnés. Mais comment parvenir à se faire affilier? Il ne connaissait aucun membre de cette mystérieuse association. En attendant, il faisait de singulières observations

sur les membres du *tchitalichte*; tel monsieur qu'il avait rencontré habillé à l'européenne, reparaissait trois jours plus tard dans les rues avec le fez et les larges pantalons des musulmans. Tel moine entré gros et gras dans une arrière-salle, en sortait maigre comme Don Quichotte. Stoïanov, en regardant par la serrure, l'avait vu soulager sa ceinture d'une douzaine de revolvers. Un jour, il entendit deux ouvriers dire devant lui : « Ah ! frère, quand viendra le temps où nous massacrerons ces misérables Turcs? » Un autre jour, il trouva sur la table du cabinet de lecture une proclamation qui invitait les Bulgares à prendre les armes. Elle était scellée d'un cachet qui représentait un lion [1] foulant aux pieds un croissant.

Enfin, le moment vint où ses compatriotes le jugèrent digne d'être initié au grand mystère. On le fit entrer dans une chambre dont la porte et les volets furent soigneusement fermés. Un membre armé d'un revolver lui lut le programme du comité central révolutionnaire. Ce programme invitait tous les patriotes à affranchir leur patrie par le feu et par les armes. Il

1. Le lion figure dans les armes de la Bulgarie.

déclarait solidaires les intérêts des Bulgares, des Serbes, des Monténégrins et des Roumains. Il réclamait la liberté civile et religieuse. Un règlement spécial déterminait l'organisation du comité central et des sous-comités révolutionnaires et les obligations des patriotes. Après avoir entendu cette lecture, le néophyte jura de travailler de toutes ses forces et de toute son âme au succès de l'œuvre nationale. Il apprit non sans étonnement que le directeur du comité de Roustchouk était le garçon de salle du *tchitalitche*. Cet homme, qui balayait les pièces et remettait les livres en ordre, était l'un des agents les plus énergiques de l'émancipation nationale. Il avait eu un frère déporté, un autre tué par les Turcs. Les membres des comités se recrutaient en général parmi les maîtres d'école, les prêtres, les artisans, rarement parmi la bourgeoisie des riches commerçants, appelés en turc *tchorbadjis*. Parmi les jeunes gens qui dès cette époque rêvaient l'indépendance de la Bulgarie et risquaient leur vie pour la conquérir, il en est un dont le nom revient souvent dans ces Mémoires. C'est Étienne Stamboulov. On sait quelle carrière il a parcourue. Les comités avaient organisé un système de postes secrètes. Ils corres-

pondaient entre eux à l'aide d'un langage de convention. Le prix des denrées désignait dans leurs lettres les chances plus ou moins heureuses de la révolution. Les villes de Bulgarie avaient reçu des noms également conventionnels. Sous la table même du tchitalitche était caché le sceau du comité; il était accompagné d'un certain nombre de cachets turcs destinés à la fabrication de faux passeports. Diverses cachettes renfermaient les livres révolutionnaires, et une collection de poisons apportés à Roustchouk par les étudiants en médecine de Bucarest. Le président du comité, le garçon de salle, s'appelait Michel Obretenov. Sa mère, la *maman Antonine* (baba Tonka), habitait sur les bords du Danube une maison isolée qu'elle avait mise tout entière à la disposition du comité. C'est une curieuse figure que celle de cette *baba Tonka*. Elle avait voué tous ses efforts, toute son intelligence, tout son savoir, toute sa famille, à la cause de l'indépendance. Deux de ses fils, en 1868, étaient partis faire la guerre dans le Balkan. Un jour, elle retrouva l'un d'entre eux dans la prison de Roustchouk : il fut condamné à l'emprisonnement perpétuel dans la forteresse de Saint-Jean-d'Acre. L'autre

avait été tué aux environs de Tirnovo. Ces épreuves ne découragèrent pas l'héroïque *baba* : sa maison devint le rendez-vous des conspirateurs; tandis qu'ils tenaient séance, elle montait la garde aux alentours, prête à les avertir du moindre danger; il lui restait trois fils et deux filles; elle les mit tous les cinq au service de la patrie. Sa maison, convertie en arsenal, était machinée de façon à défier toutes les recherches de la police ottomane. Elle nourrissait, habillait, blanchissait à ses frais les membres du comité établi de l'autre côté du Danube, à Giurgevo. Un jour, elle fut obligée de loger tout ensemble une riche famille turque et trois insurgés. Baba Tonka se mit à danser dans la cour en choquant deux verres et en disant des propos incohérents. Tandis que les Osmanlis contemplaient cette scène de folie, les Bulgares réussirent à se dérober. Deux de ses fils furent encore faits prisonniers par les Turcs; mais rien ne fit fléchir son indomptable patriotisme. Elle avait déterré la tête d'un insurgé tué par les Turcs, Stéphane Karadja; elle l'avait emportée dans sa demeure, et elle la gardait pieusement comme une relique.

Le métier de conspirateur ne s'accordait

guère avec celui d'ouvrier tailleur. Stoïanov, qui avait perfectionné son éducation, quitta Roustchouk et se fit maître d'école dans un village voisin. En sa qualité d'intituteur il devait assister le prêtre de la paroisse. C'était un rude gaillard, dont les *oremus* n'étaient pas la seule occupation. Il portait toujours pendu à la ceinture un pistolet de fort calibre, qui ne le quittait même pas pendant les offices. Il avait de singulières distractions. Un jour, il fut appelé chez une femme malade pour bénir l'eau ; lorsqu'il tendit à l'instituteur le livre sacré, le *triebnik*, où se trouvent les formules que le diacre doit réciter, Stoïanov constata non sans effroi que le triebnik était tout simplement un traité d'arithmétique. Tout bas il fit part de son embarras au pope [1].

« Ça ne fait rien, dis tout le temps : Gloire à toi, Seigneur ! — Seigneur, aie pitié ! » répliqua le prêtre sans se troubler.

Après avoir en vain essayé de former un comité dans le village où il enseignait, Stoïanov entra définitivement dans la vie révolutionnaire.

1. Cette erreur, qui semblerait impossible chez nous, est facile à expliquer. A cette époque, les livres bulgares reliés avaient tous une reliure uniforme avec dos en cuir ou en toile, où généralement le titre ne figurait pas.

L'insurrection de l'Herzégovine avait donné du courage aux comités bulgares et, à dater de 1875, ils se résolurent à suivre l'exemple de leurs voisins. « Le plus intrépide apôtre de la révolution fut alors Étienne Stamboulov. Il avait vingt ans à peine. « On l'appelait l'écolier, mais sa parole ardente, sa résolution inébranlable, ses chansons patriotiques touchaient les cœurs les plus endormis. La fatigue, la faim, l'esclavage, la mort n'étaient rien pour lui. »

Ces lignes nous expliquent suffisamment l'influence que le futur premier ministre exerçait dès lors et a continué d'exercer sur ses compatriotes.

III

Après avoir été tour à tour tailleur et maître d'école, Zacharie Stoïanov alla s'établir comme employé des chemins de fer ottomans dans le village de Seimen en Roumélie. Un comité révolutionnaire existait à Seimen ; on y reçut en septembre 1875 une proclamation rédigée par Botev et Stamboulov « au nom des insurgés du Balkan ». Peu de temps après, Stamboulov arriva

lui-même; il portait un costume turc et venait de Constantinople. Il annonçait que la ville de Stara Zagora (Eski-Zagra) avait été choisie pour centre de l'insurrection. Stoïanov prétexta une maladie de sa mère, prit un congé et rejoignit Stamboulov à Stara Zagora. Il fut décidé que l'insurrection générale éclaterait le 16 septembre. Deux points de rassemblement furent choisis aux environs de la ville; en attendant on lançait des proclamations, on faisait des cartouches, on brodait des drapeaux. On croyait pouvoir réunir des forces nombreuses. Au jour dit, vingt insurgés seulement se trouvèrent sous les armes : Stamboulov prit la direction de la petite troupe et l'on partit pour aller rejoindre dans la montagne les frères que des émissaires avaient dû convoquer dans toute la Bulgarie. Après avoir juré fidélité au drapeau et s'être donné un baiser fraternel, les vingt insurgés traversèrent la ville, l'arme sur l'épaule, drapeau déployé, en chantant une marche guerrière dont Stamboulov avait écrit les paroles. Malheureusement, quand la bande fut arrivée au rendez-vous indiqué, à la *Tchader Mogila*, elle ne trouva point les renforts qu'elle attendait. Seuls un vieillard et ses deux fils s'étaient présentés pour grossir

la bande insurgée. Vingt-trois hommes, c'était bien peu pour tenir tête aux forces du sultan. Il était dangereux de retourner à Stara Zagora. Évidemment, les Turcs avaient dû donner l'alarme. Il s'agissait de gagner la montagne à la grâce de Dieu. Pendant une halte, Stamboulov partit pour explorer les environs. Il espérait rencontrer quelques bandes armées; il poussa jusqu'au village de Nova Mahala et y reçut l'assurance que les insurgés seraient reçus en amis. Ils y trouvèrent en effet un accueil enthousiaste, mais ils n'obtinrent pas un homme de renfort. En revanche, ils apprirent que les Turcs avaient occupé militairement Stara Zagora et qu'ils ne laissaient sortir aucun Bulgare. La bande n'avait plus qu'à se disperser : les uns abandonnèrent leurs armes pour retourner au point de départ, les autres se dirigèrent vers le nord avec l'intention de gagner Tirnovo où, disait-on, l'insurrection avait complètement triomphé.

Ce fut un rude voyage. Il fallait éviter les chemins battus, ramper à travers les vignes et les bois. Pour comble de malheur, une pluie impitoyable trempait les hommes et gâtait les munitions. Elle grossissait les torrents, qui devenaient infranchissables. Stamboulov fut envoyé

en avant pour reconnaître la situation à Tirnovo. Les autres cachèrent leurs armes et se résolurent à gagner la ville de Nova Zagora. C'était une station de la ligne des chemins de fer ottomans; grâce à la complicité du chef de gare, ils pouvaient s'embarquer et gagner Andrinople ou Constantinople, tandis qu'on les chercherait dans la Roumélie. Les fugitifs racontaient aux Turcs que leur voiture s'était brisée dans la montagne et qu'ils étaient obligés de regagner à pied leur domicile. Tous parlaient couramment le turc : quelques-uns s'étaient procuré l'uniforme des employés de chemins de fer, pour lequel on avait une grande considération. Malheureusement, c'était le moment du *ramazan*, du carême musulman, et les vivres étaient rares. Les chaussures étaient détrempées, déchirées, et il fallait parcourir pieds nus des chemins abominables. Enfin on arriva à la station de Seimen. Il s'agissait maintenant de prendre le train. La chose n'était pas facile; nul ne montait en wagon sans passeport. Un des insurgés, Ikonomov, connaissait le chauffeur; grâce à son concours, il se cacha dans le réservoir d'eau de la machine; il fit le voyage jusqu'à Andrinople ayant de l'eau jusqu'au cou et parvint à

s'échapper après un bain prolongé et hygiénique. Stoïanov réussit à gagner à pied Andrinople et s'y cacha chez un compatriote. Mais il ne pouvait y rester longtemps en sûreté ; toute la police turque était sur pied. Grâce à la complicité d'un employé du chemin de fer, il réussit à gagner Harmanly : c'est la seconde station en remontant au nord vers Philippopoli. Là, il vécut auprès du chef de gare sous le nom de Siméon, mais il n'avait pas de passeport et il était obligé de rester constamment caché. En tout pays les gares sont le rendez-vous des gendarmes, et à ce moment tout le corps des zaptiés était sur pied. Pendant trois jours, il dut aller se cacher sous une plaque tournante : c'était un abri peu confortable. Le chef de gare lui assigna ensuite pour asile un wagon destiné au transport des bestiaux. Il y passait des journées entières enfermé sous clef; le soir son ami le délivrait et le faisait coucher dans son logis. Un jour, ô terreur! il sentit que son wagon se mettait en marche. Des marchands grecs venaient de le louer pour un transport de bétail. Par bonheur, le wagon était si bien fermé qu'on ne put l'ouvrir, et les négociants en demandèrent un autre.

Néanmoins, c'était un abri peu sûr. Le chef de

gare finit par découvrir un petit magasin qu'il offrit au proscrit. Mais le magasinier de la station devait nécessairement être au courant de cette cachette. C'était un Bulgare, homme simple et borné. Il s'appelait Gotcho. Le chef le fit venir, lui lut une longue prière et lui dit : « Tu vas jurer de ne pas trahir mon hôte : si tu le trahis, tu nous perds tous les deux, et je commencerai par te loger une balle dans la tête ». Stoïanov vécut dans cette retraite du 9 octobre 1875 au 1er mars 1876. Gotcho ne le dénonça pas; mais certains jours, quand il était gris, il oubliait d'aller porter à manger à l'interné. Au mois de février, il rencontra dans la gare un membre des comités bulgares, Volov, qu'il avait perdu de vue depuis deux ans. Volov lui apprit que les idées révolutionnaires avaient fait des progrès, et que cinq mille hommes étaient prêts à prendre les armes.

Stoïanov, coiffé d'une casquette d'employé de chemin de fer, monta dans le train avec son ami, qui voyageait avec un passeport régulier, et arriva sans encombre à Philippopoli. Les apôtres avaient leur agent dans la station; le proscrit échangea sa casquette contre un fez et rejoignit l'auberge qui servait de lieu de rendez-

vous aux conspirateurs. Cette auberge était un véritable arsenal; dans la pièce principale, un tableau représentait l'entrée du tsar bulgare Siméon dans la ville de Constantinople. Les insurgés n'avaient pas de si hautes prétentions; cependant, à un certain moment, ils avaient songé à brûler la capitale. Ce projet aventureux n'avait pas réussi. En revanche, l'organisation générale du mouvement avait fait de grands progrès : la Bulgarie était divisée en un certain nombre d'arrondissements, chacun avait ses chefs ou ses apôtres; on paraissait compter sur l'intervention probable de la Serbie, de la Roumanie ou même de la Russie. On surexcitait les esprits en faisant courir le bruit que les softas de Stamboul voulaient massacrer tous les Bulgares.

D'autre part, des instructions très sérieuses avaient été données aux insurgés. Chacun devait avoir un fusil, un sabre, un revolver, 450 cartouches, 50 grammes de poudre, 50 grammes de cire (on supposait qu'en cas d'extrême disette la cire pourrait constituer un aliment), deux livres de biscuit, un équipement militaire complet. Chaque maison devait fournir une livre de poudre et des balles.

Les *apôtres* étaient chargés de recueillir des renseignements statistiques et topographiques sur tous les villages capables de coopérer à l'insurrection. Leur règlement leur interdisait absolument, sous peine de mort, de boire des boissons fermentées, et de faire gras les jours maigres. On tenait avant tout à ne pas scandaliser les paysans.

Stoïanov fut chargé de visiter quelques villages, où il put constater que la cause de l'insurrection avait gagné du terrain. Il trouva des fabriques de cartouches, des bandes en formation; il leur fit prêter serment sur l'évangile et sur le canon de son revolver. Il rencontra des Pomaks ou Bulgares musulmans qui lui parlèrent de l'insurrection de la Bosnie et de l'Herzégovine. D'après leurs récits, les chrétiens ne pouvaient rien contre les Turcs, mais il y avait une jeune fille monténégrine qui lançait des pierres contre les nuages et détruisait ainsi les armées du sultan. Dans certains endroits, il fut mal reçu et traité d'espion ou d'agent provocateur.

D'après Stoïanov, les patriotes sous le régime turc pouvaient se diviser en plusieurs catégories : les *enthousiastes* ou *désespérés* qui ne comprenaient le salut de la patrie que par les armes et

par le feu; les représentants de cette catégorie étaient surtout des instituteurs autodidactes, des artisans et quelques prêtres de paroisse; les *sympathiques*, qui fournissaient quelque argent aux premiers, mais n'étaient nullement pressés de lever l'étendard de la révolte; les *grammairiens*, qui ne voyaient que dans le progrès des lumières le salut de la Bulgarie. Les derniers étaient les *patriotes par genre*, les jeunes gens qui chantaient :

Lève-toi, lève-toi, héros du Balkan,

qui allaient à Bucarest se faire photographier en costume de heïdouk, mais qui hésitaient singulièrement lorsqu'il s'agissait de risquer leur précieuse existence.

C'est à la première de ces catégories qu'appartenait Stoïanov. Il était de ceux qui ne craignent point pour leur vie; mais il pensait avec raison que nul n'a le droit de la sacrifier inutilement. Dans ses tournées d'apôtre aux environs de Philippopoli, il dut faire preuve d'une extraordinaire ingéniosité pour échapper aux recherches des zaptiés. Il eut la consolation de rencontrer parfois dans le peuple des types héroïques. Sa plume

se plaît à les retracer avec une émotion communicative. A côté de la baba Tonka dont nous parlions plus haut, il faut placer le bai Ivan, le père Ivan Atanasov, simple charron du village de Tsartsovo. Il avait vu le monde; il avait vécu en Bessarabie, à Odessa, à Galatz, à Bucarest, et dans son voyage il avait, disait-il, appris à comprendre pourquoi l'homme est né. Il avait travaillé avec le patriote Levsky à l'organisation d'un comité révolutionnaire. Sa femme s'étant opposée à ses aspirations patriotiques, il l'avait tuée pour être plus libre de ses actions. Ayant fait le sacrifice de sa vie, il se souciait peu de celle des siens, et il l'immolait à la patrie comme le Romain antique.

C'est au village de Bania, dans la maison du pope Grouio, que Stoïanov fit pour la première fois la connaissance du chef énergique sous la direction duquel il allait bientôt combattre, de Benkovski. La rencontre fut assez brutale. L'apôtre s'était couché et dormait profondément; une voix forte le réveilla :

« Lève-toi un peu que je voie qui tu es. Tu ne te gênes guère dans la maison d'autrui. »

Le dormeur se frotta les yeux, se détira les jambes et aperçut devant lui un grand gaillard

coiffé d'un fez, flanqué de deux revolvers, d'un sabre, d'un poignard et d'un télescope.

« Allons, qui es-tu?

— Je suis un voyageur, je cherche du travail.... »

La femme du pope expliqua quelle sorte de travail Stoïanov était venu chercher. Les deux révolutionnaires se reconnurent et l'entretien commença. Benkovski s'appelait de son vrai nom Khetev; mais il avait réussi à se procurer à Constantinople le passeport d'un Polonais nommé Benkovski : grâce à ce document, il avait pu échapper à la vigilance de la police. C'est sous ce nom emprunté qu'il est connu dans l'histoire des insurrections bulgares. Son énergie l'avait fait choisir pour les missions les plus dangereuses. Il était un de ceux qu'on avait désignés pour brûler Constantinople. Ce projet n'ayant pas réussi, il avait été chargé du commandement d'un corps à organiser. Comme Stoïanov, il avait un profond mépris pour les « grammairiens » et pour ceux qui avaient étudié en Europe. Ces deux hommes étaient faits pour se comprendre.

En revenant à Panagourichte, l'apôtre fit une rencontre non moins intéressante, celle d'un

moine guerrier, le père Cyrille, abbé du petit monastère de Saint-Nicolas, qui devait être l'aumônier de la troupe, un aumônier armé jusqu'aux dents, le revolver dans la main droite, la croix dans la main gauche. Le père Cyrille avait une façon particulière de catéchiser ses fidèles. Tandis que Stoïanov se trouvait chez lui, un paysan vint pour se confesser.

« Combien as-tu l'intention de tuer de Turcs? demanda l'abbé. Combien as-tu fabriqué de cartouches? Si tu en as fait moins de trois cents, pas de communion. As-tu bien graissé tes armes, préparé des biscuits? »

Le pénitent interloqué avoua qu'il ne s'attendait pas à des questions de ce genre.

« C'est comme ça que je confesse depuis deux mois », reprit flegmatiquement le père Cyrille.

Au temps jadis, les prêtres de l'Occident prêchaient la croisade contre les infidèles : le père Cyrille ne se contentait pas de prêcher, il marchait en tête de ses ouailles; son monastère, jadis riche et prospère, ne comptait plus que trois moines, dont l'abbé. L'un d'eux s'était livré à toutes les pratiques d'une dévotion extatique et malsaine. Il était devenu à peu près idiot. Ses cheveux descendaient jusque sur ses épaules;

il ne se peignait jamais, ne se lavait jamais; il ne sortait qu'une fois par mois de sa cellule, qui était toujours fermée. On racontait qu'une nuit les rats lui avaient mangé les oreilles sans qu'il s'en aperçût. Cet ascète eut une fin digne de lui. Pendant l'insurrection, les bachi-bouzouks mirent le feu au monastère; il périt dans les flammes. L'autre moine, qui remplissait les fonctions d'économe, était d'une avarice sordide. Stoïanov, obligé de dissimuler son véritable rôle, fut réduit à coucher dans une étable, et à travailler aux vignes du couvent pour gagner un morceau de pain. Au bout de cinq jours, il quitta cet asile peu hospitalier pour retourner à Panagourichte. Il y retrouva Benkovski. L'organisation militaire du corps qu'il commandait était achevée; on avait désigné le colonel, les officiers et les sous-officiers.

On avait brodé le drapeau, qui portait avec le lion national la devise : « La liberté ou la mort! » Les armes et les munitions avaient été réunies en quantité considérable. Il ne restait plus qu'à se mettre en campagne. Nous allons voir ce qu'il advint de cette expédition.

IV

L'épisode qu'on va lire pourrait être intitulé : *Grandeur et décadence d'une insurrection.* Stoïanov est un narrateur un peu prolixe ; on sent qu'il n'a pas fait ses études dans les universités. Il n'est pas toujours facile de choisir dans l'innombrable multitude des détails qu'il entasse celui qui est le plus propre à caractériser un état psychologique, à peindre une situation. Non sans regret, j'en ai laissé de côté plus d'un qui m'a vivement intéressé, mais aurait allongé cette étude outre mesure. Après cette loyale confession, je reprends la suite de notre récit.

Une assemblée générale de tous les comités révolutionnaires avait été fixée pour le 13 avril 1876 à Panagiourichte [1] ; convoqués par des courriers secrets, les délégués des comités devaient s'introduire dans la ville sous les prétextes les plus divers. Ils furent exacts au rendez-vous. Mais on s'aperçut que leurs démar-

1. Panagiourichte est située dans la Roumélie orientale, au nord de Tatar Bazarjik ; sa population est aujourd'hui de 8 000 âmes. Ses habitants se sont toujours distingués par leur intelligence et leur patriotisme.

ches pouvaient sembler suspectes à la police turque. Le point de ralliement fut définitivement fixé dans le vallon d'Oborichte. Caché par des bois épais, protégé par les contreforts des Balkans, il offrait aux conjurés un asile impénétrable et facile à défendre contre les surprises. A quelque distance de la ville, Benkovski et ses compagnons trouvèrent une vingtaine de jeunes cavaliers, tout armés et tout équipés ; à leur tête était le pope Grouio qui brandissait au-dessus de sa tête un cimeterre du temps du sultan Selim, et dont la ceinture pastorale était flanquée de deux énormes pistolets. Du jour où il avait vu l'insurrection se dessiner, le pope Grouio avait quitté son troupeau et ne respirait plus que l'odeur de la poudre.

« Quand nous aurons affranchi la Bulgarie, nous te ferons exarque [1], disait en riant Benkovski.

— Deux soleils ne peuvent exister en même temps, répliquait flegmatiquement le pope : mais que le diable emporte celui qui m'a fait prêtre ! »

Il se ressouvenait cependant de ses fonctions

1. L'exarque qui réside à Constantinople est depuis 1870 le chef suprême de l'Église orthodoxe dans tous les pays bulgares.

sacerdotales lorsqu'il s'agissait de faire prêter serment à de nouveaux insurgés : il tirait de sa poche un rabat, le suspendait à son cou, prenait son sabre en main et d'une voix tonnante expliquait au néophyte la sainteté du serment.

Peu de temps après avoir quitté Panagiourichte, Benkovski et ses compagnons s'enfoncèrent dans la montagne ; la nuit était venue, les chevaux avaient peine à marcher dans les sentiers escarpés, barrés le plus souvent par les ronces ou par les branches des arbres ; des feux allumés de distance en distance indiquaient le chemin. Enfin on arriva en vue d'une sorte de ravin illuminé par d'immenses foyers ; des vivats retentirent ; le pope brandit le crucifix qui pendait à sa ceinture avec son sabre et ses pistolets ; des coups de fusil éclatèrent pour saluer l'arrivée du chef. Il ordonna de cesser ces fusillades inutiles en rappelant à ses compagnons que la poudre était chère et que le moment viendrait peut-être où l'on serait trop heureux de la payer au poids de l'or.

Le vallon d'Oborichte est situé dans la Moyenne Montagne, la Sredna Gora, à deux heures et demie environ de Panagiourichte ; les villages des environs étaient et sont encore

aujourd'hui purement bulgares; les bois n'étaient guère fréquentés que par des heïdouks ou des chasseurs bulgares. Il n'y a point de Turcs dans le pays. La clairière où se réunissaient les conjurés avaient été décorée pour la circonstance : une table entourée de bancs de bois se dressait au milieu; aux arbres étaient suspendues des panoplies d'armes; des lanternes et des feux allumés projetaient sur les apôtres des lueurs fantastiques. Autour de la table, présidée par Benkovski, cinquante-six députés étaient réunis; ils représentaient surtout les villes et les villages de la Bulgarie méridionale. Sur ces cinquante-six, dix étaient destinés à périr d'une mort tragique sous la main des bourreaux musulmans. Autour de ces députés, dans les sentiers des bois, veillaient environ trois cents patriotes qui gardaient les passages, remplissaient l'office de courriers ou faisaient rôtir des agneaux devant les grands feux pétillants. Pour montrer qu'eux aussi ils étaient des *apôtres*, ces cuisiniers volontaires ne quittaient point leurs armes. De nombreux approvisionnements avaient été réunis : le pain, l'orge, le tabac, étaient en abondance. L'usage du vin et du raki était, comme nous l'avons vu plus haut, interdit

sous peine de mort. L'espérance de la liberté prochaine suffisait d'ailleurs à enivrer les cœurs. La première nuit se passa en discours guerriers, en danses, en chansons. Ainsi débutent, hélas! la plupart des insurrections.

La journée du lendemain fut consacrée à de plus graves délibérations. Benkovski insistait sur le caractère essentiellement national du mouvement bulgare; il ne refusait point l'aide des frères slaves, des Serbes, des Russes, s'il le fallait, mais il voulait avant tout conserver à l'insurrection son caractère particulier : « Nous sommes Slaves, disait-il, mais soyons avant tout Bulgares. » Cette devise est encore aujourd'hui celle de ses compatriotes. On aurait tort de les en blâmer.

Zacharie Stoïanov a longuement raconté les débats de cette première assemblée nationale bulgare, tenue en plein air à l'ombre des bouleaux et des chênes. Après de longues délibérations, Benkovski réussit à se faire proclamer dictateur. Le pope Grouio célébra un *Te Deum* de sa façon pour remercier le ciel et implorer sa bénédiction. Après le dernier *amen*, il tira en l'air deux coups de pistolet. Tous les conjurés prêtèrent ensuite serment d'être fidèles à la patrie.

La ville de Panagiourichte fut choisie comme centre de l'insurrection; c'est de là que devaient partir les instructions générales. Tout à coup, les délibérations furent interrompues par un orage formidable qui éteignit les feux et dispersa les orateurs. On se sépara sans fixer le jour précis où devait éclater l'insurrection : à la première violence commise par les Turcs, le village qui en aurait été victime ou témoin devait se soulever et entraîner tous les autres.

Malheureusement, le secret de la conjuration n'avait pas été gardé. Un traître s'était trouvé parmi les patriotes; il avait tout révélé au pacha de Tatar Bazardjik : le télégraphe avait joué entre cette ville, Philippopoli, Andrinople et Stamboul. La Porte envoya dans les villes de Panagiourichte et de Koprivchtitsa des commissaires spéciaux chargés de faire une enquête. Pendant ce temps-là, Benkovski élaborait tout un ensemble d'instructions pour les patriotes; elles prescrivaient notamment de brûler Tatar Bazardjik, Andrinople et Philippopoli; elles indiquaient la conduite à tenir vis-à-vis de la population turque; toute violence envers une femme devait être punie de mort. Ces instructions sont tombées plus tard aux mains du gouvernement

turc, qui les a communiquées à la presse européenne. Il a bien eu soin d'en retrancher les détails qui faisaient honneur aux insurgés, notamment le dernier paragraphe.

C'est également à Panagiourichte que fut rédigée la proclamation qui invitait tous les Bulgares de Bulgarie, de Thrace et de Macédoine à se soulever le 1er mai 1876. Mais les insurgés manquaient encore d'armes et il fallait en acheter à Constantinople. Deux émissaires furent envoyés dans cette ville avec une somme considérable, plus de vingt mille francs. Ils ne devaient pas revenir.

V

Le 20 avril, un mouvement éclata brusquement à Koprivchtitsa [1], des gendarmes turcs furent tués. Le sort en était jeté ; la nouvelle fut saluée à Panagiourichte par quelques coups de fusil tirés en l'air, qui furent le signal officiel de l'insurrection. Les conjurés foulèrent aux pieds le fez ottoman et arborèrent le bonnet de

1. Ville de la Roumélie orientale, au nord de Panagiourichte; sa population est d'environ 5 000 habitants.

laine ou kalpak bulgare. Ceux qui n'avaient point de kalpak sortirent dans la rue tête nue pour montrer qu'ils n'obéissaient plus aux musulmans. L'étendard national fut attaché au sommet d'un arbre, les fusils, les sabres et les revolvers étincelèrent au soleil. Des proclamations manuscrites furent distribuées. Les *apôtres* se mirent à parcourir les rues en chantant les hymnes révolutionnaires; en arrivant devant le poste turc du konak, ils tirèrent sur les zaptiés qui sommeillaient et que les premières détonations n'avaient point dérangés de leur *kef*. Épouvantés par cette fusillade inattendue, les Turcs prirent la fuite; les bonnes gens qui étaient au marché, acheteurs ou vendeurs, se dispersèrent aux quatre coins de l'horizon. Des cadavres turcs gisaient dans les rues, un patriote était si exalté qu'il fit une profonde entaille à l'un d'eux et but avidement le sang humain. Cinq siècles de servitude, de honte et de misère allaient enfin être vengés. Ici Zacharie Stoïanov sent que le lecteur va peut-être s'indigner. Il ouvre une parenthèse, il s'adresse aux philanthropes européens pour leur demander si leur pays n'a point connu de pires horreurs et de moins justifiées! Qui de nous oserait lui répondre : Non?

Cependant les combattants arrivaient de tous les côtés; cinq cents hommes à pied ou à cheval se trouvaient réunis sous les armes.

Quelques-uns pleuraient, tous criaient et gesticulaient; des courriers emportaient des proclamations teintes du sang des Osmanlis. Qui donc aurait osé douter à la vue d'un pareil sceau? Sitôt arrivés dans les villages, les courriers devaient tuer le *peudar*, le garde champêtre, qui était généralement turc, appeler le peuple à l'église en faisant résonner le *klepalo* ou *semantron*[1] et lui donner connaissance des proclamations.

Après ces premières heures d'ivresse, Benkovski partit avec un détachement d'une vingtaine d'hommes, dont Stoïanov, pour aller racoler des partisans dans les communes voisines. Dans le premier village qu'il visita, les habitants étaient venus à sa rencontre en habits de fête. Le clergé, bannières en tête, salua les insurgés et les bénit. Vingt-cinq habitants s'enrôlèrent parmi eux; vingt-cinq autres se dirigèrent sur Panagiourichte pour travailler aux fortifications qu'on devait élever autour de la ville. Un accueil

1. Instrument de bois qui remplaçait la cloche du temps des Turcs et servait à appeler les fidèles à la prière.

non moins enthousiaste attendait les insurgés au village de Poibrene; toutes les maisons étaient illuminées; des aigrettes de plumes de paon furent distribuées aux futurs combattants, qui en ornèrent leur coiffure. Les habitants tombaient aux genoux de leurs libérateurs en s'écriant :

« Dieu nous a permis enfin de voir un jour blanc! Quelle joie de saluer l'armée bulgare! »

Poibrene fournit à la petite armée un nouveau contingent de 400 soldats. Le village de Moukhovo en donna autant; un tsigane soupçonné non sans raison d'avoir dénoncé aux Turcs les patriotes bulgares fut mis à mort. Quatre Osmanlis de passage eurent la même destinée.

En revenant de cette expédition, les insurgés rencontrèrent les habitants de quelques autres villages qui se retiraient dans la montagne, emmenant leurs ustensiles et leur bétail. Ils faisaient le vide devant les Turcs. Tout semblait marcher à souhait. Vingt guerriers étaient partis de Panagiourichte : deux cents y revenaient. « L'enthousiasme était sans limite, écrit naïvement Stoïanov; quant à Benkovski, il se croyait tout simplement un Napoléon. » Le mot d'ordre qu'il avait donné à ses compagnons était préci-

sément le nom du grand empereur. Les Bulgares prononçaient *Napaleone*. Les écoles étaient transformées en casernes; les femmes faisaient des cartouches. A tout moment des renforts arrivaient. Le 22 avril eut lieu la bénédiction solennelle du drapeau. Elle eut un caractère grandiose et théâtral. Le drapeau fut porté par une jeune fille montée sur un cheval noir; une garde d'honneur l'escortait, l'épée nue. Jamais Panagiourichte n'avait été à pareille fête : dans leur joie triomphante, les Bulgares firent passer leur cortège devant le *konak*, où les prisonniers turcs étaient enfermés. Ceux-ci, plus tard, ne manquèrent pas de dénoncer à leurs compatriotes ceux des insurgés qui avaient joué le rôle principal dans la glorieuse cérémonie. Zacharie Stoïanov reconnaît lui-même que le mouvement national eut à cette époque un caractère un peu théâtral, un peu enfantin. Faut-il s'en étonner? Rien ne grise un peuple comme les premières lueurs de liberté. Ces heures si joyeuses devaient avoir de terribles lendemains.

VI

Après la procession, Benkovski constitua une compagnie d'élite ou compagnie volante, composée des hommes les plus forts et des meilleurs tireurs. Elle avait pour mission de parcourir sans cesse le pays, de tenir les Bulgares en éveil, de terroriser les Osmanlis. Les insurgés avaient bien des fusils et de la poudre, mais ils n'avaient pas d'artillerie : ils imaginèrent de s'en fabriquer une avec des canons en bois de cerisier. Kara Georges en avait employé, disait-on, lors de la révolte des Serbes au commencement du XIXe siècle. Ces canons avaient environ deux mètres de longueur; ils étaient cerclés de fer. Comme projectiles, on devait employer des poids de forme cylindrique. Cette artillerie primitive ne rendit, hélas! que peu de services. On en conserve encore aujourd'hui un échantillon au musée de Sofia. Tandis que les canonniers travaillaient à leur besogne patriotique, des pionniers volontaires élevaient des retranchements en avant de la ville de Panagiourichte. Benkovski se croyait sûr du succès; il faisait dorer

son sabre de commandement et donnait l'ordre de graver le sceau de l'État bulgare.

Mais les Turcs de leur côté ne restaient pas inactifs : ils s'avançaient vers la ville et menaçaient déjà le village voisin de Petritch. Pour le protéger, Benkovski s'y rendit avec un détachement de cent cinquante hommes dont Stoïanov faisait partie. Petritch, qui comptait environ 1600 habitants, avait montré un grand enthousiasme pour la cause nationale. Les insurgés y furent reçus en triomphateurs; tout le monde était sur pied : les hommes sous les armes, les femmes et les enfants avec des pelles et des pioches; de temps en temps, le *choro* national était dansé au son de la *gaïda* et faisait, pour quelques minutes, diversion aux graves préoccupations du moment. Des agneaux rôtissaient devant de grands feux. Les habitants crurent faire plaisir à Benkovski en lui apportant du vin pour lui et ses compagnons, mais il le refusa impitoyablement.

Soudain, deux coups de feu retentirent : c'étaient des bachi-bouzouks qui s'avançaient. Une fusillade s'engagea; les insurgés purent constater que leur poudre était assez mauvaise et que leurs balles ne portaient pas. Cependant,

grâce à l'ardeur de leur petite cavalerie, l'ennemi fut repoussé. Les Turcs commençaient à prendre l'insurrection au sérieux. Parmi les députations que recevait Benkovski, il se trouvait deux vieilles femmes envoyées par le *mudir* de Zlatitsa. Elles venaient pour espionner Benkovski; au lieu de les faire fusiller, il leur confia une lettre où il demandait un rendez-vous au mudir pour lui exposer les griefs de ses compatriotes. Le mudir ne vint pas.

Bientôt on apprit que les Turcs revenaient, cette fois en masses profondes; il fallut demander à Panagiourichte des renforts et des armes. Une première victime tomba du côté des Bulgares. Benkovski se résolut à faire l'essai des fameux canons en bois : l'un d'entre eux, bien cerclé de fer, fut mis en batterie. C'était au commencement de la nuit; ses coups portèrent-ils? Ce qu'il y a de certain, c'est que le lendemain les Turcs avaient disparu. Un renfort de cent hommes avait été envoyé par les citoyens de Panagiourichte. Ceci se passait le 24 avril 1876.

Le lendemain, les insurgés furent attaqués une seconde fois par les Tcherkesses. L'ennemi fut repoussé. Les *raias* bulgares s'accoutumaient au feu et faisaient bonne contenance sous les

balles. Benkovski exultait. Mais on ne pouvait pas défendre indéfiniment le village de Petritch, et il fallait se retirer dans la montagne. Pour gêner la marche des Turcs, le chef donna l'ordre de brûler les villages qui auraient pu les abriter ou leur offrir des ressources. Stoïanov fut chargé d'incendier celui de Smolsko. Pour épargner à ses hommes de dangereuses tentations, il avait fait briser tous les vases qui contenaient du vin et de l'eau-de-vie. On vit alors des scènes touchantes : un moine pleurait, se demandant si son âme n'irait pas en enfer pour avoir livré aux flammes les maisons des chrétiens. Un paysan mit d'une main stoïque le feu au toit de chaume de sa maison : « Pour Dieu et la chrétienté », dit-il tout simplement. « Ce brave homme, raconte Stoïanov, ne savait pas lire; il n'avait entendu parler ni de la défense des Thermopyles, ni de l'incendie de Moscou. » Une femme était venue supplier qu'on épargnât sa maison : quand elle la vit en flammes, elle leva les mains au ciel en priant le Seigneur d'accepter cette offrande pour la patrie. La Bulgarie a eu beaucoup de ces héros ignorés. Du haut des montagnes, on pouvait en quelque sorte juger du patriotisme des localités par le nombre de

fumées qui obscurcissaient l'air. Dans la Roumélie, les Bulgares obéissaient fidèlement à la consigne du comité révolutionnaire. Vers le nord, dans la plaine de Sofia, chez les Chopi, qui passaient pour les Béotiens de la Bulgarie, aucune flamme n'était allumée.

La marche en retraite dans la montagne fut des plus difficiles : il fallait tenir les chevaux en main et les tirer pour leur faire tour à tour gravir ou descendre des pentes hérissées de rochers, couvertes de feuilles mortes. Après une longue marche, on arriva vers minuit au rendez-vous fixé. Les insurgés qui attendaient leurs camarades leur avaient préparé une cuisine de campagne qui vaut bien celle du cuisinier français. Chemin faisant, Stoïanov nous donne la recette du *veau à la heïdouk*, qui paraît un mets fort délicat : vous creusez un four dans la terre et vous le faites chauffer comme un four de boulanger, vous y introduisez l'animal avec sa peau, puis vous bouchez le four et laissez cuire. C'est, paraît-il, exquis. Dans ces montagnes d'Eledjik, les insurgés menaient d'ailleurs joyeuse vie; les repas abondants alternaient avec les danses joyeuses; les attaques peu dangereuses des Tcherkesses étaient toujours

repoussées. Les Bulgares réfugiés dans la montagne constituaient une population considérable; des tsiganes forgerons, des juifs colporteurs les avaient accompagnés. Quelques-uns de ces artisans étaient fort habiles et fabriquaient des fusils à aiguille et des pistolets Lefaucheux. Pour montrer leur patriotisme, les tsiganes avaient revêtu le kalpak bulgare et ne s'en séparaient plus. Un juif demandait à se convertir. Les Turcs n'osaient pas encore s'aventurer dans ce guêpier dangereux, mais ils y envoyaient de temps en temps des espions : Stoïanov constate avec douleur que ces espions étaient des Bulgares; il ne s'en étonne pas trop; il sait qu'une longue servitude déprime fatalement les caractères et il ne songe même pas à maudire les misérables qui faisaient ce triste métier.

D'Eledijk, Stoïanov partit avec Benkovski pour Bielovo (le Bellova dont il a été naguère question dans les journaux à propos d'une histoire de brigandage). C'est une petite ville à l'ouest de Tatar Bazardjik, sur le railway de Constantinople à Belgrade. Chemin faisant, il brûla quelques villages abandonnés des habitants. Une circonstance malheureuse allait rendre bien pénible la situation des insurgés : dans

la nuit du 29 avril, la pluie commença à tomber sur la montagne; elle devait durer jusqu'au 10 juin. Pendant ces quarante jours, elle ne cessa que pour alterner tantôt avec la neige, tantôt avec un brouillard impénétrable; elle eut bientôt fait de mouiller la poudre et de mettre les fusils hors d'usage. Elle démoralisa un grand nombre de Bulgares; ils croyaient que le ciel même se déclarait contre leur cause et jetèrent leurs armes.

Bielovo, alors station extrême du chemin de fer de Constantinople, était une petite ville internationale; elle renfermait des agents de la compagnie Hirsch, des Anglais, des Italiens; les communications télégraphiques étaient d'ailleurs coupées avec Constantinople et les trains ne marchaient plus. Benkovski tenait à donner aux étrangers une haute idée de la jeune armée bulgare. Il fit dans la ville une entrée triomphale, solennelle. Un certain nombre d'ouvriers dalmates, serbes et italiens se joignirent aux insurgés; la petite bande fut accueillie par des acclamations universelles. Un détachement fut envoyé à la station voisine de Sarambey pour y opérer les destructions nécessaires; elle fut incendiée. Les *zaptiés* turcs qui essayèrent de

la défendre périrent sous les balles des Bulgares.

A Bielovo, Benkovski pût vraiment se croire pendant quelques heures roi de Bulgarie; les colons étrangers venaient lui rendre hommage et reconnaissaient son pouvoir en dépit des capitulations séculaires qui leur assuraient dans l'empire ottoman une situation privilégiée. Malheureusement, il attendait en vain les courriers qui devaient lui annoncer que Trnovo s'était soulevé, que la Valachie envoyait des armes, que les bandes de heïdouks fourmillaient dans le Balkan. Des exercices de tir avaient démontré que, sur les fusils actuellement existants, dix pour cent seulement pouvaient rendre un service utile.

VII

Le 29 avril au soir, on apprit de source certaine que du côté des Portes de Trajan, les Turcs venaient d'apparaître. Ils étaient en nombre et avaient de l'artillerie.

En même temps, on était informé que plusieurs villages avaient été brûlés par les Turcs

et qu'ils marchaient sur le berceau même de l'insurrection, sur Panagiourichte. Des villages brûlaient au loin, mais cette fois ce n'étaient pas les Bulgares qui avaient allumé l'incendie. Ce n'était plus le temps de danser des choros au son de la gaïda. A tous moments arrivaient des courriers annonçant quelque nouveau désastre. L'un d'entre eux apprit que Panagiourichte avait été incendié et les habitants massacrés. Il avait fui devant les Turcs et il avait vu de ses propres yeux périr sa femme qui courait derrière lui portant dans les bras leur enfant à la mamelle.

« Tais-toi, misérable, interrompit brusquement Benkovski; au lieu de pleurnicher ici, tu aurais mieux fait de défendre ta femme et ton enfant. Qu'on prenne ce drôle et qu'on lui donne cinquante coups de bâton! »

Le 1er mai, on tint un conseil de guerre pour délibérer sur la situation. Après de longs débats, Benkovski se résolut à marcher sur Panagiourichte, pour essayer d'en chasser les Turcs, après avoir rallié sur son chemin les insurgés fugitifs. La marche nocturne fut éclairée par les flammes qui s'élevaient en colonnes au-dessus de la ville incendiée : des loups, des cerfs, des renards éveillés par cette lueur inusitée rôdaient

par la campagne, se heurtaient au détachement et reprenaient leur course effarée. Quand les insurgés arrivèrent devant Panagiourichte, il n'y restait plus que quelques femmes et quelques enfants pleurant sur leurs maisons détruites. Des bachi-bouzouks parcouraient les ruines, cherchant quelque épave à piller. Les habitants s'étaient bien défendus; mais leurs armes étaient inférieures à celles des Turcs; leur canon de bois avait éclaté au troisième coup; les balles rondes de leurs mauvais fusils ne pouvaient lutter contre les projectiles pointus d'armes se chargeant par la culasse. Que pouvaient dans ces conditions un millier d'insurgés contre trois mille Osmanlis? Stoïanov s'étend longuement sur le tableau lamentable qu'offrait la ville en cendres. Nos lecteurs peuvent se faire une idée de ces horreurs en se reportant à mon étude sur *la Bulgarie inconnue* [1].

La plupart des insurgés avaient perdu leur mère, leur femme, leurs enfants, leur maison. Un découragement stupide s'était emparé d'eux : « A quoi bon lutter encore? » disaient-ils. Quelques-uns songeaient à tuer le voïévode Ben-

1. Voir *Russes et Slaves*, 1re série, p. 187 et suiv.

kovski : lui mort, l'insurrection n'aurait plus de chef. Mais Benkovski n'était pas découragé : il déclarait que ces horreurs obligeraient bien la Russie à intervenir. En attendant, il ne se sentait pas en force pour attaquer les Turcs. Ceux-ci d'ailleurs ne paraissaient pas se préoccuper des insurgés; ils avaient simplement doublé leurs grand'gardes et restaient campés à quelque distance de Panagiourichte.

Le lendemain, ils envoyèrent un messager pour faire savoir aux révolutionnaires que le sultan leur faisait grâce, qu'il les invitait tout simplement à déposer les armes et à rentrer dans leur pays. Benkovski se fit raconter par l'émissaire les désastres malheureusement trop véridiques dont il avait été le témoin, mais il refusa l'amnistie qui était offerte au nom du sultan. Et cependant ils se trouvaient, lui et les siens, dans une terrible situation. Les vivres manquaient, les esprits étaient abattus. « Tuez-moi », s'écriait par moments le chef découragé. Du jour au lendemain on pouvait être attaqué par les Turcs; les uns proposaient de gagner le Rhodope ou le mont Ryla, d'autres la Vieille Montagne (*Stara Planina*). En montant au nord vers Vratsa, vers Trnovo, on pouvait trouver

des régions où l'insurrection était déjà victorieuse, rallier des frères triomphants. Après de longues discussions, on décida que la petite armée était dissoute et que chacun pourrait se retirer où il voudrait.

VIII

Le dimanche 2 mai, une bande composée d'environ soixante-dix insurgés, pour la plupart à cheval, quitta le campement au-dessus de Panagiourichte, pour se diriger vers la Stara Planina : elle était commandée par Benkovski; elle comptait dans ses rangs un docteur médecin, un moine porte-croix, le père Cyrille, une jeune femme bulgare mariée à un des Dalmates que Benkovski avait recrutés à Bielovo. A Petritch, on retrouva un poste bulgare; il fournit aux fugitifs des vivres et un guide pour les conduire dans la montagne. C'est une rude montagne que la Stara Planina. Sur ses flancs escarpés, par la nuit sombre, la marche était difficile et fatigante. Les nuits y sont très froides. Au lever de l'aurore, les insurgés se trouvèrent sur une cime escarpée, la *Baba*. En face d'eux se dres-

saient une foule de sommets non moins âpres : les cartes ne donnaient aucune indication utile; les télescopes fouillaient en vain l'horizon. On finit par découvrir dans le lointain la plaine de Sofia : tout y était calme. Après quelques heures de repos, la bande, guidée par la boussole de Benkovski, reprit sa marche vers le nord; chemin faisant, Stoïanov ne peut s'empêcher d'admirer les grandioses paysages alpestres qu'il traverse et qui semblaient, dit-il, un coin de paradis. Mais allez donc jouir du parfum de la rosée, du chant des merles, de la majesté des grands arbres quand l'estomac crie la faim! Bientôt la bande laissa derrière elle un certain nombre de traînards. Des patriotes découragés s'enfuirent, emmenant les meilleurs chevaux.

Pour prévenir le retour de ces trahisons, Benkovski fit prêter à ses compagnons un serment solennel : tous jurèrent sur la croix du père Cyrille qu'ils ne s'éloigneraient pas de la troupe sans avoir reçu l'autorisation du chef. Mais que peuvent les serments les plus religieux contre la fatalité des choses, la faim, la soif, la souffrance et la mort?

Plus les fugitifs s'enfonçaient dans la Stara Planina, plus l'air devenait vif, plus l'appétit

s'aiguisait et plus les provisions de bouche se faisaient rares. Les optimistes affirmaient qu'on rencontrerait des bergers qui seraient trop heureux de partager leur pain et leurs agneaux avec les patriotes. D'ailleurs dans le lointain, du côté d'Etropol, on entendait des aboiements de chiens et des gloussements de poules; mais le Balkan est peu clément. Un orage éclata. Enveloppés par la foudre et les éclairs, battus par la grêle, transpercés par la pluie, les malheureux ne savaient plus à quel saint se vouer; les chevaux effarés refusaient obéissance; il fallut s'arrêter et attendre aux flancs d'un rocher que le ciel eût calmé sa colère. Au milieu de ces horreurs, le père Cyrille s'était agenouillé et faisait tranquillement sa prière.

Quand vint le jour et quand l'orage fut calmé, on s'efforça de trouver une route pour sortir au plus vite de ce pas dangereux; mais la boussole et la carte n'étaient point d'accord : les chemins qu'elle indiquait aboutissaient soit à des précipices, soit à des taillis impénétrables. Les plus affamés de la bande cherchaient des plantes d'oseille sauvage qu'ils dévoraient avidement; d'autres se jetaient sur l'écorce des bouleaux. Ce n'étaient pas les bachi-bouzouks qui étaient à

craindre maintenant, c'était une mort cent fois plus horrible que celle qui frappe le soldat sur le champ de bataille, « au milieu de la pompe et des circonstances de la guerre glorieuse », comme dit Othello.

Deux jours se passèrent ainsi dans d'horribles angoisses; enfin un vent propice dissipa les nuages et l'horizon s'éclaircit. A peu de distance, sur l'autre flanc d'une vallée, on aperçut une cabane de berger autour de laquelle paissaient des moutons et des chevreaux : à l'aide d'une longue-vue, on distingua même le berger qui était en train de pétrir de la pâte pour faire du pain. Douze volontaires furent immédiatement dépêchés pour rapporter des vivres; ils avaient ordre de ramener aussi le berger mort ou vif. Le moral de toute la troupe s'était subitement remonté : on se remit à crier, à ébaucher les plans les plus fantastiques; l'eau venait à la bouche... et les chansons aux lèvres. La jeune femme dont nous avons parlé tout à l'heure, Mme Jonka (Jeanne), avait encore en réserve quelques croûtes de pain desséché; elle les distribua libéralement. Qu'avait-elle besoin de réserves? N'allait-on pas nager dans l'abondance?...

Soudain un coup de fusil retentit; les émis-

saires reparurent; ils couraient à toutes jambes: l'un d'entre eux avait le bras cassé; ils avaient rencontré une *potera*[1] turque; la vallée était sillonnée d'ennemis; sur les douze hommes envoyés, six avaient été tués. Le brouillard s'était de nouveau aggloméré sur les hauteurs et l'on ne pouvait même pas savoir où étaient les cadavres des victimes. Il s'agissait avant tout d'échapper aux Turcs; les désespérés s'enfoncèrent sous une épaisse futaie, déchirant leurs vêtements aux ronces, leurs pieds aux cailloux, glissant, roulant à la grâce de Dieu. « Oh! ma mère, s'écriait la pauvre Jonka, m'avais-tu donc mise au monde pour aller dans la montagne avec les heïdouks! » Après une longue course, les fugitifs se décidèrent enfin à se reposer; ils allumèrent de grands feux pour sécher leurs vêtements transpercés; ils cherchèrent en vain le sommeil; beaucoup d'entre eux se tordaient dans les convulsions de la faim ou de la dysenterie. On trouva par bonheur deux flacons d'eau-de-vie que le Dalmate avait emportés avec lui. Chacun y but à la ronde en dépit du serment prêté au début de l'expédition. Benkovski, après

1. Colonne volante.

avoir longtemps résisté, finit par imiter l'exemple de ses camarades. On n'avait pas de tabac. On fit des cigares avec de l'écorce de cornouiller. Les blessés souffraient cruellement du manque d'eau; on entendait bien dans le lointain bruire un torrent, mais on ne savait comment l'aborder. Un cheval fut tué; sa chair rôtie et dépecée releva les forces des misérables : seul le père Cyrille refusa de toucher à ce qu'il considérait comme un aliment défendu. En sa qualité de moine, il avait l'habitude des longs jeûnes. Beaucoup de ses compagnons se prétendirent plus malades après avoir tâté de cette viande, dont le seul défaut était évidemment d'être trop fraîche et qu'ils croyaient à tort malsaine ou dangereuse. D'ailleurs, ils l'avaient dévorée sans pain et sans sel, l'estomac déjà détraqué par de longues tortures. « Notre campement, écrit Stoïanov, ressemblait à un hôpital; il aurait suffi de quelques bachi-bouzouks pour nous exterminer tous. »

Le 6 mai, la triste caravane se remit en marche; les plus valides traînaient péniblement les plus infirmes. Ce jour-là, on finit par déboucher sur un plateau couvert de prairies. Là, on entendit tout à coup des bêlements de moutons

et des cris de berger. Mais cette fois encore on fut accueilli par les balles d'une *potera* de bachi-bouzouks. Cinq ou six insurgés furent tués ; d'autres s'égarèrent dans le brouillard. Tous les papiers de Benkovski, notamment les protocoles de la réunion d'Oborichte, tombèrent aux mains d'un ennemi invisible.

C'était cet ennemi qui avait imité les bêlements des moutons et les appels des bergers. Quand on reprit la marche, quinze hommes manquaient. Benkovski, grelottant de fièvre, se traînait à peine; la jeune Jonka suppliait son mari de la tuer pour échapper aux tortures qu'elle endurait. Sa robe avait été tellement déchirée par les ronces qu'elle ressemblait, dit le narrateur, à une queue de cheval. Quelques-uns de ses compagnons de misère, gens superstitieux, voyaient en elle la cause première de toutes leurs misères. Si l'expédition n'avait pas réussi, c'est que la présence d'une femme lui avait porté malheur. Les anciens heïdouks n'avaient jamais admis de femmes dans leurs rangs [1]. Qui sait? Peut-être en tuant ce mauvais

1. Ils se trompaient : certains chants populaires célèbrent l'héroïsme de femmes-voiévodes qui commandent à des heïdouks.

génie, la fortune reviendrait-elle parmi les fugitifs? Consulté sur cette grave question, Zacharie Stoïanov réussit heureusement à empêcher un crime aussi monstrueux qu'inutile.

Le bon temps des heïdouks était passé. Le gouvernement turc avait prévu que l'insurrection prendrait des proportions considérables, que les révoltés se réfugieraient comme toujours dans les Balkans, et il avait arrêté des mesures pour rendre la montagne inhospitalière. Tous les bergers avaient reçu l'ordre d'abandonner leurs alpages et de redescendre avec leurs troupeaux dans la plaine. Ceux qu'on avait laissés étaient des espions chargés d'attirer les insurgés dans un piège. Leurs cabanes étaient flanquées de bachi-bouzouks. Ces bergers étaient des chrétiens, des Bulgares, mais leur éducation était si grossière que l'idée même de la patrie leur était absolument étrangère. D'autre part, des bachi-bouzouks avaient été postés auprès des sources, des ponts, des abris qui devaient nécessairement attirer les fugitifs. Ces malheureux se trouvaient, suivant l'expression de leur historien, dans la situation d'un troupeau qu'on mène à l'abattoir.

Par bonheur, le quatrième jour la bande fit la

découverte de deux sacs de farine salée, prête à être mise au pétrin, abandonnés dans une maison déserte. Les plus prudents firent en vain observer que cet aliment suspect était peut-être empoisonné. Les affamés se gavèrent de cette indigeste nourriture; elle avait probablement été abandonnée par des bachi-bouzouks qui étaient allés chercher quelques provisions au village voisin. Après cet heureux incident, on fit la rencontre de trois paysans fort lourdauds et qui ne fournirent que des renseignements sans importance. On les garda prisonniers, de peur d'être dénoncés par eux. Enfin, on découvrit un chaudron de lait et un sac de sel. Vers la fin du jour la pluie cessa, les étoiles brillèrent au ciel et l'espérance revint au cœur des misérables.

Le lendemain matin, le soleil réchauffa les heïdouks épuisés, brisés. Des baies sauvages apaisèrent pour quelques instants les tortures de leurs estomacs, mais ils constatèrent avec douleur que pendant la nuit dix des leurs étaient restés en chemin. En cinq jours, la bande s'était diminuée de trente personnes. Suivant le mot énergique du narrateur, elle était à demi morte. Les nouvelles qu'elle apprit d'un vieux paysan égaré dans la montagne n'étaient pas faites pour

lui relever le moral. Là-bas dans le nord, à Trnovo, à Teteven, on croyait la révolution victorieuse. Or, 2 000 Turcs occupaient Teteven et toute la montagne était cernée par les bachi-bouzouks. Un profond désespoir s'empara des compagnons de Stoïanov; les uns jetaient leurs armes, les autres pleuraient à fendre l'âme. Tout s'écroulait. Les uns parlaient de se rendre purement et simplement : mieux valait mourir en deux minutes au bout d'une potence que d'agoniser lentement dans les tortures de la faim. D'autres proposaient de retourner en arrière et de rentrer en Thrace. Il fut résolu que chacun irait où il pourrait, à la grâce de Dieu. Benkovski et Stoïanov se promirent de ne point se quitter et de tâcher de gagner ensemble la frontière serbe ou roumaine. Pour réparer leurs forces épuisées, ils prièrent le père Stantcho, c'était le nom du vieux paysan, de leur indiquer aux environs quelque grotte où ils pourraient se refaire un peu, où il leur enverrait quelque nourriture. Ils pouvaient bien payer. Ce n'étaient pas les *medjidies* qui leur manquaient, mais à quoi sert l'argent dans la montagne? Le vieillard consentit à leur indiquer un refuge. C'était un rocher surplombant entouré d'arbres

de tous les côtés. Il devait leur apporter dans cet abri du pain et quelques provisions.

Ce fut un moment cruel que celui de la séparation : qui aurait reconnu les vaillants guerriers naguère si pleins d'ardeur, si brillants sous leurs uniformes tout neufs? Ils jetaient leurs armes à terre, ils arrachaient de leurs kalpaks la croix orthodoxe et le lion bulgare; ils foulaient aux pieds les plumes de paon dont ils étaient si orgueilleux. Il ne s'agissait plus maintenant de crier : « La liberté ou la mort! » C'était la mort qu'on allait chercher, non pour l'affranchissement de la patrie, mais pour échapper aux tortures physiques et morales. Les adieux furent navrants; personne n'osait prononcer une parole d'espérance ou de consolation. Pour aller mourir en héros sur la gueule des canons ou sur la pointe des baïonnettes, il faut encore avoir des jambes capables de vous porter, des bras capables de brandir une arme.

Benkovski et Stoïanov ne restèrent pas complètement seuls; deux compagnons se joignirent à eux : le jeune Dalmate appelé Stefo (Étienne) et le père Cyrille. On abandonna les chevaux; ils étaient tellement amaigris et tellement fatigués qu'ils pouvaient à peine se porter eux-mêmes.

Lorsque Benkovski et ses trois compagnons se furent définitivement séparés du reste de la troupe, quelques-uns des insurgés désarmés voulurent quand même rester avec eux et partager leur destinée. Mais Benkovski refusa; désormais, il s'agissait de fuir et non de combattre. Une agglomération était difficile à nourrir et attirait plus l'attention qu'un groupe de quatre personnes. Les pauvres diables insistaient : « Chef, Père Cyrille, ne nous abandonnez pas. Pourquoi avez-vous brûlé nos villages et maintenant fuyez-vous? » Pour se débarrasser de leur insistance, il fallut tourner contre eux ces mêmes armes qui avaient été chargées pour lutter contre les Turcs. Restés seuls, Benkovski et ses trois compagnons s'enfoncèrent sous les bois et allèrent chercher l'abri que le vieux paysan leur avait indiqué.

IX

Ainsi donc, Benkovski, le père Cyrille, Stefo le Dalmate et Zacharie Stoïanov prirent congé de leurs compagnons. Plus tard, Stoïanov réussit

à se procurer quelques renseignements sur la destinée ultérieure de ces misérables : les uns réussirent à gagner Teteven, où ils se livrèrent aux Turcs; les autres moururent de faim ou furent massacrés par les bachi-bouzouks; d'autres se tuèrent pour échapper aux tortures qui les accablaient.

La grotte où les quatre fugitifs furent conduits par le paysan Stantcho était tellement étroite à l'entrée qu'on n'y pouvait pénétrer qu'un par un, en rampant. Une botte de foin allumée à propos aurait suffi pour asphyxier les réfugiés. Si par hasard Stantcho était un traître, ils se trouvaient livrés pieds et poings liés à l'ennemi. Après s'être reposés et avoir fait sécher leurs vêtements mouillés, Stoïanov et ses compagnons d'infortune entreprirent d'explorer les environs de leur retraite; ils rencontrèrent sur la montagne un jeune chevrier qui leur apprit qu'après avoir passé deux torrents ils pourraient atteindre une vacherie située sur le versant opposé. En effet, au bout de quelque temps, ils entendirent des mugissements, découvrirent une cabane, un berger qui leur fournit du lait caillé et du pain de maïs. Ils passèrent la nuit dans cet asile hospitalier. Hospitalier!

Le mot est peut-être exagéré : la grange où ils s'étaient réfugiés n'avait pas été occupée depuis plusieurs années; l'herbe y avait poussé de tous côtés; ils allumèrent du feu, et leur sommeil eût été paisible s'il n'eût été troublé par la brusque apparition d'une vipère. L'un d'entre eux dut monter la garde pendant que les autres dormaient pour préserver ses compagnons de ce dangereux voisinage. Après minuit, un orage épouvantable s'éleva dans la montagne; le vent s'engouffra si bien par le trou qui donnait issue à la fumée que le foyer fut bouleversé et que le feu prit à la masure. Il fallut l'évacuer au plus vite et passer la nuit sous la pluie, la grêle et la neige. C'était le 8 mai; la température baissa et la montagne fut couverte en quelques heures d'un pied de neige. Au matin, trois bergers vinrent chercher les fugitifs sous le bouleau à l'abri duquel ils s'étaient réfugiés. Après les avoir nourris et réchauffés, ils les engagèrent à gagner à quelque distance un autre chalet où ils trouveraient encore l'hospitalité. Le bonnet monastique et la croix du père Cyrille leur inspiraient un sentiment de respect et de sympathie qu'ils n'auraient peut-être pas eu pour le kalpak national des insurgés. D'ailleurs, ce n'était pas

l'argent qui manquait aux fugitifs et leurs hôtes furent bien payés.

Ils devaient maintenant se frayer un chemin dans la neige, où l'on enfonçait par moments jusqu'aux genoux. Il fallut ensuite suivre le lit d'un torrent dont l'eau glacée faisait frissonner les voyageurs. La robe du père Cyrille s'était gonflée d'air et flottait comme une voile de navire; Benkovski tomba dans un trou à truites et faillit s'y noyer. La marche sur la neige offrait un autre danger : l'empreinte des pas indiquerait clairement aux bachi-bouzouks le chemin suivi par les insurgés; sur les conseils de leur guide, le berger Neia, ils entreprirent de marcher à la file en mettant rigoureusement leurs pieds sur la trace du pied précédent. Mais le sol était accidenté; les chutes étaient fréquentes et les marcheurs laissaient dans la neige l'empreinte de leurs personnes et, ce qui était plus grave, celle de leurs fusils.

Pour sortir de la neige, on dut regagner les hauteurs; là, le sol était dur et glacé. On fit la rencontre d'un ours qui cherchait des œufs de fourmi et qui parut fort étonné de se voir troublé dans sa solitude; tirer sur lui c'était appeler l'attention des Turcs, cent fois plus à craindre

que les bêtes les plus féroces. Le vieux Neia lui jeta un bâton dans les jambes; l'ours fut si surpris de cette brusque attaque qu'il s'enfuit de toute la vitesse dont il était capable. On choisit un ravin profond pour y passer la nuit sans être vus; on alluma un grand feu, mais il fut bientôt impossible de s'en approcher, la chaleur faisait dégeler les arbres voisins et de gros glaçons tombaient en masse à l'entour du foyer. On dut reculer devant cette avalanche inattendue et improviser un abri avec des branchages.

Pour charmer la longueur de la nuit, le berger Neia raconta sa vie; elle n'était pas gaie : il avait toujours vécu dans la montagne et n'avait mis que trois ou quatre fois les pieds dans une église; les Turcs lui avaient donné plus de vingt-cinq fois la bastonnade, cinq fois ils l'avaient fait agenouiller pour lui couper la tête, quinze fois ils l'avaient dépouillé de tout ce qu'il possédait. Ce qui le tourmentait le plus, c'était d'être allé si peu à l'église. Benkovski le consolait en lui disant qu'après une telle vie il pourrait aisément passer saint et martyr.

Et Stantcho? Qu'était devenu ce brave paysan qui avait enseigné aux fugitifs l'existence de la grotte mystérieuse? Zacharie Stoïanov ne l'ap-

prit que bien des années plus tard; les bachi-bouzoucks avaient découvert, Dieu sait comment, qu'il avait été en relation avec les insurgés. Ils le soumirent à un rigoureux interrogatoire et l'obligèrent à révéler la cachette des fugitifs et à les y conduire. En passant sur le pont du Vid, le père Stantcho échappa brusquement à ses gardiens et se jeta dans le torrent pour échapper à la nécessité de livrer ses compagnons. La Bulgarie compte beaucoup de ces martyrs oubliés.

Après cette nuit pénible, les cinq compagnons reprirent leur marche dans la neige à moitié fondue, atteignirent la *Svinarska leuka* (le pré des porchers), et la fumée qui flottait au-dessus d'une maison de bergers leur apprit qu'elle était habitée. Ils y trouvèrent l'accueil le plus cordial. Le berger leur offrit du pain et du lait et s'offrit à leur servir de guide à la place du père Neia. En échange de ses services, Neia ne demanda que l'argent nécessaire pour s'acheter des souliers. Il fut bien étonné de se voir payer une centaine de piastres. Il n'avait jamais osé rêver pareille fortune.

Le nouvel hôte de Benkovski s'appelait Voïlo, dit l'Ours; il raconta qu'il était tout dévoué à la

cause nationale, qu'à ce moment même il avait un fils heïdouk dans les Balkans. Benkovski avait eu l'occasion de connaître le fils l'année précédente. Il avait fait partie de l'expédition qui avait pour mission de brûler Constantinople. Après avoir laissé quelque repos aux voyageurs, Voïlo leur apprit qu'il allait les conduire dans une grotte de la Stara Planina; ils y pourraient vivre, à l'abri des bachi-bouzouks, « aussi bien que dans un cabaret valaque », ce qui est, paraît-il, l'idéal du confort pour un berger bulgare.

On atteignit la grotte non sans effort, après de pénibles escalades; le guide fut chargé d'aller au village voisin chercher du lard et du tabac. Et les quatre amis s'installèrent dans le nouveau gîte : on ne pouvait y pénétrer qu'en grimpant sur un arbre voisin. La grotte protégeait à peu près de la pluie; mais le vent y faisait rage. La première nuit se passa non pas à dormir, mais à faire des projets pour l'avenir : Benkovski voulait à toute force gagner la Roumanie; le père Cyrille espérait emmener ses amis dans un monastère dont il connaisssit le supérieur; Zacharie Stoïanov proposait d'aller chez la *maman Tonka*, à Roustchouk.

Le berger Voïlo revint le lendemain; mais il ne rapportait pas les provisions commandées; il avait, disait-il, eu peur d'éveiller l'attention des bachi-bouzouks; il ne fallait pas rester, mais repartir au plus vite. On gagna les bords d'un petit torrent, la Ribaritsa; on y passa la nuit sous un abri en planches; le lendemain, c'était le 11 mai, la fête des saints Cyrille et Méthode, que la Bulgarie vénère comme ses apôtres et comme les fondateurs du culte slave orthodoxe. Le père Cyrille célébra sans diacre, sans livre et sans autel une liturgie rustique à laquelle ses compagnons s'associèrent de grand cœur. Tandis que Stoïanov priait pour la patrie et pour la foi orthodoxe, on l'eût bien étonné en lui disant que, dix ans après, il deviendrait président du Sobranié national bulgare.

Après cet office improvisé, on vit reparaître le berger Voïlo; il revenait les mains vides. Il avait l'air triste et préoccupé; il avait rencontré des Turcs, il avait été battu, on l'avait dépouillé de ses chaussures. La montagne n'était pas sûre; pour échapper au danger qui les menaçait, les insurgés ne sauraient prendre trop de précautions; ils devaient remplacer leurs uniformes déchirés par des costumes de paysans, déposer

en lieu sûr leurs armes qui pouvaient les trahir. Benkovski refusa de se rendre à ces conseils. Il était résolu à se défendre jusqu'à la mort et à ne pas tomber vivant aux mains de ses ennemis. Le temps continuait d'être abominable ; Voïlo n'ayant rien apporté, les tortures de la faim recommençaient. Pour faire passer le temps, Benkovski raconta sa vie à ses camarades. Son vrai nom était Gabriel Khleutev; il était né à Koprivchtitsa, dans la Roumélie orientale. Il avait été d'abord tailleur, puis il s'était occupé de divers négoces ; il avait voyagé à Constantinople, en Asie, en Égypte; mais il ne savait pas assez mentir pour être bon commerçant. Il était venu ensuite en Roumanie ; là il avait connu des révolutionnaires, des apôtres, et il était devenu lui-même révolutionnaire. Nous avons vu plus haut comment il avait pris le nom d'un réfugié polonais dont il s'était procuré le passeport.

Voïlo fut envoyé encore une fois pour aller chercher des vivres. Quand il revint, il paraissait fort gai et chantait à pleine voix une chanson populaire. Si le vieillard était si joyeux, c'était évidemment que tous les dangers étaient passés. En effet, il apportait d'heureuses nouvelles : les bachi-bouzouks avaient abandonné la montagne

et s'étaient repliés sur Orkhanié. La route était libre vers le nord-ouest. D'ailleurs, la Serbie entrait en campagne, la Russie arrivait. Les Bulgares du nord avaient mis sur pied douze bataillons. Le berger affirmait qu'on avait même entendu dans le lointain le canon des armées russes.

« Enfin, le sang versé en Thrace va être vengé! » s'écria Benkovski.

Désormais les fugitifs n'avaient qu'une idée, c'était d'aller rejoindre ces douze bataillons qui allaient faire flotter au vent les couleurs de la patrie affranchie. Le berger leur offrit de les conduire au village de Troïan; chemin faisant il les présenterait à son gendre, qui leur offrirait l'hospitalité. C'était un berger dont on apercevait la cabane dans le lointain. On y trouverait du pain, du lard et du lait. Voïlo insistait de nouveau pour que Benkovski et ses compagnons abandonnassent leurs armes en route. Ils s'y refusèrent.

On se mit en marche; en tête s'avançait le berger Voïlo, puis venaient Benkovski, le père Cyrille, le Dalmate Stefo et Zacharie Stoïanov. Vers la gauche on apercevait quelques chalets, en avant une vaste prairie. On s'y engagea; elle

était terminée par une rivière, la Ribaritsa, sur laquelle était jetée une passerelle en bois. Les deux poutres qui la composaient paraissaient entièrement neuves. Tandis que les quatre compagnons étaient engagés sur ce passage glissant où le berger les avait précédés, ils virent tout à coup leur guide prendre une course effrénée et s'abriter derrière un gros tronc d'arbre qui gisait à quelque distance.

X

Au même moment vingt coups de fusil retentirent; ils partaient d'un bois voisin ; le commandement de feu avait été donné en langue turque. Stoïanov s'évanouit; quand il revint à lui il se sentit glacé par les eaux froides du torrent. Avait-il glissé sans s'en apercevoir? s'était-il jeté du haut de la passerelle pour éviter les coups de fusil? Il était incapable de s'en rendre compte.

Les balles sifflaient toujours; il réussit à sortir de l'eau, à se jeter dans un taillis, et se mit machinalement à répéter toutes les prières qu'il avait apprises. « Jamais de ma vie, dit-il naïvement, je n'ai eu si peur. » Après avoir repris ses

sens, il se décida à grimper dans un hêtre fort élevé qui se trouvait à sa portée : de là il pourrait observer les circonstances sans s'exposer aux balles. Du hêtre à la passerelle maudite, il y avait environ trois cents pas; elle était bien toute neuve, et elle avait été construite pour attirer les *apôtres* dans le piège où ils devaient succomber. Le berger était un traître, qui les avait livrés sans vergogne à leurs plus cruels ennemis. Il les avait rejoints et, du haut de sa cachette, Stoïanov l'entendait causer avec eux.

« Dis-nous, vieux drôle, quand tu leur as parlé de les ramener à Troïan, les giaours du comité n'ont-ils rien soupçonné?

— Rien du tout, répondait le berger; ils étaient si contents qu'ils m'auraient suivi jusqu'au bout du monde. »

Puis les Turcs commencèrent à se disputer; ils avaient fini de tuer le père Cyrille, qui portait le trésor de l'expédition, et ils étaient en train de se partager les piastres. Tout à coup un chien descendit de la montagne, vint flairer le hêtre de Stoïanov, et tourner autour le nez au vent. Stoïanov était perdu si le chien avait imaginé d'aboyer; par bonheur, il resta silencieux.

La nuit vint, les Turcs disparurent, un grand

silence se fit dans la montagne. Il n'était interrompu que par le cri mélancolique de l'orfraie.

Le lendemain, il fallait prendre un parti : le père Cyrille était mort ; Benkovski et Stefo devaient avoir eu la même destinée ; Stoïanov restait seul de cette expédition naguère si joyeusement commencée. Il avait en tombant perdu sa carte et sa boussole ; il fallait marcher pourtant, la faim fait sortir le loup du bois. Mais où aller ? « Il me semblait, dit le narrateur, que toute la montagne avait maintenant des yeux et des oreilles. » Vers le milieu de la nuit, il se décida à quitter son refuge aérien ; il abandonna son fusil qui désormais ne pouvait plus servir, les cartouches étant tellement mouillées qu'elles ne faisaient plus qu'une bouillie noire.

Après avoir fait plusieurs fois le signe de la croix, Stoïanov se dirigea vers le torrent dont il entendait le murmure auprès de lui. Il en suivit les bords, tantôt glissant sur l'herbe mouillée, tantôt aveuglé par les branchages qui entraient dans ses yeux, tantôt glacé par les hurlements des loups qui retentissaient dans la nuit. Que peut le courage de l'homme contre tant d'ennemis conjurés ? Malgré ses sentiments chrétiens, le

heïdouk se laissa gagner par le désespoir. Il avait conservé son revolver; il l'appliqua sur ses lèvres; mais, quand il sentit ce froid baiser de la mort, sa main se mit à trembler et détourna l'arme fatale.

« Je la repris cependant, dit Stoïanov, je décidai qu'après avoir compté jusqu'à cent je ferais feu; quand j'eus dépassé soixante, quand j'approchai de quatre-vingts, mon cerveau se troubla : des pensées, des souvenirs divers surgirent dans mon esprit. A ce moment me revint l'idée de mes parents dont j'avais même oublié le nom pendant sept années de vie aventureuse.... Je me sentis faible; la lâcheté triompha; je me repris à aimer la vie, je devins parjure : car j'avais juré plus d'une fois de me tuer plutôt que de tomber vivant aux mains de mes ennemis. Je remis mon revolver dans son étui et je repris ma route. »

Il se garda bien de rentrer dans la prairie, où il pouvait être facilement découvert, et il continua son chemin sous bois. Ainsi caché, il vit filer sur les hauteurs des bandes de bachi-bouzouks, des bergers, des bonnes femmes qui venaient cultiver le maïs. Il n'osa même pas leur demander un morceau de pain. Il attendit la

nuit pour sortir de son abri et aller dans l'herbe humide « paître l'oseille sauvage ».

Faut-il s'étonner si treize ans après, jeune encore, il est mort d'une maladie d'estomac? Il ne trouvait même pas le repos dans le sommeil : d'horribles cauchemars lui retraçaient l'image de ses compagnons assassinés ; ou bien il se voyait dans la boutique d'un boulanger, il achetait du pain,... il allait le porter à ses lèvres,... et il se réveillait brusquement avec les angoisses de la faim.

Il marcha ainsi plusieurs jours; à certains endroits il ne trouva même plus d'oseille sauvage ; il en était réduit à dévorer des escargots crus. Le 14 mai, il fut pris d'un accès de terrible dysenterie : et cependant il fallait marcher, marcher toujours. Il se décida à pénétrer dans une cabane de berger; il n'en eut pas le courage. Il ne lui restait plus qu'à mourir. Le revolver l'épouvantait; il avait dans sa pharmacie de heïdouk un poison violent : il le porta à ses lèvres et le rejeta.

Le quatrième jour, il fit la rencontre d'un berger, qui recula épouvanté à l'aspect de ce voyageur hâve, émacié, hagard.

« Si tu es chrétien, écoute-moi. J'étais des

gens de Panagiourichte : on a brûlé ma maison, tué ma famille. Voilà cinq jours que j'erre dans la montagne sans un morceau de pain. Donne-moi à manger.

— Que puis-je faire? répliqua le berger : chaque nuit douze Turcs viennent dormir dans ma cabane, et j'ai avec moi un jeune garçon qui leur répète tout ce que je fais. »

Toutefois il consentit à nourrir l'affamé, et quelques minutes après il lui apporta dans la forêt du pain et du lait. C'était le salut.

Ivantcho — c'était le nom du sauveur — avait entendu raconter les tragiques incidents qui s'étaient passés cinq jours auparavant. Il avait vu le père Cyrille blessé, prisonnier; il avait vu les Turcs porter en triomphe la tête de Benkovski. Ils l'avaient promenée dans tous les villages jusqu'à Sofia, jusqu'à Orkhanié ; ils obligeaient les paysans à faire la haie sur leur passage. « Regardez bien, disaient-ils : c'est celui qui voulait être roi de Bulgarie. » Quant à Stefo le Dalmate, il avait réussi à s'échapper; il fut saisi plus tard par les Turcs et emmené à Sofia; mais comme il était sujet autrichien, il fut relâché. Il vivait encore en 1886 et Stoïanov le retrouva cette année à Philippopoli.

Il eût été fort imprudent de faire savoir à Ivantcho que le fugitif connaissait Benkovski, Stefo et le père Cyrille. Il garda le silence et fit bien. Quelques jours après, Ivantcho fut lui-même massacré par les Turcs.

A rôder sans relâche sur les roches aiguës, Stoïanov avait si bien déchiré ses chaussures qu'elles ne lui tenaient plus aux pieds. Il dut les jeter et marcher désormais pieds nus. A certains jours il lui fallut vivre de brigandage; un vieux ménage de bergers lui ayant refusé du pain, il fit sous leurs yeux une perquisition dans leur cabane; il se sauva en emportant deux épis de maïs et en menaçant les deux vieillards de les tuer s'ils révélaient sa présence aux musulmans.

Peu de temps après, en débouchant sur une grande prairie, il aperçut une dizaine de bachi-bouzouks. Il se croyait perdu et fut bien étonné quand il les vit s'enfuir à toutes jambes. Les Turcs l'avaient pris pour l'avant-garde d'une bande de heïdouks et battaient prudemment en retraite.

Le lendemain, il rencontra une autre *potera*; il eût été dangereux de recommencer l'expérience de la veille; il fallait se cacher encore,

ramper sous bois. Il rencontra un berger et lui demanda du pain.

« Je t'en donnerai si tu me suis au village : nous avons l'ordre de présenter à l'*aga* les gens qui rôdent comme toi dans la montagne. »

Stoïanov montra son revolver. Le berger effrayé lui abandonna sa musette; elle contenait quelques croûtes de pain noir et des oignons, quel régal! Mais le propriétaire de la musette s'était sauvé vers le village. La police turque allait être prévenue.

L'affamé était en train de dévorer son butin lorsqu'il entendit des coups de canon. Mille idées se pressèrent dans sa tête. Étaient-ce les Serbes qui étaient entrés en Bulgarie? étaient-ce les Bulgares de Trnovo qui livraient aux Turcs une bataille rangée?

Il était arrivé à l'extrême nord de la *Stara Planina*; il allait déboucher dans cette Bulgarie septentrionale qui avait été le but, le rêve de ses compagnons tués ou dispersés; il apercevait des villages; pour avoir des vivres et des renseignements, il dut cette fois encore s'adresser à un berger.

« Je suis, dit-il, de Panagiourichte; ma

maison a été brûlée; je me suis sauvé; je cherche les Turcs pour me rendre à eux.

— Non pas, répliqua le berger, tu es des *comités*; ne cherche pas à me tromper. »

Il était difficile de nier. Dotchou — c'était le nom du berger — raconta à Stoïanov bien des détails qu'il ignorait encore. A Trnovo, les révolutionnaires s'étaient renfermés dans un monastère; ils avaient péri dans les flammes et sous les balles des bachi-bouzouks. Dans beaucoup d'endroits des massacres avaient eu lieu. Troïan était occupé par les Turcs; les bachi-bouzouks étaient partout et coupaient les têtes sans relâche.

« Mais alors que signifiait cette canonnade que j'ai entendue hier?

— C'étaient des salves en l'honneur du nouveau sultan [1]; celui qui régnait avant avait voulu se mettre à la tête des *comités*. On l'a tué et on l'a remplacé par un autre. Les canons de Lovtcha saluent l'avènement de son successeur. »

Après avoir obtenu ces renseignements, Stoïanov prit son courage à deux mains et se

1. Le 30 mai 1876, le sultan Abdul Haziz avait été déposé. Le 4 juin suivant, il avait été *suicidé*, Dieu sait par qui.

risqua à demander un morceau de pain. Il lui fut répondu qu'on n'en manquait pas au village, qu'on faisait chaque jour des centaines de miches pour les bachi-bouzouks, que de grandes marmites pleines de viandes cuisaient dans les rues pour eux. Il suffisait d'aller les trouver pour être bien nourri.

Évidemment, tous les bergers avaient reçu la même consigne et ils l'observaient bien. Le fugitif se sentait perdu; il n'avait plus rien à espérer; les Turcs étaient maîtres partout, les Bulgares partout battus. Pour gagner la frontière serbe au train dont il avait marché depuis sept jours, Stoïanov calcula qu'il lui fallait encore soixante-dix jours. Atteindre la Roumanie, c'était impossible.

Le fugitif persistait cependant à espérer contre toute espérance. Après avoir erré toute une nuit, il avait trouvé asile dans une cabane de berger. Il réchauffait près d'un foyer hospitalier ses membres glacés lorsque tout à coup il entendit des coups de fusil. La maison fut envahie par des gens armés.

« A genoux! ôte tes vêtements supérieurs. Lève les mains. »

Stoïanov obéit; il croyait avoir affaire à des

bachi-bouzouks. Quelle ne fut pas sa surprise et sa douleur en reconnaissant dans ceux qui lui parlaient ainsi non point des musulmans, mais des frères bulgares, des chrétiens comme lui. On lui lia les mains derrière le dos, on envoya prévenir l'aga de la bonne prise qui venait d'être faite.

Il était nuit noire quand le prisonnier fut amené au village. On le fit entrer dans une chambre pleine de bachi-bouzouks; les uns fumaient, les autres dormaient; les Bulgares s'arrêtèrent respectueusement auprès de la porte.

« Effendis, nous avons pris un *comité*. »

Un bachi-bouzouk se réveilla, se détira les membres, s'approcha du foyer et en tira un gros tison qu'il approcha du visage du prisonnier, puis il lui décocha un formidable soufflet.

« Il n'en aura pas pour longtemps, » murmura un autre en bâillant.

Dans un long discours en turc, Stoïanov déclara s'en remettre à leur générosité; il leur demandait seulement une cigarette de tabac et un morceau de pain. Le bachi-bouzouk qui avait allongé le soufflet s'empressa de rouler une cigarette et la mit lui-même dans la bouche

du misérable. Un autre ordonna d'aller chercher du pain.

« J'aurais juré, s'écria un troisième, que les *comités* ne parlaient que moscovite; je n'aurais jamais cru qu'ils parlassent aussi notre langue. »

Là-dessus un zaptié turc et un aga rentrèrent dans la pièce et prirent possession du prisonnier : ils ordonnèrent de lui donner de la nourriture; on l'interrogerait ensuite, après le café et les cigarettes.

Ce début n'était pas pour déplaire à Stoïanov; la captivité avait décidément du bon. Tout en dévorant, il préparait un ensemble de réponses destinées à dérouter ses interrogateurs. Son récit était assez bien imaginé. Pendant huit mois, il avait servi dans les diverses stations du chemin de fer entre Andrinople et Constantinople; mais nulle part il n'avait pu obtenir un emploi définitif. Puis il était allé à Bielovo, il y avait trouvé la station en flammes, le pays occupé par les comités, il s'était enfui et perdu dans la montagne. Après avoir crevé de faim pendant plusieurs jours, il avait eu le bonheur de tomber aux mains des effendis.

« Tu mens », répliquèrent froidement les bachibouzouks.

Ils avaient raison. Mais il était difficile de trouver des preuves : Stoïanov s'était débarrassé de toutes ses armes et rien de sérieux ne pouvait être relevé contre lui. On ne trouva dans ses poches aucune lettre compromettante. On lui prit tout son argent, sa ceinture, un épi de maïs, qu'on devait présenter aux autorités comme pièce à conviction. Tout ceci d'ailleurs avec des procédés bienveillants et sans la moindre brutalité. Après cet interrogatoire sommaire, on lui permit de dormir : on comprend qu'il usa peu de la permission; les discours qu'il entendait n'étaient pas faits pour prédisposer aux songes agréables. Les uns parlaient de l'enchaîner, les autres de lui couper la tête.

Le lendemain matin était le 20 mai; Stoïanov fut conduit à Troïan. Chemin faisant, on lui fit boire du vin et de l'eau-de-vie. On espérait l'enivrer et lui faire ainsi révéler le nom des conjurés et les aventures auxquelles il avait pris part.

Dans les villages, la foule s'amassait autour de lui : « On va le pendre à la ville », disaient les gamins. — « Je ferai brûler ce soir trois cierges pour qu'on te pende demain », s'écriait un Bulgare orthodoxe. La peur des Turcs avait réduit

les raïas à un état de lâcheté stupide. Les geôliers de Stoïanov étaient au comble de la joie : ils l'obligèrent à chanter une chanson révolutionnaire, puis ils se mirent à tirer en l'air des coups de pistolet. Ils tressèrent une couronne de fleurs des champs et la posèrent sur la tête du prisonnier :

« Tu plairas comme cela aux belles filles de Troïan », lui disaient-ils.

Puis ils firent un trou dans son kalpak et y fichèrent un bouquet. Pour les Osmanlis, la prise d'un chrétien révolutionnaire, d'un *comité*, était toujours l'occasion d'une sorte de triomphe à la mode antique. Parfois c'était le kaïmakan lui-même qui déterminait l'ordre et la marche du cortège. En tête venaient des tsiganes musiciens avec des tambours, puis le kaïmakan à cheval, les zaptiés, les prisonniers et une escorte de bachi-bouzouks.

Après avoir traversé la principale rue de la ville, le cortège entra dans le konak du kaïmakan; Stoïanov fut accueilli par les cris, les injures et les coups d'une bande de bachi-bouzouks; on lui mit les fers aux mains et au col et on l'enferma dans une pièce noire sous la garde de deux zaptiés....

XI

Le lecteur voudrait bien savoir ce qu'il devint ensuite, comment il réussit à s'échapper des mains des Turcs, comment il prit part aux luttes de son pays pour l'indépendance, comment il devint journaliste, député, président du *Sobranié*. Malheureusement, le second volume des *Mémoires* s'arrête ici, et j'ignore si l'auteur, brusquement surpris par la mort, a même eu le temps d'en préparer un troisième. Si jamais il paraît, je ne manquerai pas de revenir sur l'intéressante et sympathique personnalité de Zacharie Stoïanov. Avant de prendre définitivement congé de lui, je voudrais encore extraire de son livre un curieux épisode.

On a vu plus haut comment les quatre fugitifs, Benkovski, le père Cyrille, Stefo le Dalmate et Stoïanov avaient été indignement trahis par le berger Voïlo et jetés sous les balles des bachibouzouks. Lorsque la Bulgarie fut redevenue indépendante, Stoïanov eut l'idée d'aller revoir l'endroit où il avait failli perdre la vie. Pendant un séjour à Teteven, au mois de septembre 1886,

il entretint ses amis des misères qu'il avait souffertes dans ces mêmes contrées dix ans auparavant, il leur demanda des nouvelles du père Voïlo. On connaissait la tragique histoire de la passerelle, mais on ignorait des détails que seul Zacharie pouvait raconter. Voïlo vivait toujours; il était devenu garde champêtre à Teteven; en cette qualité, il était particulièrement chargé de surveiller les ponts fragiles de la Ribaritsa. Stoïanov demanda qu'on le mît en présence du misérable auquel il avait dû tant de souffrances.

Le kmet [1] fit prévenir Voïlo d'avoir à se trouver le lendemain à tel endroit près du torrent; il devait venir examiner un projet de travaux avec les ingénieurs. Pour nourrir ces visiteurs, le garde champêtre avait reçu l'ordre de pêcher des truites. Du plus loin qu'il l'aperçut, Stoïanov tressaillit; Voïlo n'avait point changé. Seulement, ses moustaches avaient blanchi. Il avait alors soixante-douze ans. Son costume était le même que dix ans auparavant, et c'était peut-être le même chibouk qui pendait à sa ceinture. Il avait été convenu que personne ne le prévien-

1. *Maire* en bulgare.

drait et que seul Stoïanov lui adresserait la parole. On échangea d'abord un salut amical, on lui demanda si la pêche était bonne et les truites abondantes, on le pria de conduire la compagnie à quelque endroit ombreux et gazonné où l'on pourrait allumer du feu et faire cuire les poissons. La passerelle n'existait plus, mais le paysage n'avait pas changé et l'ancien révolutionnaire crut encore entendre siffler à ses oreilles les balles des bachi-bouzouks.

Personne n'avait dit un mot à Voïlo ; cependant, cette réunion si nombreuse en pareil endroit semblait l'étonner un peu. La compagnie s'était étendue sur l'herbe ; tout en préparant le repas, on débouchait les flacons de raki ; on invita le vieillard à s'asseoir et à fumer un chibouk. Ses mains tremblaient. Il ne pouvait arriver à remplir le fourneau ; il baissait les yeux et n'osait regarder personne en face.

« Pendant tes longues courses dans les Balkans, lui demanda tout à coup l'un des excursionnistes, n'as-tu jamais été attaqué par les Turcs, battu ou dépouillé par eux?

— Souvent, répondit Voïlo en jetant un regard oblique sur l'interlocuteur.

— N'as-tu jamais rencontré des *comités* ; ils

devaient passer par ici pour gagner la Serbie ou le Danube?

— Parfois, mais rarement.

— N'as-tu pas entendu parler du voiévode Benkovski et du père Cyrille, un moine à longue barbe? Ils ont passé par ici autrefois. Ne pourrais-tu pas dire où ils ont été tués? On nous a raconté que c'était auprès d'une passerelle. »

Voïlo décontenancé laissa tomber son chibouk dans le feu qui flambait devant lui.

« J'ai entendu parler de cela, murmura-t-il à voix basse.

— Est-ce près d'ici, l'endroit où ils ont été tués?

— Là-bas. »

Tout le monde se mit à prier Voïlo de raconter comment la chose s'était passée.

Il dit sans trop d'embarras le sanglant épisode que le lecteur connaît déjà.

« Tous les quatre fugitifs ont-ils été tués?

— Non, Benkovski seulement; le prêtre fut seulement blessé, les Turcs l'achevèrent ensuite. Le Dalmate fut pris le lendemain. Il y avait un quatrième, un grand sec, il a été tué quelques jours après. Aucun d'eux n'est plus de ce monde.

— Tu te trompes, Voïlo; le grand sec est toujours vivant, il est là devant toi, regarde bien! Le reconnais-tu? »

Le vieillard se mit à trembler convulsivement. Doucement, sans colère et sans reproche, Stoïanov lui raconta par le menu tous les détails de la tragique journée. Puis on l'emmena sur l'endroit même où naguère était jetée la passerelle. On lui montra l'écorce des hêtres encore trouée par les balles des bachi-bouzouks. Sur l'un de ces hêtres on écrivit la date fatale et l'on chargea Voïlo de dresser une croix de bois à l'endroit même où le voiévode était tombé. Il obéit silencieusement, puis il se mit à genoux.

« Prie l'âme de Georges de te pardonner.

— Georges, pardonne-moi. J'ai péché. Prie Dieu pour mon âme noire. »

Et, en disant ces paroles, il baisait la croix, il frappait la terre de son front. Il ne tremblait plus; sa figure s'était éclaircie.

« Pendant dix années, j'ai été un homme perdu; je n'ai rien à personne, je ne pouvais plus dormir. Maintenant il me semble que je me suis confessé et que j'ai communié. Battez-moi si vous voulez. »

Et il raconta tout, comment les bachi-bouzouks

l'avaient forcé d'aller chercher les fugitifs, comment ils l'avaient fait surveiller par un des leurs, comment ils l'avaient menacé de le tuer s'il ne remplissait pas jusqu'au bout sa mission, comment ils l'avaient torturé pour l'obliger à obéir.

Stoïanov et ses compagnons trouvèrent que le vieillard était assez puni par ses remords, ils lui pardonnèrent. La Bulgarie était libre; il était généreux et patriotique d'oublier les misères et les défaillances du temps passé. Voïlo s'engagea à venir tous les samedis brûler un cierge auprès du torrent et prier pour l'âme du voiévode décédé. La confession avait délivré son âme du poids du péché; il sentait que désormais il pourrait mourir en paix.

Le nom de Benkovski est resté populaire en Bulgarie; dans le pays de Teteven, comme dans celui de Panagiourichte, on le considère comme un saint. Au dire des paysans, dans la nuit du samedi et des fêtes, un cierge mystérieux s'allume de lui-même à l'endroit où il a été tué. Après sa mort, suivant l'usage barbare des Turcs, sa tête coupée avait été promenée dans les rues de Teteven, dans Orkhanié, dans Sofia. Une femme bulgare ensevelit pieusement son corps non loin

de l'endroit où il avait péri. Sa tête est enterrée à Sofia. Le père Cyrille repose dans le cimetière de Poibrene; Stoïanov est mort treize ans après ses compagnons; la Bulgarie l'a regardé, lui aussi, comme un martyr de la cause nationale et elle lui a fait des funérailles solennelles.

GRECS, SERBES ET BULGARES[1]

L'École française d'Athènes n'est pas seulement une pépinière d'excellents archéologues; elle nous a donné depuis Edmond About des publicistes fort distingués. A côté des *scholars* qui exhument les monuments du passé, elle a produit des esprits curieux qui étudient le présent et s'appliquent à deviner les énigmes proposées à leur curiosité par l'ethnographie bigarrée, les revendications des races, les révolutions incessantes de l'Europe orientale. M. Gaston Deschamps rapportait l'autre jour d'Athènes un volume non moins intéressant et beaucoup plus juste que le spirituel pamphlet d'About, dont il est en quelque sorte le pendant

1. Bérard, *la Turquie et l'hellénisme contemporain* (*la Macédoine*). Paris, Alcan, 1893.

et l'antidote. Un jeune collègue de M. Deschamps, M. Bérard, entreprend à son tour une série d'études sur *la Turquie et l'hellénisme contemporain* qui mérite, elle aussi, de prendre place dans la bibliothèque des philhellènes et des diplomates qu'intéresse cette énigme toujours posée, jamais résolue : la question d'Orient.

M. Deschamps nous a décrit la vie hellénique dans la Grèce proprement dite et dans les îles qui l'environnent. M. Bérard nous raconte ses impressions de voyage de Durazzo, sur l'Adriatique, jusqu'à Kalambaka, sur la frontière de Thessalie, à travers deux pays bien peu connus et d'un accès bien difficile, l'Albanie et la Macédoine. Grâce à sa double qualité de Français et d'archéologue, M. Bérard a pu les traverser sans trop d'ennuis. La France n'a aucune ambition à satisfaire de ce côté, aucune reprise à exercer sur l'héritage de l'*homme malade*. Les Turcs n'en disent et surtout n'en pensent pas autant des Italiens, des Russes et des Autrichiens; je sais un philologue slave d'Autriche, un grave rédacteur de l'*Archiv für slavische Philologie*, qui récemment a voulu aller étudier sur place les dialectes macédoniens; il a dû battre en retraite

devant la mauvaise volonté des autorités ottomanes.

De Durazzo à Kalambaka, M. Bérard a rencontré tour à tour et parfois simultanément cinq peuples différents, les Turcs, les Albanais, les Valaques macédoniens, les Bulgares, les Hellènes. Les contrées qu'il a parcourues n'ont pas encore été violées par le chemin de fer, et le confort occidental y est complètement inconnu; dans certains cantons le brigandage sévit encore, et « pourvu qu'on voyage en troupe nombreuse, très armée, rapidement et en plein jour, on peut espérer qu'avec un peu de chance on n'aura pas d'accident : témoin ce cadi qui est venu récemment de Monastir à Elbassan; il avait avec lui une douzaine de gendarmes et trois ou quatre domestiques, et, de ces quinze ou vingt personnes, pas une ne fut attaquée ». A travers les routes fangeuses ou embroussaillées, les *hans* (auberges) où règnent la vermine et l'insomnie, les défilés infranchissables, les berges escarpées ou les plaines désolées, M. Bérard a promené une vaillance indomptable et une bonne humeur vraiment française. Chemin faisant, il a relevé maint paysage pittoresque; mais ce sont surtout les hommes qu'il a

observés; il s'est plu à les faire parler, il s'est efforcé de leur arracher le secret de leurs aspirations morales, religieuses ou politiques. Ce n'est pas toujours chose facile en Orient. Tel problème qui paraît fort net à nos consciences d'Européens ne se pose avec la même précision à la conscience d'un Albanais, par exemple. Nous autres Occidentaux, nous savons fort bien à quelle religion, à quelle nationalité nous appartenons. L'Albanais Janko a sur ces questions des idées plus vagues. Il parle grec, il bredouille du turc, de l'arabe, de l'arménien. On lui demande quelle est sa religion; il se dérobe, il répond à son interlocuteur « qu'il le sait trop Européen pour s'arrêter à ces bagatelles, et qu'un proverbe albanais dit avec raison : « Là où est le sabre, là est la foi ». Il est musulman; mais, si le consul de France à Scutari le voulait comme kavas ou si Tricoupis le prenait comme gendarme,... Tricoupis plutôt. Car il est tricoupiste, comme presque tous les Hellènes du dehors. » Au fond, l'Albanais est mécontent du régime turc et, parmi les peuples voisins, le seul pour lequel il se sente quelque affinité, c'est le royaume de Grèce. M. Bérard s'est fort bien rendu compte des sympathies des

Albanais pour l'hellénisme, et parmi les futures annexions de l'Hellade, celle de l'Albanie est une des plus vraisemblables et sera probablement une des moins difficiles.

Mais les Grecs n'ont pas seulement des vues sur l'Albanie : parmi les provinces dont ils convoitent la possession figure en seconde, sinon en première ligne, la Macédoine. Malheureusement, ils ne sont pas les seuls à la réclamer; elle est revendiquée par deux peuples slaves, les Serbes et les Bulgares; récemment enfin a surgi un quatrième prétendant, dont les chances sont d'ailleurs bien minimes, c'est l'élément valaque dispersé dans quelques colonies, longtemps ignoré, et dont M. Bérard a étudié avec soin et raconte avec agrément la rentrée inattendue sur cette scène mouvementée du monde balkanique.

Après avoir quitté, non sans regret, l'Albanie, les Albanais, dont il admire l'allure pittoresque, notre voyageur descend dans le bassin du lac d'Okhrida, et là, brusquement, il se trouve en tête à tête avec « des Slaves courts, lourds, aux larges faces pleines, enfouis sous leurs vêtements poilus et leurs grosses toques de fourrure ». Il les compare à des animaux de

labeur [1] et il a raison. Le Slave, je l'ai constaté il y a bien longtemps, au début de mes études sur cette race, est essentiellement laboureur. Notez bien ceci : M. Bérard est archéologue, élève de l'École d'Athènes, philhellène bien entendu. La langue grecque est le seul idiome dans lequel il puisse se faire comprendre là-bas; il regarde et il voit des Slaves, il écoute et il entend un dialecte slave, il interroge en grec un *bakal* (épicier) qui lui paraît d'origine et d'allure helléniques, et il en reçoit cette réponse : « Nous ne sommes pas Grecs ici, nous sommes Bulgares ». Il suppose, à la vérité, il affirme même que cet Hellène si bien converti au bulgarisme a peut-être été éclairé par quelques agréments sonores et métalliques. Mais il est bien obligé de reconnaître qu'à Strouga, près de l'embouchure du Drin noir sur le lac d'Okhrida, la population est « terriblement bulgare ». Ce bulgarisme est de date récente; « il y a quinze ou vingt ans tout le monde se croyait hellène, mais on est allé vite ». Je

1. Cette comparaison était déjà venue à l'esprit d'un autre voyageur : « Le paysan bulgare est très laborieux, il a la patience du bœuf, mais il en a aussi la lourdeur », écrivions-nous il y a une dizaine d'années (*la Save, le Danube et le Balkan*, par L. Leger; Paris, Plon).

demande à faire ici une observation : pendant longtemps, lorsque la domination osmanli paraissait encore incontestée dans la péninsule balkanique, lorsque les chrétiens n'étaient que de misérables *raïas* taillables et corvéables à merci, les Hellènes, grâce à l'influence du patriarcat, grâce aux riches banquiers du Fanar, constituaient dans l'empire un élément privilégié. On avait donc intérêt à se dire Hellène; depuis l'affranchissement de la Serbie et de la Bulgarie, on a constaté que les Slaves avaient droit, eux aussi, à tenir quelque place au soleil. Les Slaves ont donc cessé de dissimuler leur nationalité; ils ont pris conscience de leur vie propre, ils se sont repliés sur leur histoire. Ils ont appris que, pour être moins ancienne que celle des Hellènes, elle n'en offrait pas moins des pages glorieuses; ils ont renoué après un sommeil plus ou moins long le fil rompu de leurs destinées. « Okhrida, dit M. Bérard, est en proie aux Bulgares. La population comprend sur 15 000 habitants 8 000 Slaves, quelques centaines de Valaques et 7 000 musulmans, dont deux cinquièmes d'Albanais, autant de Slaves, c'est-à-dire de Bulgares convertis et un millier d'Osmanlis. » Évidemment, le cœur philhellène

du jeune et aimable publiciste est un peu peiné de voir cette ville importante en proie aux Bulgares. Mais le fait n'est pas si nouveau qu'il en a l'air; dès le IXe siècle, Okhrida était *en proie* aux Bulgares. Si elle avait eu un caractère purement hellénique, on ne voit pas pourquoi elle aurait été le théâtre de l'apostolat de l'évêque Clément, l'un des disciples immédiats du grand apôtre slave Méthode, pourquoi on y montre encore aujourd'hui son tombeau.

M. Bérard a lu comme nous la vie de saint Clément, écrite en grec au XIIe ou au XIIIe siècle, et il conclut que décidément, aujourd'hui comme il y a neuf siècles, ce pays est bien un coin de Slavie, une métropole bulgare. Il fraye avec des popes bulgares, et il déclare les avoir reconnus plus doux, et surtout plus civilisés, que la moyenne des prêtres orientaux. Je ne puis que prendre acte de ce témoignage.

Le bassin d'Okhrida a été l'un des premiers centres du christianisme bulgare. « Si les Hellènes, comme le dit M. Bérard, ont depuis une trentaine d'années cédé la place aux Bulgares, ils n'ont fait en somme que leur restituer un ancien patrimoine. » C'est ainsi que dans les villes de Bohême, depuis un demi-siècle, les

Allemands ou les Tchèques germanisés ont cédé la place aux Tchèques pur sang jeunes ou vieux. Les Grecs gémissent dans la péninsule balkanique comme les Allemands dans le royaume de Bohême ou dans telle province de l'État autrichien. Autrefois on mettait le mouvement tchèque comme le mouvement bulgare sur le compte des roubles russes. Il en aurait fallu beaucoup pour créer sur les bords de l'Elbe ou à l'ombre des Balkans deux nationalités de cinq millions d'hommes, si ces nationalités n'avaient pas déjà existé.

Un chapitre particulièrement intéressant, c'est celui où M. Bérard examine les prétentions des Serbes sur la Macédoine. Ces prétentions sont de date récente. Les Serbes rêvent la possession de la Macédoine pour se consoler de la perte de la Bosnie et de l'Herzégovine. Je ne suis pas très sûr que ces aspirations macédoniennes ne leur aient pas été soufflées de Vienne ou de Budapest. Faire régner la discorde entre les Slaves, c'est la politique traditionnelle de l'Autriche : *Divide ut imperes*. M. Bérard n'a pas eu sous la main tous les éléments bibliographiques ou cartographiques de la question. Il en connaît quelques-unes ; il prend particulièrement à partie

un publiciste serbe, M. Goptchevitch, qui a édité, il y a cinq ans, à Vienne, un gros volume fort bien illustré, mais extra-scientifique, pour démontrer le serbisme de la Macédoine [1]. Il en discute les conclusions, il lui oppose avec raison celui d'un savant bulgare, M. Ofeïkov, qui publia en 1888, à Constantinople, tout un livre en fort bon français sur les Bulgares de Macédoine. Il a caractérisé d'un mot très net la situation. Les Serbes, en poursuivant la conquête ethnographique de la Macédoine pour s'indemniser de la Bosnie et de l'Herzégovine, *lâchent la proie pour l'ombre*. On ne saurait mieux dire. Les ethnographes slaves ont depuis longtemps résolu d'avance cette question macédonienne, si malencontreusement soulevée par les Serbes, et qui ne leur réserve, je le crains, que d'amères désillusions. Dans sa carte des pays slaves publiée en 1842, à Prague (*Slovansky Zemevid*), Schafarik indique les Bulgares jusqu'à Okhrida, jusqu'à Kostur (Kastoria), jusqu'à Salonique; la même répartition se retrouve dans la carte éditée à Prague, en 1868, par le professeur Joseph Erben, dans la carte russe du

1. Spiridion Goptchevitch, *Makedonien und Alt-Serbien*, Vienne, 1889.

général Rittich (carte ethnographique des Slaves de l'ouest et du sud), qui accompagne son grand ouvrage *le Monde slave*, publié à Varsovie en 1885; dans la carte ethnographique des pays slaves publiée en 1867, à Pétersbourg, par Mirkovitch, et rééditée en 1874 dans la même ville; enfin dans la carte analogue éditée en 1889, à Saint-Pétersbourg, par MM. Komarov et Zarianko. A propos de cette dernière carte, il s'est passé un fait assez curieux. Elle est arrivée jusqu'à Belgrade, et les Serbes ont poussé des cris de désespoir en voyant qu'elle adjugeait la Macédoine aux Bulgares. L'année suivante, la carte a été réimprimée comme appendice au calendrier russe-slave publié par la Société de bienfaisance slave de Pétersbourg. On sait que depuis quelque temps les Bulgares se sont éloignés de la Russie, tandis que les Serbes s'en sont rapprochés. Les éditeurs pétersbourgeois, désirant être agréables aux Serbes, ont eu recours à un ingénieux artifice : ils ont donné à la Macédoine une teinte neutre, ni serbe ni bulgare, attendu, dit une note, que c'est un pays dont l'ethnographie n'est pas encore bien connue. C'est bien le cas de répéter le mot célèbre : « Calomniez! calomniez! il en restera toujours quelque chose. »

Un Hellène de mes amis m'écrivait il y a quelques années qu'on ne pouvait être philhellène si l'on n'adjugeait la Macédoine à ses compatriotes; peu de temps après, un Serbe fort intelligent m'affirmait que j'avais fait grand tort à son pays en lui refusant dans une publication récente, une contrée sans laquelle il ne pouvait arriver à son plein développement économique et politique. Pour un peu, il m'aurait accusé d'ignorance ou de mensonge. C'est parfois un rude métier que de chercher et de prétendre toujours dire la vérité. Aux témoignages que je viens de présenter, je voudrais cependant en ajouter encore un autre. L'homme le plus compétent que nous ayons en Europe sur les choses bulgares, c'est M. Constantin Jireczek, professeur à l'université tchèque de Prague, ancien ministre à Sophia. Tous ceux qui s'occupent du monde balkanique sont obligés de recourir à son histoire et à son livre sur la principauté [1]. Dans un ouvrage moins accessible, une encyclopédie tchèque actuellement en cours de publication, M. Jireczek a eu l'occasion de dire le dernier

1. *Geschichte der Bulgaren*, Prague, 1876. Une édition plus complète a paru en langue russe en 1882. — *Das Fürstenthum Bulgarien*, Prague, 1891.

mot de la science actuelle. Il s'exprime ainsi : « Les Bulgares vivent dans la principauté de Bulgarie et dans quelques parties voisines de la Turquie ; dans les vilaïets d'Andrinople, de Salonique, de Bitolia (Monastir) et de Skopie, où ils sont mêlés aux Macédo-Roumains, aux Albanais, aux Grecs, aux Turcs et aux Serbes. Ils s'étendent jusqu'aux monts Char et jusqu'aux lacs d'Okhrida et de Kostour [1]. » M. Jireczek n'est certes pas un ennemi des Serbes ; il a souvent visité leur pays, il écrit en leur langue, il jouit parmi eux d'une considération méritée.

Je n'analyserai pas les chapitres où M. Bérard étudie avec beaucoup de sagacité les prétentions ou les chances des Hellènes et des Turcs sur cette province, objet de tant de convoitises. Je recommande celui où il raconte la résurrection de la nationalité valaque dans cette contrée : il y a là de curieux détails sur ces Koutsovlaques ou Tsintsares qui ont réussi depuis quelque temps à se constituer en communautés religieuses et à ouvrir une quarantaine d'écoles. M. Bérard évalue leur nombre total à environ 400 000 ; ils sont disséminés sur un grand espace

1. *Slovnik Naucny*, Prague, 1891 ; t. IV, p. 89.

et ne forment pas un groupe compact. Les Roumains du Royaume doivent évidemment s'intéresser à ces frères éloignés, comme nous nous intéressons aux Français de la Louisiane ou du Canada; mais ils savent fort bien qu'ils ne peuvent fonder sur eux aucune espérance politique. Certains d'entre eux espèrent, il est vrai, rattacher un jour les Albanais à la Grande-Valachie. Ils invoquent de communes origines pélasgiques, des liens de parenté antérieurs à l'arrivée des Hellènes en Europe. Rêveries que tout cela! Mais ces rêveries ont un attrait singulier pour qui s'intéresse à la psychologie ethnique. Il est assez curieux d'y voir mêlé le nom d'un Français, le père Faveyrial, un lazariste qui prépare à Monastir de jeunes Macédo-Roumains pour l'université de Bucarest.

M. Bérard a traversé la Macédoine au moment où l'investiture venait d'être donnée aux évêques bulgares récemment nommés sur la mise en demeure de M. Stamboulov. Il a observé le déchaînement des passions nationales et religieuses que cet événement avait provoquées. Il a constaté la puissance de la *Grande Idée*, toujours vivante parmi les Hellènes; il conclut, en bon Athénien, par un hymne en l'honneur de

cette idée immortelle qui a survécu aux Perses, aux Romains, aux Barbares, aux Musulmans, il croit à la perpétuité de la langue hellénique; j'y crois aussi, mais j'estime qu'elle devra désormais compter avec les éléments qu'elle considérait naguère comme négligeables, qu'elle courrait gros jeu à vouloir heurter de front le patriotisme très respectable des Serbes, des Roumains, des Bulgares. Il est possible que les Grecs rentrent un jour en maîtres à Constantinople; mais je ne puis croire à la résurrection d'un empire byzantin qui dominerait sur toute la péninsule balkanique. Quoi qu'il en soit de ces divergences d'opinion, je ne regrette point le voyage que j'ai fait en compagnie de cet aimable guide dans ce pays si pittoresque, dans ces milieux si bigarrés, et j'engage le lecteur à l'entreprendre à son tour.

LA CHAIRE
DE LITTÉRATURES SLAVES
AU COLLÈGE DE FRANCE
(1840-1890)

L'attention publique a été ramenée sur le nom et l'œuvre d'Adam Mickiewicz. A vrai dire le nom du poète était un peu oublié chez nous; son œuvre a peu de lecteurs dans la génération contemporaine. Elle mérite cependant d'être connue et admirée; mais elle a besoin de nombreux commentaires. La présence des délégués du Collège de France à Montmorency lors de l'exhumation des restes du grand poète, l'éloquent discours de M. Renan, ont appris ou rappelé à beaucoup de personnes que Mickiewicz avait professé autrefois dans notre premier établissement scientifique. Le moment est favo-

rable pour rechercher dans quelles circonstances cet enseignement a été fondé, quels en furent le succès et les vicissitudes. Il y a précisément cette année un demi-siècle que la chaire de langue et de littératures slaves a été créée. La translation des cendres d'Adam Mickiewicz coïncide avec un jubilé scientifique auquel son nom est associé.

I

La fondation de la chaire fut due avant tout aux démarches faites auprès de M. Cousin par un publiciste distingué, Paul Foucher, le beau-frère de Victor Hugo. Il avait épousé une Polonaise, cousine de Mme Céline Szymanowska, femme de Mickiewicz. Il professait pour le poète une vive admiration. Il voulait lui assurer à Paris une situation plus brillante que celle qu'il avait alors à Lausanne comme professeur de littérature latine. Il espérait que sa présence à Paris serait utile à la cause de la nationalité polonaise. Cette cause était loin de sembler alors désespérée, et beaucoup de publicistes libéraux voyaient dans la Pologne reconstituée

l'alliée nécessaire de la France révolutionnaire contre la Russie autocratique. « La création de la chaire, écrivait Léon Foucher à Mickiewicz, aurait une autre importance : *elle offrirait un centre aux Polonais exilés*. A défaut d'une patrie politique, elle leur ferait une patrie littéraire. Il serait beau d'être l'instrument d'une telle mission. »

« La Pologne, écrivait-il quelques jours plus tard, doit renaître littérairement à Paris avant de se relever politiquement; vous avez une épée qui est la parole : on vous demande de vous en servir ici [1].... » Foucher, d'accord avec le prince Adam Czartoryski, le chef reconnu de l'émigration polonaise, proposa les éléments du rapport qui devait être présenté au roi. Louis-Philippe, d'après des renseignements que je dois à l'obligeance de M. Renan, était assez mal disposé : il craignait que la nomination de Mickiewicz ne fût considérée comme un défi adressé à la Russie. Ses scrupules auraient été combattus avec succès par la duchesse d'Orléans, à laquelle

1. Voir la *Correspondance d'Adam Mickiewicz*, l'ouvrage polonais de M. Chmielowski sur Mickiewicz et sur son œuvre (2 vol., Cracovie, 1886), et la *Biographie de Mickiewicz* par M. Ladislas Mickiewicz (Paris, Savine, 1888). Voir aussi mes *Nouvelles Études slaves*, 2e série (Paris, Leroux, 1886).

Gœthe avait autrefois signalé le génie poétique de Mickiewicz. Cousin aurait pu avoir quelques préjugés contre le candidat qu'on lui offrait; Mickiewicz l'avait fort mal traité dans le *Livre des pèlerins polonais*, traduit par Montalembert en 1833. « Dans votre pèlerinage, disait le livre, est-ce que les mendiants ne vous ont pas plus secourus que les princes? Et dans vos combats, dans vos prisons, dans vos misères, est-ce qu'une prière ne vous a pas plus nourris que la science de Voltaire et de Hegel qui sont comme du poison, et la science de Guizot et de Cousin qui sont comme des moulins vides? »

Cousin ignora ces paroles ou ne voulut pas s'en souvenir. Il écrivit à Mickiewiez lui-même pour annoncer qu'il le proposerait au choix du souverain et pour lui exposer qu'il entendait lui demander un enseignement purement scientifique : « Votre présence à Paris, lui disait-il, sera déjà par elle-même un événement d'une assez grande signification politique. Mais je dois songer et je ne songe qu'à la science et à la littérature. C'est une œuvre de littérature que je me propose et rien de plus. Je vous parle ici, monsieur, comme un honnête homme à un honnête homme. Les Polonais forment à Paris un parti

qui excite à bon droit les sympathies généreuses de la jeunesse. Ces sympathies s'attacheront naturellement à vous; mais je désire vivement que le ton de votre enseignement, en confirmant la haute estime qui vous est due, maintienne à l'établissement de la chaire nouvelle le caractère tout littéraire qui lui appartient. Je me flatte que vous comprenez, monsieur, et que vous prenez en bonne part mes scrupule : ils me sont dictés par mes devoirs. »

Cette lettre est du 10 avril 1840 : le ministre y tenait un langage essentiellement correct et loyal; mais les amis du poète étaient moins prudents : le 11 avril, le lendemain même, Léon Foucher écrivait à Mickiewicz : « La chaire à laquelle on vous appelle a un caractère politique; on veut créer un centre au moins littéraire à la nationalité polonaise dans l'exil ». Le poète, d'après sa correspondance, était fort embarrassé; il n'aimait guère Paris, il sentait que son rôle serait très difficile. Cependant il acceptait.

Le 20 avril, Cousin présenta à la Chambre des députés l'exposé des motifs du projet de loi qui ouvrait un crédit pour la création d'un enseignement nouveau : celui de la langue et de la

littérature slave. Qui a rédigé ce document? Dans un volume assez curieux de feu Christien Ostrowski, les *Lettres slaves* (3e édition, Paris, 1857), il figure sous le nom de M. de Salvandy. Quoi qu'il en soit, c'est un tissu d'erreurs, et il suffit à justifier la création du nouvel enseignement, car il montre quelle ignorance régnait alors en France dans les régions les plus officielles. L'auteur du rapport n'avait même pas consulté le récent ouvrage d'Eichhoff : *Histoire de la langue ou de la littérature des Slaves*[1], qui avait mis à profit les travaux de Schafarik. Il n'en fit rien et il entassa les unes sur les autres les erreurs les plus grossières. Il évaluait le nombre des Slaves de Turquie à 2 millions (au lieu de 6 au moins). Il déclarait que le polonais était le plus parlé des idiomes slaves, au détriment du russe, qui était rejeté au second rang. Au surplus, le passage mérite d'être cité en entier :

« De tous les dialectes slaves, le plus parlé est le polonais. Les premières traces de cet idiome ont été reconnues au xe siècle. Dès le xiiie (il faut lire évidemment le *seizième*) la

1. Ce livre avait paru l'année précédente, en 1839. Il donnait un tableau statistique beaucoup plus exact que celui du rapport officiel.

Pologne comptait des grands poètes, des orateurs sacrés et politiques, des historiens....

« Jusqu'au XVIIIe siècle le slavon a été la langue littéraire de la Russie.

« Au XVIIIe, Pierre le Grand fonde la nation et constitue la langue. Catherine la fixe par des vocabulaires et des grammaires et crée une académie. Depuis lors, l'impulsion donnée à la littérature russe ne s'est point affaiblie. Elle se manifeste en ce moment même par de nombreuses fondations d'écoles, de gymnases, de bibliothèques, d'académies, qui dans d'autres circonstances pourraient faire de la Russie le centre d'un mouvement littéraire digne d'attention. »

Mickiewicz abhorrait la Russie. Il fut très froissé de ce passage : « J'ai lu l'exposé des motifs, écrivait-il à Léon Faucher le 25 mai. Je prévoyais bien le rôle que le russe devait jouer parmi les littératures slaves. On lui a fait la part du lion, c'est pourquoi j'ai été très réservé dans ma réponse au ministre. J'entends accepter cette place en ma qualité de professeur, de littérateur, de savant, de cuistre. » Notez ce dernier mot. Au fond, pour le poète, l'idée d'être réduit à un enseignement purement scientifique semble une sorte de pis aller. Il craint de

déroger : « Je serai obligé d'accepter la chaire, écrit-il à son confrère Bohdan Zaleski (2 juillet), pour qu'un Allemand ne s'y introduise pas et n'aboie pas de là contre nous..., Si on m'appelle à une chaire inamovible, écrit-il le 17 juillet à Adam Czartoryski, j'accepterai surtout pour défendre ce poste scientifique des spéculations des Allemands défavorables à notre cause et l'assurer dans l'avenir aux Polonais... En ce qui concerne la manière dont il faut tenir le cours et l'esprit de l'enseignement, je partage tout à fait vos idées; chaque situation a sa politique : autres sont les obligations des ministres, autres celles du journaliste, celles du professeur; pour agir efficacement en chaire il faut se renfermer rigoureusement dans le domaine de la science. Cependant je ne puis donner au ministre aucune assurance, aucune garantie (lettre du 31 juillet). »

Je reviens au rapport déposé par M. Cousin. Il fourmillait d'erreurs, mais personne ne les remarqua ni à la Chambre des députés ni à la Chambre des pairs. Ce qui fut contesté, ce fut l'existence même de la littérature slave. A la Chambre des députés, M. Auguis se fit remarquer par la violence de son opposition.

« La langue slave, disait-il, n'est pas une langue littéraire, à proprement parler. Qu'est-ce qu'une langue littéraire? C'est une langue qui dans ses divers dialectes a des monuments littéraires assez importants pour que l'étude en soit faite avec soin. Je demanderai à la Chambre quels sont les monuments littéraires écrits en langue slave, quels sont les monuments littéraires de la Pologne, de la Russie, de la Lithuanie, de la Hongrie (*sic*), de la Dalmatie, de la Styrie, de la Carinthie. Chez les Slaves, tout ce qui a un caractère original est une traduction plus ou moins bien faite d'ouvrages qui appartiennent à la France ou à la Germanie.... Je sais bien pour qui la demande a été faite, mais je dis qu'il n'est pas de la dignité de la nation d'aller donner une chaire dans un établissement français à un poète étranger. »

Personne évidemment n'était en état de donner à l'honorable orateur une réponse scientifique. Ce qu'il y a de plaisant, c'est qu'Auguis avait fait un livre sur ces pays slaves qu'il connaissait si peu. C'est une histoire de Catherine II. Il est vrai que le sous-titre ajoute : *Extraits de l'histoire de Russie*, par M. Levesque.

La chaire, si brutalement — et si niaisement

attaquée par M. Auguis, fut défendue par M. Denis, député du Var. M. Denis était un littérateur distingué; il a publié de 1843 à 1848, avec Abel Hugo, une *Revue de l'Orient*. Il exposa en termes élevés le rôle de la France, « qui est de faire comparaître devant elle toutes les grandes littératures, d'être la propagatrice des lumières et de la civilisation ». A côté de ces arguments moraux il invoqua même des arguments scientifiques; mais il n'eut pas la main heureuse, il cita des chants apocryphes et des runes qui n'ont jamais existé. A la Chambre des pairs, M. de Gérando fit entendre un langage plus élevé et vraiment scientifique. Le projet de M. Cousin fut voté; mais en somme, ni parmi ses défenseurs, ni parmi ses adversaires, personne n'avait une idée bien nette, ni du domaine scientifique du nouvel enseignement, ni des services qu'il était appelé à rendre.

Mickiewicz fut nommé chargé de cours par arrêté ministériel du 8 septembre 1840. Sa qualité d'étranger ne lui permettait pas d'être professeur titulaire. Lorsqu'il ouvrit le cours au mois de décembre de la même année, l'affiche du Collège de France portait cette mention : *Cours provisoire*. Ce provisoire a duré quarante-

cinq ans. Ce n'est qu'en 1885 que la chaire a été confiée à un professeur titulaire désigné par le choix de ses collègues et de l'Institut. La nouvelle création fit grand bruit en Europe. Précisément à cette époque, deux grands États, la Russie et la Prusse, songeaient à ériger des chaires de littérature et de philologie slave dans leurs Universités. Le savant tchèque Hanka invitait l'Académie de Saint-Pétersbourg à créer une section slave : « Il est temps de faire cela, écrivait-il au savant russe Pogodine, quand il y a déjà une chaire slave à Paris ». Schafarik, le grand linguiste et ethnographe de Prague, se préoccupait aussi de la nouvelle fondation : « Vous savez déjà, écrivait-il en octobre 1840, que la chaire de slave est échue au poète Mickiewicz : puisse la politique ne pas agir d'une façon nuisible sur la science et la littérature pure! » Dans une lettre adressée à Pogodine, le jeune philologue russe Bodiansky exprimait sous une autre forme les mêmes appréhensions : « Honneur aux Français! s'écriait-il, ils ont tout d'abord compris l'intérêt qu'il y a à mieux connaître les Slaves, leurs littératures, leurs langues. Quels que soient les motifs et les vues de celui qui a créé cette chaire, sachez apprécier ses efforts

pour la fonder. Tout ce qu'il y a d'impur s'évaporera au creuset du temps et il ne restera que ce qu'il y a de noble et de bon[1]. »

II

Mickiewicz fit sa première leçon le 22 décembre 1840. Il était peu préparé, il l'avoue lui-même, à ses nouvelles fonctions. « Privé de documents historiques à consulter, je dus, dit-il, commencer avec mes seules ressources, mes seuls souvenirs. Ce que j'avais senti et observé pendant mon séjour dans divers pays slaves, ce que j'avais retenu de mes anciennes études sur leur histoire et leur littérature, ce qui surtout était entré en moi de l'esprit qui anime actuellement ces peuples : voilà tout ce que je possédais. Je le partageais avec mon auditoire ; cet auditoire, ajoute-t-il, était composé en majeure partie de Slaves. » Bien qu'il enseignât depuis deux années à Lausanne, il ne maniait la langue française qu'avec difficulté. Il s'en excusait par un beau mot, un mot de poète : « A

1. *Correspondance de Pogodine avec les pays slaves* (Moscou, 1879).

chaque mouvement de ma pensée, je sens le poids de ma chaîne comme vous en entendez le bruit ». Les Français qui venaient, attirés les uns par la curiosité, les autres par leurs sympathies pour la cause polonaise, étaient absolument hors d'état de contrôler les assertions du professeur. Au début, Mickiewicz s'efforça d'observer vis-à-vis de tous les Slaves la neutralité scientifique qu'il avait promise à M. Cousin. Son cours eut un caractère essentiellement synthétique : il menait de front des considérations politiques et littéraires sur les peuples les plus divers, les Polonais, les Moraves, les Bohêmes, les Serbes, les Russes. Tantôt il considérait ces peuples comme solidaires les uns des autres, tantôt il s'efforçait au contraire d'accentuer leur individualité. Mais il lui était bien difficile de résister aux influences qui pesaient sur lui, aux entraînements du milieu dans lequel il vivait et de l'éducation qu'il avait reçue. On comprend combien il lui était malaisé de rester impartial vis-à-vis de la Russie. Mais même vis-à-vis d'autres peuples son jugement n'était pas libre.

Catholique convaincu, il ne pouvait comprendre ce mouvement hussite qui est le côté le

plus original de l'histoire morale et littéraire de la Bohême.

Patriote polonais, il ne pouvait voir qu'avec peine le démembrement de l'empire ottoman, allié nécessaire de son pays dans la lutte contre la Russie : il lui était interdit d'encourager les efforts des Serbes ou des Bulgares pour arriver à l'émancipation politique. Il savait qu'au fond les Français s'intéressaient fort peu aux Slaves. Il le reconnaît dans une lettre à son ami Domeyko. La présence de ses compatriotes les émigrés le gênait singulièrement : « Mes compatriotes, écrivait-il (lettre du 3 mars 1841), viennent à mon cours, mais pourquoi? Pour savoir à quel parti j'appartiens, si je suis aristocrate ou démocrate : et ils sont furieux que je ne leur parle pas politique. » Il résistait autant qu'il le pouvait à cette pression, et les leçons de ses deux premières années prouvent un sérieux effort de travail et de volonté. M. Ladislas Mickiewicz, dans l'intéressant volume qu'il a consacré à la mémoire de son père, a réuni quelques textes qui attestent l'impression produite sur les auditeurs. Mickiewicz ne répondait nullement à l'idée que nous nous faisons du professeur; c'était un prophète dans un nuage,

une sibylle sur un trépied. « Il avait les apparences d'un visionnaire céleste », dit Eugène Noël. « Nous l'avons vu quelquefois plus qu'un homme, raconte Michelet[1]. Une flamme vivante, sublime et douloureux spectacle, des larmes mêlées d'éclairs, erraient dans ses yeux sanglants. » Dans les élégants et ingénieux portraits qu'il a tracés sous ce titre : *les Contemporains, un homme de bien*, Loménie, qui devait être lui-même professeur très goûté au Collège de France, résume ainsi l'impression que lui avait laissée l'enseignement de Mickiewicz à ses débuts :

« La diction de M. Mickiewicz, dit M. de Loménie, bien que difficile et hésitante, n'en a pas moins un charme extrême : d'abord elle est très nette, très claire, très pure, quoique originale dans son étrangeté. Le mot arrive lentement, mais il arrive, et c'est toujours le plus juste et le meilleur. Il y a surtout quelque chose de singulièrement attrayant à entendre ces vieux chants polonais, russes, bohémiens ou serbes, qui vous arrivent reproduits dans toute leur

1. Sur le Collège de France à cette époque et sur la façon dont certains professeurs comprenaient l'enseignement, voir la curieuse notice de Michelet (*Paris-Guide*, Librairie internationale, Paris, 1867).

rudesse et leur simplicité homérique, à travers une parole étrange, cadencée, abrupte et pittoresque. La personne même du professeur est en harmonie avec son sujet : s'il y a du contemporain dans ce regard profond et dans cette physionomie triste et rêveuse, il y a aussi du vieux Slave dans ces traits anguleux, dans cette bouche proéminente et sillonnée aux deux coins, dans cette voix aux brusques intonations, dans cette figure constamment impassible au milieu de l'hilarité provoquée par telle ou telle naïveté d'un héros bohémien ou russe du xe siècle.... Comme il faut toujours un peu de critique, je dirai que le professeur me semble se perdre un peu dans les innombrables détails de son sujet.... Dans ce champ si vaste il paraît glaner çà et là à l'aventure. L'auditeur aurait besoin, pour se retrouver, du fil d'Ariane. Un peu plus de méthode ne nuirait pas, à mon avis.... »

La méthode est le propre de l'histoire : mais dans l'enseignement de l'histoire, Mickiewicz restait poète et il se trouvait singulièrement dépaysé. Dès sa jeunesse, l'un des caractères propres de son génie avait été une tendance irrésistible vers le mysticisme, un besoin inassouvi de merveilleux. Le mysticisme et le mer-

veilleux peuvent être d'admirables éléments poétiques : ils sont la négation même de la science et de la critique.

Le cours de Mickiewicz a été sténographié revu par l'auteur et publié. Il ne forme pas moins de cinq volumes in-8 [1]. Un tiers à peine traite de l'histoire des peuples ou des littératures slaves; le reste est consacré à des digressions politiques, philosophiques et religieuses ou à des rêveries qui nous semblent aujourd'hui bien étranges. Elles paraissent naturelles pour qui a étudié l'état psychologique ou plutôt psycho-pathologiqus du poète. Il avait été profondément remué par les désastres de sa patrie : il cherchait des consolations dans la lecture des mystiques : Saint-Martin, Baader, etc., des ouvrages apocryphes, de Denys l'Aréopagite. Certaines de ses inspirations poétiques avaient coïncidé avec de véritables hallucinations [2]. D'ailleurs, ce n'est pas chez lui seulement qu'on rencontre à cette époque des symptômes d'état morbide intellectuel. C'est chez la plu-

1. *Les Slaves*, cours professés par Adam Mickiewicz (Comptoir des imprimeurs unis, 1849). Les volumes IV et V avaient été publiés d'abord en 1845, sous ce titre : *l'Eglise officielle et le Messianisme*.

2. Voir le livre de M. Zdziechowski, *les Messianistes et les Slavophiles* (en polonais, Cracovie, 1888).

part de ses compatriotes émigrés. Chrétiens fervents, il leur semblait que Dieu avait commis une souveraine injustice en abandonnant la Pologne et que cette injustice il devait la réparer un jour. Le ciel seul pouvait permettre à la Pologne de se relever. On ne pouvait désormais compter que sur un secours surnaturel, sur un nouveau Messie ; il fallait faire violence à Dieu, désarmer son courroux par des larmes, par des exercices spirituels. Beaucoup d'entre eux prenaient à la lettre le mot de l'Évangile sur la foi qui transporte les montagnes. Dans son poème des *Aïeux*, Mickiewicz faisait dire à un esprit :

« Homme, si tu connaissais ta puissance,... si tu savais que les anges et les démons attendent en silence ta pensée à peine formée, comme les éléments attendent les éclats de la foudre.... Hommes, il n'est pas un de vous qui ne puisse, isolé, dans les chaînes, faire crouler ou relever les trônes par la seule puissance de la pensée et de la foi.... »

Sous la plume de Gœthe, de Byron, de Hugo, ces paroles n'eussent été qu'une fantaisie de poète : sous la plume de Mickiewicz elles constituaient un dogme politique ; il était le premier à

y croire, et beaucoup de ses compatriotes exilés partageaient sa foi. Sa femme, gravement malade, avait dû entrer dans une maison de santé. Pendant les années 1843 et 1844, le poète fut en proie à de véritables hallucinations; dans ses rêves il était en lutte avec des esprits célestes et jamais il ne sortait victorieux : il conversait avec Napoléon, avec le Christ. Il était dans ces dispositions maladives lorsqu'il fit la rencontre d'un théosophe halluciné nommé Towianski. Il le prit pour un envoyé du ciel et désormais il ne fut plus qu'un instrument docile aux mains de ce singulier personnage. Il se mit à prêcher le messianisme, une religion étrange où Napoléon déifié est l'objet d'un véritable culte, où Towianski joue le rôle d'un prophète qu'on vénère d'autant plus qu'on ne le nomme pas. Sous son influence, il cessa définitivement de penser par lui-même; sous prétexte d'étudier la philosophie slave, il fit tour à tour intervenir, dans un enseignement où ils n'avaient que faire, Descartes, Spinoza, Kant, Fichte, Hegel, Herder, Schlegel, Schelling, Saint-Simon, Fourier, Saint-Martin. Il annonça qu'un Verbe arrivait pour créer une époque nouvelle et que la race slave devait être considérée comme l'armée future de ce Verbe.

Nous avons d'une part les leçons de Mickiewicz, de l'autre sa correspondance. Elle nous permet de suivre jour par jour, pas à pas, les progrès de cette influence néfaste qui devait aboutir au naufrage complet de l'enseignement et du professeur. Dans ce temps-là il n'était pas encore question de la suggestion. Mais il est certain que la plupart des leçons étaient suggérées. Le pseudo-prophète inspirait, le professeur répétait ou développait les rêveries qu'on lui avait dictées. L'influence de Towianski continua à s'exercer même quand ce néfaste personnage eut été expulsé de France par le gouvernement. La littérature slave est à peu près absolument absente des cours professés en 1843 et en 1844, ou elle n'y est représentée que par de rares citations de poètes mystiques polonais. Prenons au hasard le titre de quelques leçons : Caractères d'une époque qui finit. — Différence entre les hommes du passé et les hommes de l'avenir. — De l'enthousiasme. — Qu'est-ce que c'est que le peuple? On trouve dans ces leçons des assertions comme celle-ci, qui devait singulièrement flatter les compatriotes de l'auteur, mais à laquelle les Français devaient comprendre peu de chose : « L'émigration est la der-

nière et la plus grande explication de l'histoire des peuples slaves ». Dans des leçons sur l'église de Rome dans ses rapports avec la révolution polonaise, le poète arrive à prêcher le culte de Napoléon déifié. Dans sa jeunesse il avait vu passer les troupes de la Grande Armée qui traversait la Lithuanie au début de la campagne de Russie : il avait connu les légionnaires polonais qui avaient servi sous le grand homme en Italie, en Espagne, sur tous les champs de bataille de l'Europe. Il lui était resté une sorte d'adoration pour le souvenir de Napoléon. Cette adoration on la retrouverait dans d'autres poètes, dans Hugo, dans Béranger, dans Casimir Delavigne. Mais elle n'est pas sortie du domaine purement littéraire pour pénétrer dans le domaine religieux. Chez Mickiewicz sous l'influence de Towianski, elle devint une sorte de fanatisme, et le professeur se crut obligé, que dis-je, fut obligé — son âme n'était plus libre — de faire partager cette foi nouvelle à ses auditeurs. Il se rencontrait sans le savoir avec une secte russe qui, elle aussi, a déifié Napoléon [1].

1. Les Skoptsy russes, qui divinisent Pierre III, lui donnent pour lieutenant Napoléon, qui doit rétablir ici-bas le règne de la justice. D'autres sectaires le proclament leur Messie (voir Leroy-Beaulieu, *l'Empire des Tsars*, t. III, p. 490).

« ... Vous vous étonnez que nous invoquions entre tous Napoléon, le plus puissant des génies, l'époux de la plus malheureuse des nations, comme l'appelle notre prophète Brodzinski [1]. Nous avez-vous demandé les mystères de ce culte que vous vous contentez de repousser, de regarder comme illusoire? Tout culte qui ne s'appuie pas sur des preuves judiciaires serait-il illusoire? Mais alors vous attaquiez le catholicisme par la base? Et que savez-vous de ce culte de Napoléon? Comment pouvez-vous le comprendre? Avez-vous suivi cet homme sur le champ de ses travaux? Avez-vous visité, du moins, ces ossuaires immenses d'Iéna, de Montebello, d'Auerstædt où gisent les os de milliers de martyrs qui ont souffert et sont morts pour la cause du christianisme [2]? »

Désormais les leçons prennent un tour de plus en plus apocalyptique. Le poète se demande : Qu'est-ce que la parole? et il démontre que l'Église officielle n'en a plus, ni l'idée ni la tradition. Il étudie l'influence du moral sur le physique et cherche où est la vraie source de la

1. Littérateur distingué dont certains écrits ont en effet une allure prophétique.
2. *Les Slaves*, t V, p. 83.

misère matérielle, où le monde va, d'où il vient. La dixième leçon de l'année scolaire 1843 est intitulée *le Maître*. Ce maître, c'est Napoléon, l'homme sorti du catholicisme, « l'homme le plus complet de l'époque passée, celui qui l'a complètement réalisée dans sa personne et l'a dépassée par son génie, l'homme du globe.... La race slave tout entière a été choisie pour reconnaître la première la nouvelle révélation (la révélation du messianisme polonais).... » La leçon se termine par une adjuration solennelle du missionnaire aux fidèles qui l'écoutent :

« J'ose sommer ceux d'entre les Français et les Polonais qui sont parmi vous et qui connaissent la révélation, qu'ils me répondent comme hommes vivants, qu'ils me répondent : Existe-t-elle oui ou non? (Ceux à qui s'adresse l'appel se lèvent et, la main levée, répondent oui!) Ceux d'entre les Polonais et d'entre les Français qui ont vu et qui ont reconnu que leur maître existe, qu'ils me répondent : Oui ou non. (Ceux à qui s'adresse l'appel se lèvent et répondent oui.) » Désormais les leçons ou plutôt les prédications se compliquent d'actes de culte et d'adoration : certains auditeurs prennent la parole, d'autres pleurent. Le professeur déclare qu'il ne prépare

plus ses leçons et qu'il compte uniquement sur le secours de l'Esprit qui les lui dicte. Il annonce qu'un homme est arrivé, un homme à trois faces et à trois têtes qui seul peut continuer l'œuvre de la réalisation napoléonienne. Il fait distribuer à l'auditoire une lithographie dont il donne lui-même la description. « Elle représente Napoléon coiffé d'un long voile, les yeux levés au ciel et pleurant sur la carte de l'Europe. C'est lui, disait Mickiewicz, qui a fait cette carte, sa destinée y est écrite. C'est lui qui a constitué l'Europe actuelle. Ceux qui souffrent de l'état actuel de l'Europe peuvent seuls comprendre la souffrance spirituelle de l'homme du destin. » Cette lithographie, aujourd'hui fort rare, a été reproduite dans l'album de Mickiewicz qui a été publié récemment à Lwow (Lemberg)[1]. Elle offre une curieuse particularité. Les traits de Napoléon présentaient une certaine analogie avec ceux de Towianski. Le théosophe qui dominait Mickiewicz faisait ainsi distribuer son portrait déguisé sous celui de l'empereur. C'est ce que fait très justement remarquer un compatriote de Mickiewicz, N. Zdziechowski, dans le très intéressant

1. *Album Pamiatkowe Adama Mickiewicza.* Lwow, librairie Altenberger.

volume sur les Messianistes et les Slavophiles que j'ai déjà cité. Après avoir distribué cette image singulière, le poète adresse publiquement une prière à l'âme de Napoléon. Ici il faut citer textuellement :

« ... Nous, hommes, coopérant à l'œuvre de l'Esprit, il nous est permis de vider la coupe avec un ardent soupir pour la prospérité de l'œuvre et celle de notre patrie. Première coupe de ce genre sur la terre, car il n'y eut point encore de tel service sur la terre et par conséquent de telle coupe : en nous souvenant qu'il est permis à l'homme de renouveler la sainte Cène du Sauveur en élevant l'esprit.

« Première coupe : Dieu! daigne recevoir à ta gloire cette exposition de l'Esprit dans les formes terrestres pour que ton nom, ô Seigneur, soit sanctifié, pour la prospérité de la plus sainte cause des peuples; pour la prospérité de notre patrie!

« Seconde coupe à Napoléon : La miséricorde du Seigneur, le pardon et le repos et prompte union avec nous, ô esprit cher pour nous, d'un héros frère, compagnon et coopérateur dans l'œuvre sainte! O toi, maître lumineux, plus avant dans les décrets du Seigneur en faveur de

la terre, toi qui, après tant d'années de souffrances, par permission supérieure assistes en ce moment à notre cène, en esprit, reçois dans ce moment notre solennelle assurance, unique consolation qui te soit réservée, que nous ferons tous nos efforts pour devenir dociles à tes inspirations, à la direction que, d'après la volonté de Dieu, dont tu es le plus rapproché, tu nous imprimeras pour la joie, le repos et le salut de ton esprit. » (*Les Slaves*, t. V, p. 301.)

On lit peu aujourd'hui le cours de Mickiewicz. J'ai tenu à citer tout ce passage pour faire comprendre à quel degré d'illuminisme le poète était arrivé. Cet illuminisme était d'ailleurs partagé par son auditoire. On peut en juger par la préface mise en tête du cours. Elle est signée du nom de trois auditeurs, Charles Bouvier, Émile Bournier, Théodore Fouquère. Cet enthousiasme semble aujourd'hui d'autant plus singulier qu'il est absolument impossible de comprendre quel en est l'objet.

Des leçons aussi étranges, des scènes aussi extraordinaires devaient nécessairement appeler l'attention des Chambres et du gouvernement. Lorsque la chaire avait été créée, on avait prétendu qu'elle était inutile, attendu qu'il n'y avait

point de littératures slaves. La preuve que ces littératures n'existaient pas, c'est que le professeur enseignait tout autre chose. Le nouvel enseignement faillit sombrer complètement : Mickiewicz bénéficia de l'intérêt qui s'attachait à son génie poétique, aux misères de l'émigration polonaise. Au mois de mars 1845, il fut mis en congé; il gardait les deux tiers de son traitement. Le cours fut confié à un jeune homme qui s'était fait remarquer par des études distinguées publiées dans la *Revue des Deux Mondes*, Cyprien Robert, et par un livre sur *les Slaves de Turquie*.

III

Cyprien Robert n'avait point comme Mickiewicz la double auréole du génie et de l'exil. On connaît peu son nom en dehors d'un petit nombre de spécialistes et on ne lit guère plus ses œuvres. Elles méritent cependant de ne pas être oubliées. L'auteur était un homme d'une rare énergie et de grand talent. Il était né à Angers en 1807. Fils de modestes commerçants, il avait

reçu une sérieuse éducation[1]; au début de sa vie il eut un trait de commun avec Mickiewicz, le mysticisme; il ne parvint jamais à s'en défaire complètement, et certains de ses écrits en portent l'empreinte; il avait fait partie du petit groupe de La Chesnaie sous la direction de Lamennais. Puis il s'était mis à voyager.

Il avait visité la péninsule balkanique à une époque où il y avait quelque mérite et quelques difficultés à le faire. A dater de 1842 il avait donné à la *Revue des Deux Mondes* de bons travaux sur les Bulgares, les Albanais, les Monténégrins, les Serbes, les Bosniaques et le mouvement unitaire de l'Europe orientale. Ils révélaient des études tout à fait originales. Au témoignage de M. Théodore Pavie, qui l'a bien connu, Cyprien Robert offrait le type du bohème dans la forte acception du mot[2] :

« Quand il s'égarait dans les forêts des Carpathes, il passait la nuit sur un arbre pour éviter l'attaque des loups et des ours, attaché aux branches de crainte de tomber en dormant. A Paris, il traduisait les journaux allemands et

1. Je dois ces détails à l'obligeance de M. Célestin Port.
2. *Victor Pavie, sa jeunesse, ses relations littéraires.* Angers, 1887; voir p. 186-189, et 334-336.

gagnait ainsi quelques sous. Il se contentait d'une jatte de lait et d'un petit pain pour sa nourriture. Il changeait de logement tous les deux ou trois mois, demeurant dans une mansarde du quartier Latin, ayant pour tout meuble une malle où il serrait ses manuscrits, écrits sur d'étroites bandes de papier qu'il roulait pour éviter la dispersion des feuilles volantes.

« Quand on parvenait à découvrir son domicile, on le trouvait couché dans un sac de fourrure à la russe, l'hiver sans feu, tout entier à ses rouleaux, et si on s'étonnait de le voir encore au lit, il répondait : « C'est que je prends une « leçon de polonais à minuit. »

Les cours de Cyprien Robert furent naturellement moins suivis que ceux de Mickiewicz : d'après ce que m'ont raconté d'anciens auditeurs, il se confina dans une des petites salles du Collège de France et ne se soucia guère d'intéresser le grand public à son enseignement. Quelques-unes de ses leçons devaient être excellentes, si j'en juge par certains de ses ouvrages. Son livre sur les Slaves de Turquie, publié en 1844, est une œuvre des plus remarquables. Il y a fort bien mis en lumière les aspirations politiques de ces peuples si peu connus. Il y a démontré avec

beaucoup de logique et de vigueur que l'émancipation des chrétiens balkaniques était le meilleur moyen de tenir en échec les ambitions qu'on prêtait aux Russes sur Constantinople et les pays voisins.

Dans une brochure publiée en 1847, à Leipzig, sur les deux panslavismes, il expliquait très nettement qu'il fallait distinguer les aspirations des Slaves d'Occident des visées personnelles de la Russie, avec lesquelles à cette époque on les confondait trop souvent. En 1849, il fit paraître à Paris le premier volume d'une revue intitulée : *l'Orient Européen, Revue des intérêts politiques, religieux et littéraires des peuples de l'Europe Orientale, Polonais, Jougo-Slaves, Magyars, Roumains, Grecs, Ottomans et Russes.* Ce recueil n'eut pas de succès. De 1848 à 1850, il rédigea *la Pologne, journal slave de Paris.* Dans ses livres comme dans son enseignement, il était profondément hostile à la Russie qu'il n'avait pas visitée et qu'il connaissait d'une manière insuffisante. D'après une anecdote qui m'a été racontée par un de ses amis, M. Douhaire (du *Correspondant*), et confirmée par diverses personnes, certains Russes se vengèrent du professeur par de cruelles mystifications. Il a résumé une

partie de ses leçons dans un livre intitulé : *le Monde slave, son passé, son état présent et son avenir*, qui parut à Paris en 1852. Les chapitres relatifs aux origines et au moyen âge manquent de critique et ne pourraient pas être consultés sans danger par un lecteur mal préparé. Cyprien Robert abordait les questions philologiques avec une absence de méthode absolue et une fantaisie sans limite. Mais les chapitres consacrés aux Slaves du XIXe siècle sont fort intéressants et méritent encore d'être lus aujourd'hui.

La destinée de Cyprien Robert ne fut pas moins étrange que celle de Mickiewicz. Le grand poète lithuanien avait sombré dans les abîmes du messianisme. Un jour, sans avoir prévenu personne, Cyprien Robert disparut subitement. On supposa qu'il avait gagné l'Amérique ; on prétend qu'il y est mort, mais on ne sait à quelle époque. Des chagrins domestiques l'avaient, paraît-il, dégoûté de Paris et de la France. Sa disparition fit peu de bruit. Ses auditeurs étaient peu nombreux ; ses amis étaient habitués aux bizarreries de son caractère : son nom n'était pas populaire.

Il était bien difficile de trouver à cette époque (c'était en 1856) un Français connaissant les

langues slaves et possédant sur leur littérature un ensemble de notions suffisantes. La guerre de Crimée venait de montrer une fois de plus l'importance du monde slave et la nécessité de l'étudier. Pour succéder à Cyprien Robert comme chargé de cours, le gouvernement désigna M. Alexandre Chodzko. Comme Mickiewicz, il était Polonais d'origine, comme lui il était Lithuanien : né dans les premières années du siècle, il avait fait de fortes études à Wilna et à Saint-Pétersbourg. Longtemps consul de Russie en Perse, il s'était fait connaître par de remarquables travaux sur les langues et les littératures et l'histoire de l'Orient musulman. Dans sa jeunesse il avait publié des poésies polonaises qui avaient fait concevoir les plus hautes espérances. Un instant ses compatriotes avaient cru voir en lui l'émule de Mickiewicz. Mickiewicz s'était plu à le saluer comme son rival et son successeur. En 1824, tous deux se trouvaient à Wilna, dans une joyeuse société de jeunes poètes. M. Alexandre Chodzko avait improvisé des vers en l'honneur du chef incontesté de la nouvelle école poétique. Il avait comparé l'élan de son génie au vol de l'aigle. Mickiewicz répondit par une improvisation qui a été

recueillie et dont certains vers peuvent être considérés comme une prophétie.

« Alexandre, par quoi payer tes rimes? Comment en remercier? Mon génie poétique s'égare et ne sait de quelles fleurs te couronner.

« Comme un faucon planant au-dessus des belles campagnes tu as vu l'aigle dans son vol; ses ailes solitaires projettent une ombre triste : mais dans ses yeux étincellent les étoiles.

« Il y a tant d'harmonie sur tes lèvres, tant d'éclat dans tes yeux. Tu as saisi les secrets du vol de l'aigle; lui-même te porte envie. . . . . .

« Quand l'aigle tombera, tu prendras ton vol. Quand Adam mourra, tu vivras; *tu t'assoiras un jour sur son trône et tu te couvriras de sa splendeur.* »

Certains compatriotes de Mickiewicz se sont plu à lui attribuer le don de prophétie. Il fut prophète cette fois; le jeune poète auquel il rêvait de léguer son sceptre avait renoncé à l'art des vers, mais il était devenu un linguiste éminent. C'est en cette qualité qu'il remplaça Mickiewicz dans la chaire du Collège de France : il n'en fit pas, comme son illustre prédécesseur, le trépied de la sibylle : il se renferma dans la salle des langues et se contenta d'interpréter,

avec un goût littéraire très vif, une érudition très variée, les chefs-d'œuvre déjà si nombreux des littératures serbe ou tchèque, russe ou polonaise. Ceux qui, comme moi, ont jadis suivi ce cours, ont gardé un très vif souvenir de cet enseignement aimable où le poète du temps jadis se retrouvait encore sous le philologue. On pouvait n'être pas toujours de l'avis du professeur ; il était impossible de ne pas rendre hommage à sa scrupuleuse impartialité, à l'étendue de ses lectures, à la variété de ses connaissances, à son ardent patriotisme de Slave et de Polonais, à l'exquise cordialité avec laquelle il accueillait l'étudiant. La littérature populaire, si riche, si harmonieuse, exerçait sur lui un attrait tout particulier. Il ne pouvait oublier qu'il était l'auteur de cette exquise ballade de *Maliny* (les Framboises) qui figure dans toutes les anthologies polonaises. Il a consacré au folklore slave deux publications d'un haut intérêt, les *Contes des paysans et des pâtres slaves* publiés en 1864 et dont Michelet disait : « C'est divinement traduit », les *Chants historiques de l'Ukraine* édités en 1876. Entre ces deux publications, il avait donné en 1869 une *Grammaire paléo-slave* qui a eu l'honneur d'être publiée à l'Imprimerie natio-

nale. Au sortir d'une de ces leçons familières où je trouvais tant de charme, M. Chodzko résumait un jour les caractères généraux de l'enseignement du Collège de France : « Mickiewicz, disait-il, a surtout traité de la littérature, Cyprien Robert de l'ethnographie, moi de la philologie. Celui qui nous succédera devra traiter également de toutes les trois. »

M. Chodzko a pris sa retraite en 1884. Celui qui occupe actuellement sa chaire s'estimerait heureux si l'opinion publique se plaisait un jour à reconnaître qu'il a réussi à réaliser ce noble programme ou du moins qu'il y a fait tous ses efforts.

Ut desint vires, tamen est laudanda voluntas.

UN POÈME DE MICKIEWICZ

MESSIRE THADDÉE

A l'occasion du transfert des cendres de Mickiewicz dans le sanctuaire du Wawel, le Saint-Denis polonais, l'attention du public s'est un instant reportée sur le chantre des *Aïeux*, de *Grazyna*, de *Wallenrod*, de *Messire Thaddée*, sur l'auteur de l'*Ode à la jeunesse*, des stances héroïques *A la mère polonaise*. Quelques notices ont paru dans les journaux et les revues; puis le silence s'est fait de nouveau. La librairie parisienne est toujours à l'affût de ces « actualités » qui s'imposent au public et sollicitent son attention. Elle n'a pas trouvé que Mickiewcz fût redevenu une actualité. Mickiewicz est peut-être le plus grand poète de la race slave. En Occi-

dent, il est de ceux qu'on admire sur la foi de leur gloire, sans les lire. Parcourez les catalogues des grands éditeurs parisiens : vous ne trouverez son nom que sur deux d'entre eux; chez l'un pour une étude biographique [1]; chez l'autre pour un choix de poésies traduites en français [2]. Ces deux volumes, biographie et traduction, sont également dus au soin pieux du fils de l'auteur, M. Ladislas Mickiewicz. Les Polonais en sont réduits à se faire eux-mêmes les traducteurs de leurs génies, les hérauts de leurs gloires littéraires. Les Français n'ont point le loisir d'étudier le polonais, qui n'est plus une langue politique et qui n'a jamais été une langue commerciale; d'ailleurs, même au temps où ils manifestaient les plus généreuses, les plus ardentes sympathies pour une nation malheureuse et chevaleresque, cette sympathie n'a jamais pu franchir les limites de la grammaire ou du dictionnaire. La loi transporte les montagnes, mais elle ne donne pas le don des langues. Ah! si Mickiewicz avait écrit en russe, ce serait une autre histoire! Il y a bien

1. *Adam Mickiewicz, sa vie et son œuvre.* Paris, Savine, 1888.
2. *Chefs-d'œuvre d'A. Mickiewicz*, traduits par le fils de l'auteur. Charpentier, 1882.

des années, à propos d'une étude sur les premières œuvres de Mme Henry Gréville, j'ai noté cette évolution des sympathies françaises, dont la littérature russe a recueilli tout le bénéfice [1]. Depuis 1877, cette évolution s'est singulièrement précipitée; la Russie nous a envahis, débordés. Léon Tolstoï surtout a eu le privilège de susciter un véritable délire; après nous avoir donné ses chefs-d'œuvre, on nous a présenté ses œuvres secondaires, puis ses moindres essais; on a été jusqu'à ramasser les copeaux, comment dirai-je? les balayures de son atelier. Au risque de paraître un peu démodé, un peu réactionnaire, je voudrais essayer de remonter le courant, d'opposer à cet engouement qui passera l'admiration raisonnée d'œuvres qui ne passeront pas.

I

Celle à laquelle je voudrais intéresser aujourd'hui mes lecteurs a pour titre *Pan Tadeusz* (Monsieur Thaddée). C'est une épopée, et

1. *Le roman russe dans la littérature française : Mme Henry Gréville.* (Voir mes *Nouvelles Études slaves*, 2e série, Paris, Leroux, 1880.)

l'épopée n'est guère plus à la mode aujourd'hui que la littérature polonaise elle-même. *Pan Tadeusz* a été traduit en français deux fois, chaque fois par un compatriote de l'auteur. La première traduction fut donnée par Christian Ostrowski dans le recueil intitulé *Œuvres poétiques complètes d'Adam Mickiewicz*, recueil qui, de 1841 à 1859, n'a pas eu moins de quatre éditions. A dater de cette époque, le zèle ou le nombre des admirateurs du poète lithuanien a diminué, et il faut aller jusqu'en 1882 pour trouver un nouveau recueil, dû au fils de l'auteur, auquel je faisais allusion tout à l'heure. Ce recueil a laissé de côté *Messire Thaddée*, soit que le traducteur ait renoncé à nous donner cette œuvre de longue haleine, soit que l'éditeur se soit refusé à courir le risque d'une publication dispendieuse. Entre temps, il est vrai, nous avons eu une traduction en vers, *Monsieur Thaddée de Soplica ou le dernier Procès en Lithuanie sui generis*[1] (2 vol., 1875-

1. Une traduction anglaise a paru récemment à Londres sous ce titre : *Master Thaddeus or the last foray in Lithuania, an historical epic poem*, translated by Maude Ashurst Biggs. A propos de cette traduction la *Westminster Review* disait : « Mickiewicz has been dead upwards of thirty years, but his name is hardly known among us ». Dans les pays de langue française on connait le nom de Mickiewicz, mais on ignore ses œuvres.

1877, Paris, Plon). Mais cette traduction, due, elle aussi, à un compatriote de l'auteur, n'était qu'un dépôt; elle ne s'est pas vendue, elle a été retirée du commerce. Elle constitue, au dire d'un juge compétent, « une inconsciente, mais grotesque parodie ». Nous pouvons donc considérer le poème de Mickiewicz comme une œuvre d'un accès assez difficile; elle n'a point été rééditée dans notre langue depuis plus de trente ans. Elle mérite mieux que cette indifférence. Parmi les compatriotes de l'auteur, c'est peut-être la plus populaire, celle dont on sait le plus de fragments par cœur, celle qui donne l'idée la plus complète du génie de Mickiewicz. Récemment un critique célèbre, M. Georges Brandes, déclarait que c'était la seule épopée du XIXe siècle. Au fond, il importe peu que ce soit ou non une épopée; nous nous soucions beaucoup moins que nos ancêtres des classifications littéraires. Et l'on peut appliquer à *Messire Thaddée* un mot de Mickiewicz lui-même. Un jour qu'il venait de lire dans un salon son poème *Konrad Wallenrod*, un assistant, fidèle à l'antique théorie des genres, lui demanda gravement ce qu'il avait voulu faire : un poème héroïque, descriptif ou didactique? Mickiewicz répondit simplement :

« C'est un récit, et je voudrais qu'il plût au lecteur.... »

Messire Thaddée est l'œuvre la plus considérable de l'auteur. C'est un poème en douze chants, d'environ dix mille vers. Si Mickiewicz l'avait écrit en prose, c'eût été un roman exquis. Il a préféré la forme du vers et il faut l'en féliciter, car, sauf dans quelques sonnets et dans quelques pièces lyriques, il a rarement été mieux inspiré. Il a composé ce poème dans la pleine maturité de l'âge et du talent, pendant une période de sa vie où il avait complètement échappé aux étreintes du mysticisme maladif qui rend si obscures quelques-unes de ses premières œuvres, qui l'a ressaisi plus tard dans sa chaire du Collège de France et qui devait l'obliger à en descendre. Il paraît l'avoir commencé en 1832; il était alors à Paris; au lendemain de l'échec de la révolution polonaise, le poète se consolait des désastres récents par le souvenir des espérances passées; il se plaisait à ressusciter par la pensée cette patrie lithuanienne qu'il ne devait plus revoir, à faire revivre ces jours glorieux où les Polonais, enrôlés dans les armées de Napoléon, attendaient d'un génie libérateur la reconstitution de leur république indépendante. Le poème

fut achevé en 1834 : ce fut comme le chant du cygne de l'auteur. A dater de cette époque, il ne devait plus donner d'œuvre vraiment importante : le poète allait céder la place au publiciste, au professeur de Lausanne et de Paris, à l'organisateur des légions d'Italie ou de Turquie. Comme Racine, qui dans sa vieillesse attristée regrettait d'avoir sacrifié aux muses profanes, Mickiewicz vieillissant estimait que l'homme se doit tout entier à l'action et que la poésie ne doit point survivre à la jeunesse.

Je me souviens, dit un de ses biographes, qu'étant à l'Arsenal au moment où on lui remettait un volume de poésies légères, dont lui faisait hommage je ne sais quel immortel, il le parcourut rapidement et me dit ensuite : « Ce sont des vers de M. X., un des plus âgés de l'Académie. Il a peut-être du talent; mais faire des vers à son âge est chose ridicule. Que diriez-vous de moi, si, maintenant que j'entre dans la vieillesse, je rimais des sonnets? On me pardonnera mes poésies en considérant que je les composai étant jeune [1]. »

Mickiewicz se trompait. Il importe peu à la postérité que le poète ait joué un rôle politique et social; elle ne se souvient que des beaux vers; devant elle *Thaddée* pèsera plus dans la balance que tous les enseignements professés à Lau-

1. *Adam Mickiewicz*, par Edmond Fontille (Paris, 1862).

sanne ou à Paris, que tous les articles semés dans les journaux, que toutes les proclamations lancées aux quatre coins de l'horizon politique.

Certes il faut des hommes d'action, mais il n'est point nécessaire, il est peut-être même dangereux que ce soient des poètes; ils vivent dans une sphère trop idéale, trop supérieure à celle des intérêts terrestres; ils ont trop peu le sentiment de la réalité; mettez en parallèle Victor Hugo et Casimir-Perier, Lamartine et Thiers, et demandez-vous de quel côté a été l'homme vraiment politique. La réponse n'est pas douteuse.

Mickiewicz avait passé toute son enfance et sa jeunesse en Lithuanie ; il avait vécu dans une société de petits nobles, propriétaires ruraux, gentilshommes fermiers, dont les chasses, les festins, au besoin les procès, étaient le principal divertissement. Dans ce pays de Kowno et de Wilna, tout récemment soumis par les Russes, la société polonaise était encore puissamment organisée; la force de résistance était encore intacte, les espérances patriotiques indéfinies. Ces espérances s'étaient incarnées dans la personne de Napoléon; sous ses drapeaux, des

Polonais enrôlés dans les fameuses légions [1] avaient promené leur vaillance à travers l'Allemagne, l'Italie, l'Espagne, et jusque sous le ciel fiévreux de Saint-Domingue. L'empereur avait créé le grand-duché de Varsovie, dans lequel on voyait volontiers la pierre d'attente d'une Pologne reconstituée. Après avoir bouleversé toute l'Europe, vaincu toutes les nations, le moment devait venir fatalement où il se heurterait à la Russie. Il arriva en effet, en 1812, ce moment tant désiré. Napoléon franchit le Niémen et les troupes françaises entrèrent en Lithuanie. Dans leurs rangs figuraient ces généraux polonais dont les exploits avaient pendant tant d'années fait battre le cœur des patriotes, les Dombrowski, les Kniazewicz, les Giedroycz, les Malachowski. Des vieillards m'ont mainte fois raconté l'impression ineffaçable qu'avait laissée dans leur imagination enfantine cette vision extraordinaire : Napoléon en Lithuanie. Mickiewicz était alors âgé de quatorze ans. Il résidait à Kowno. Il ne vit pas Napoléon lui-même; mais il vit arriver son frère, le roi Jérôme. La maison de ses parents fut choisie comme quartier général.

1. Voir Léonard Chodzko, *Histoire des Légions polonaises*. 2 vol., Paris, 1829.

Ce spectacle devait lui laisser une impression ineffaçable : « Un ange descendant du ciel dans une gloire, disait-il, n'aurait pas produit plus d'effet ». Il se souvenait d'un vieux chef d'escadron qui répétait à tout moment : « J'en jure par le nom du grand Napoléon ! » Il lui resta de cet épisode un culte secret pour l'homme du destin, culte qui devait tourner plus tard au fanatisme et qu'il devait essayer un jour de faire partager à ses auditeurs du Collège de France. Au début du onzième chant de *Messire Thaddée* il a traduit ces souvenirs d'enfance en vers magnifiques :

Année 1812 ! Oh ! qui a pu te voir dans notre pays ? Le peuple t'appelle encore l'année d'abondance, le soldat, l'année des combats ; les vieillards aiment à s'entretenir, les poètes à rêver de toi. Depuis longtemps un prodige céleste t'avait annoncée [1] ; de sourdes rumeurs couraient parmi le peuple. A l'approche du soleil printanier d'étranges pressentiments avaient saisi le cœur des Lithuaniens, une attente joyeuse et mélancolique comme celle de la fin du monde....

... Des bandes de panaches et de bannières étincellent sur les coteaux, se déroulent sur les prairies. C'est la cavalerie. Étranges costumes. Armures nouvelles pour les yeux : comme des torrents de neige fondue se précipitent par les chemins des escadrons bardés de fer ; les schakos scintillent sous les forêts, les baïonnettes étin-

1. La comète de 1811.

cellent : ce sont les innombrables fourmilières de l'infanterie qui s'avancent.

Tous s'élancent vers le nord : chevaux, hommes, canons, aigles défilent nuit et jour; dans le ciel des lueurs flamboient, la terre tremble, on entend comme des bruits de tonnerre.

La guerre! la guerre! Il n'est pas un coin en Lithuanie où sa rumeur n'ait pénétré....

La bataille! Où? De quel côté? demandent les jeunes gens. Ils saisissent leurs armes; les femmes élèvent les mains au ciel. Tous, sûrs de vaincre, s'écrient en pleurant : « Dieu est avec Napoléon, Napoléon est avec nous ».

O printemps! Heureux qui t'a vu dans notre pays, printemps mémorable de la guerre, printemps de l'abondance. O printemps! Heureux qui t'a vu riche en blés, en verdure, étincelant d'hommes, plein d'événements et gros d'espérances. Je te vois encore, admirable rêve. Né dans l'esclavage, enchaîné dès le berceau, je n'ai connu qu'un tel printemps dans ma vie [1]!

Le poème n'excède pas les limites de l'année 1812 et n'a point à raconter le lugubre retour de cette armée partie si glorieuse, revenue si misérable. Il est cependant impossible que Mickiewicz ait assisté à ce lamentable spectacle sans qu'on en retrouve quelque souvenir dans un autre poème. C'est dans *Konrad Wallenrod* qu'il faut chercher ces réminiscences. L'auteur y raconte la défaite des chevaliers teutoniques, vaincus

1. M. Vandal, dans le troisième volume de son bel ouvrage sur *Alexandre et Napoléon*, a malheureusement ignoré le poème de Mickiewicz. Il eût certainement cité cette belle page, s'il l'avait connue.

par les Lithuaniens, détruits par les rigueurs d'un hiver impitoyable; mais dans ces guerriers du moyen âge le lecteur reconnaît aisément les soldats de la Grande Armée.

... Ils courent en désordre, se débattent dans les neiges, se heurtent, s'entassent et se foulent comme de vils insectes dans un vase trop étroit : ils grimpent sur des monceaux de cadavres, refoulés à leur tour par d'autres aussi misérables. Les uns trainent encore leurs pieds engourdis, les autres s'arrêtent pétrifiés de froid au milieu de la route; mais ils restent debout, et, comme des poteaux indiquant le chemin, ils lèvent leurs deux bras vers la ville....

Effrayé, curieux, le peuple abandonne les rues : il craint d'en trop apprendre et ne demande rien. L'histoire de toute cette funeste campagne est écrite pour lui dans les yeux, sur les traits des guerriers. Les glaçons de la mort ont voilé leurs paupières, les harpies de la faim ont dévoré leurs joues. Ici résonne le cor des cavaliers samogitiens; là l'ouragan roule des amas de neige à travers la plaine; plus loin des troupeaux de chiens affamés poussent d'affreux hurlements; au-dessus de leurs têtes planent en croassant des vols de corbeaux. Tout est perdu....

II

La double inspiration de *Pan Tadeusz* c'est, d'une part, le souvenir de cette épopée napoléonienne dont le poète adolescent avait été le témoin tour à tour ravi et consterné; c'est

d'autre part le regret de la patrie, c'est le mal du pays.

Lithuanie, ô ma patrie, tu es comme la santé. Combien il faut l'apprécier, celui-là seul le sait qui l'a perdue. Aujourd'hui, je vois et je décris ta beauté dans tout son charme, car je soupire après toi.

Ainsi débute le poème; on pourrait l'appeler l'épopée du *heimweh*. L'épisode qui en constitue le cadre a un caractère essentiellement national. Le titre même ne saurait être traduit en français : *Messire Thaddée* ou le dernier *zajazd* en Lithuanie. On interprète généralement ce mot par procès; mais il s'agit d'un procès *sui generis* et qui demande tout d'abord à être expliqué. La Pologne était, comme on sait, un pays foncièrement anarchique; la Lithuanie ne l'était pas moins. Les pouvoirs publics y fonctionnaient mal ou n'avaient qu'une organisation insuffisante. Il existait bien des tribunaux pour rendre la justice, mais ces tribunaux manquaient d'agents pour faire exécuter leurs jugements. Les propriétés foncières étaient considérables, mais leurs limites souvent mal définies; les propriétaires ou leurs représentants envahissaient fréquemment le terrain d'autrui et s'y établissaient. Quand les tribunaux avaient

prononcé la restitution des biens usurpés à leurs maîtres légitimes, il advenait que l'usurpateur refusait de déguerpir. En pareil cas nous aurions recours à la gendarmerie ou à l'armée. Mais il n'y avait pas en Lithuanie de gendarmerie, et c'était la noblesse qui constituait l'armée. Donc la partie qui avait gagné sa cause devant les tribunaux convoquait la noblesse du district; on organisait une expédition militaire pour remettre l'ayant droit en possession des biens dont on l'avait injustement dépouillé. Si l'adversaire entreprenait de résister, c'était la guerre civile; ces expéditions s'appelaient des *zajazds*[1]. Au fond, les *zajazds* juridiques ou les confédérations politiques n'étaient, sous des formes diverses, que l'application d'une maxime bien connue : *Polska nierzadem stoi* (La Pologne se maintient par l'anarchie). En chantant son pays, Mickiewicz a chanté aussi les mœurs anarchiques si chères à ses ancêtres. Si le poète eût été en un jour de désespoir ou de mysticisme, c'eût été là une matière essentiellement tragique et lamentable :

..... fuimus Troes et ingens
Gloria Dardanidum.

1. Le mot veut proprement dire invasion, incursion.

Mais il était de belle humeur; la patrie lui apparaissait à travers le prisme enchanteur de la jeunesse; il a mieux aimé rire que pleurer, et de l'histoire du dernier *zajazd* en Lithuanie il a fait une épopée héroïque et bouffonne, une *Iliade* tragi-comique qui rappelle tantôt les poèmes homériques, tantôt *Don Quichotte*, tantôt *le Lutrin*, tantôt *les Plaideurs*.

Quand il commença à l'écrire, au lendemain du désastre de 1831, il avait présent à l'esprit *Hermann et Dorothée* de Gœthe, où le poète de Weimar résume dans l'histoire de deux jeunes cœurs, dans le cadre d'une petite ville, toutes les angoisses de l'Allemagne envahie par les armées révolutionnaires. Mais les personnages de Gœthe ne rient jamais; ils restent épiques et olympiens comme leur créateur. Ceux de Mickiewicz, au contraire, sont essentiellement gais. Les peintres, quand ils entreprennent avec entrain une ébauche qui les intéresse et qui sera peut-être un chef-d'œuvre, ont un mot caractéristique. Ce sera, disent-ils, amusant à traiter. Mickiewicz *s'est amusé* à écrire *Messire Thaddée*. Les épisodes comiques ou plaisants ont jailli sous sa plume avec autant d'aisance et d'entrain que les récits tragiques

ou les élans lyriques qui constituent ses autres œuvres. Ces épisodes occupent la plus grande partie du poème; ils y jouent peut-être un rôle trop considérable. Mickiewicz avouait volontiers que son œuvre n'avait pas un caractère assez élevé. « J'aurais dû, disait-il, la hausser d'un demi-ton. Mais il est trop tard. » Et il songeait à écrire un jour *le Fils de Thaddée*, où il élèverait tous ses personnages à la dignité auguste de l'épopée. Au fond, il est bon qu'il y ait dans l'œuvre de Mickiewicz un poème où l'on voie étinceler quelques éclairs de gaieté, flamboyer quelques rayons de soleil. Il y a dans ses autres œuvres assez de larmes et de sang, assez de rêveries mystiques et de fantaisie brumeuse. *Messire Thaddée* est certainement celle qui reste la plus intelligible, la plus humaine, peut-être celle qui passera à la plus lointaine postérité. On en goûtera encore le charme lorsqu'on aura cessé de comprendre les autres.

III

Le poème se compose, en réalité, de trois parties : un prologue qui se passe dans les dernières années du XVIIIe siècle, à l'époque où

la Pologne conservait encore une portion de territoire et une ombre d'indépendance; l'épisode central, qui occupe cinq jours de l'été de 1810, expose la lutte des Horeszko et des Soplica pour la possession d'un vieux château en ruines, le *zajazd* dont ce château est l'objet, et les innocentes amours de Thaddée et de Sophie; enfin un épilogue où nous retrouvons, sauf un seul groupe, tous nos personnages réunis pour célébrer tout ensemble le mariage des deux jeunes gens et la gloire de Napoléon qui a réuni autour de lui tous les Polonais au moment d'envahir la Russie et, sans doute aussi, de rétablir dans son intégrité l'antique république polonaise.

Comme dans *Roméo et Juliette*, l'action du poème a pour point de départ la rivalité de deux familles finalement réconciliées par l'amour ingénu de deux adolescents. Vers la fin du XVIIIe siècle vivait en Lithuanie un noble et puissant seigneur, le grand panetier Horeszko. Ses biens étaient immenses, son influence considérable. Il n'avait qu'une fille unique, Eva; elle inspira une profonde passion à un petit gentilhomme du voisinage, Jacek Soplica. Il était pauvre, mais il appartenait à une famille

nombreuse dont les voix n'étaient pas à dédaigner. Bien accueilli par le panetier, bien vu de la charmante Eva, Jacek Soplica osa demander sa main. Il fut repoussé avec dédain. Eva fut mariée à un rival plus heureux, un Palatin dont on ne nous dit pas le nom. C'était le moment où les Russes envahissaient la Lithuanie; ils assiégèrent le château du panetier, qui se défendit bravement. Jacek Soplica se glissa dans leurs rangs, et d'un coup de carabine tua Horeszko. Le château fut pris et saccagé; Eva et son mari le Palatin furent exilés en Sibérie. Tous deux moururent jeunes, laissant une fille, Sophie, l'héroïne charmante, mais un peu pâle de notre poème. Les biens des Horeszko, confisqués par la confédération de Targowica, furent adjugés aux Soplica. L'orpheline Sophie fut élevée par un membre de cette famille, une Lithuanienne à moitié russe établie à Pétersbourg, Mlle Telimène. Le meurtre du panetier n'avait eu qu'un seul témoin, un fidèle serviteur de la famille, le vieux porte-clefs Gervais, qui s'est promis de venger un jour la mémoire de son maître, de retrouver les héritiers, de les faire rentrer dans leurs biens. Il s'est établi dans les ruines du château, il y vit solitaire comme un hibou,

attendant l'heure de la justice. Quant à Jacek Soplica, depuis le jour de son crime, il a disparu. Après avoir été rejeté par le panetier il s'est marié, lui aussi, avec une femme qu'il n'aimait pas et qui n'a pas vécu longtemps; il a eu un fils, Thaddée. C'est ce Thaddée qui a donné son nom au poème.

Thaddée se croit orphelin : il est élevé par son oncle, le juge Soplica, personnage considérable, respecté dans la contrée; Soplica s'efforce d'arrondir les biens de la famille et revendique contre celle des Horeszko le château ruiné, jadis théâtre d'un drame si sanglant, aujourd'hui asile du porte-clefs Gervais. Le seul représentant connu de la famille des Horeszko est un gentilhomme cosmopolite, un personnage romanesque, le comte, qui a passé sa vie à voyager à l'étranger, notamment en Italie. Il se soucie fort peu du château et l'abandonnerait volontiers. Au moment où s'ouvre le poème, le procès engagé pour la possession de cette vénérable masure est à la veille de se terminer. De tous côtés les parents et les amis sont arrivés pour assister à la conclusion de cette longue querelle. Tous les Soplica sont réunis : le plus jeune d'entre eux, Thaddée, étudiant frais émoulu

de l'université, vient d'arriver de Wilna; les Horeszko sont représentés par le comte, revenu d'Italie, par la jeune orpheline Sophie, fraîchement débarquée de Pétersbourg, avec sa tutrice, Mlle Telimène, une jeune femme déjà un peu mûre, coquette consommée, plus préoccupée de chercher un mari pour elle-même que d'en trouver un pour sa pupille. Entre ces deux femmes, les seules du poème, le cœur de Thaddée flotte incertain; il se laisse d'abord charmer par les sortilèges de Telimène, il finira par se donner tout entier au charme naïf de Sophie.

En arrivant chez son oncle, il a trouvé dans sa chambre une robe blanche étalée; il est vaguement devenu amoureux de cette robe, sans trop savoir à qui elle appartient. Dans ce gracieux épisode, comme dans l'histoire des amours de Jacek et d'Eva, Mickiewicz a mis en scène des souvenirs de sa propre jeunesse.

Un grand festin doit être donné par le juge pour célébrer la conclusion du procès : le comte Horeszko y doit fraterniser avec les Soplica. L'huissier Protais, attaché à cette famille — comme Gervais l'est aux Horeszko, — imagine de faire servir le festin dans le château même, objet du litige; c'est un acte de prise de posses-

sion qui doit évidemment influer sur l'issue définitive du procès. La description du repas fournit au poète une excellente occasion de nous présenter tous ses personnages, le juge, Thaddée, Telimène, Sophie, un brave capitaine russe, Rykov, et un moine mystérieux, le bernardin Robak, qui paraît n'avoir pas uniquement souci des intérêts de son couvent. Disons tout de suite que ce Robak n'est autre que Jacek Soplica. Après son crime, il a été pris de remords; il a fui; il est allé servir dans les légions polonaises organisées au service de la France; puis il s'est fait moine, il est revenu en Pologne sous un nom supposé. Personne ne l'a reconnu : le poète nous donne à entendre qu'il est chargé de graves secrets et qu'il pourrait bien être un émissaire politique.

Parfois, en Lithuanie, un frère quêteur d'un monastère étranger venait, et quand il connaissait mieux les maîtres de la maison, il leur montrait un journal cousu dans son scapulaire. Là était écrit le nombre des soldats et le nom de chaque chef de légion, le récit des victoires ou de la mort de chacun d'eux. Après beaucoup d'années, pour la première fois la famille apprenait des nouvelles de la vie, de la gloire ou de la mort d'un fils. La maison prenait le deuil; mais on ne pouvait dire pour qui était ce deuil : on le devinait seulement dans le pays, et la douleur muette des seigneurs ou leur joie muette était la seule gazette des paysans.

« Robak était sans doute un de ces quêteurs mystérieux. Souvent il causait en particulier avec M. le juge. Après ces conversations, toujours quelque nouvelle se répandait dans le voisinage. L'allure du bernardin indiquait que ce moine n'avait pas toujours vécu sous le capuchon et qu'il n'avait pas vieilli dans les murs d'un monastère.

Il avait sur l'oreille droite, un peu au-dessus du front, une cicatrice de la largeur de la main, et dans la barbe la marque récente d'un coup de lance ou d'un coup de feu. Ce n'était pas en lisant son missel qu'il avait reçu ces blessures. Son regard martial, sa cicatrice, sa démarche et sa voix avaient quelque chose de militaire.

A la messe, quand, les mains levées, il se tournait vers le peuple pour dire : « Le Seigneur soit avec vous », plus d'une fois il fit un demi-tour aussi leste que s'il l'avait fait au commandement d'un officier. Il disait au peuple les paroles liturgiques du même ton qu'un officier devant son escadron; les enfants qui lui servaient la messe s'en étaient aperçus. Robak, d'ailleurs, connaissait mieux les affaires politiques que la vie des saints. En faisant sa quête, il s'arrêtait souvent au chef-lieu du district. Il avait beaucoup d'affaires : tantôt il recevait des lettres qu'il n'ouvrait jamais en présence des personnes étrangères; tantôt il envoyait des messagers, mais où et pourquoi, il ne le disait pas; souvent il se glissait la nuit dans des maisons seigneuriales. Il avait sans cesse des entretiens mystérieux avec la noblesse. Au cabaret, il conversait beaucoup avec les paysans et toujours sur ce qui se passait dans les pays étrangers.

On peut dès maintenant juger que ce personnage est appelé à jouer un grand rôle dans le poème. C'est un émissaire politique; il promène dans les cabarets une tabatière dont le couvercle

représente une bataille de Napoléon. Il la montre aux paysans; il leur commente les campagnes de l'empereur, il leur annonce l'arrivée prochaine des Français victorieux, des compatriotes qui servent dans leurs rangs, les Dombrowski et les Kniazewicz. Tout en remplissant cette grave mission, il surveille sans se faire reconnaître les intérêts de son fils, le jeune Thaddée; il s'occupe de son mariage. Il est au fond le véritable héros du poème, le personnage le plus épique, celui dont la figure se grave le plus profondément dans l'imagination du lecteur.

Le dernier représentant de la famille et du nom des Horeszko est revenu tout exprès pour prendre part à la transaction qui doit mettre fin aux longues querelles des deux familles. C'est un cosmopolite. Il connaît mieux l'Italie que la Lithuanie, son pays natal; il ignore l'histoire tragique de son parent assassiné par un Soplica. Il visite avec intérêt les ruines du château de ses pères, dont il admire en connaisseur l'aspect romantique. Mais il est étranger aux rancunes des deux familles. Il est tout disposé à se réconcilier avec les Soplica : ceci ne fait pas l'affaire du vieux Gervais, qui lui raconte la mort tragique de son maître assassiné.

Cette histoire romanesque intéresse au plus haut point le comte ; il comprend que l'honneur lui défend de céder, et désormais il plaidera jusqu'au bout. Néanmoins, il ne déclare pas immédiatement la guerre aux Soplica ; il prend part à leurs divertissements, il les accompagne dans une expédition tumultueuse contre un ours qui ravage les forêts voisines, il est témoin des exploits de Robak, qui lui sauve la vie au moment même où il allait être, ainsi que Thaddée, étouffé par le monstrueux animal ; il consent à prendre part au festin qui célèbre cet exploit cynégétique. Mais au dessert, lorsque le juge, le représentant des Soplica, lui offre galamment la peau de l'ours, il déclare qu'il ne l'acceptera qu'avec le château, objet du procès.

Le dîner a précisément lieu dans la salle du château en litige, où le vieux Gervais a depuis longtemps son domicile. Il se considère comme chez lui, et pendant le repas il s'avise d'aller remonter avec grand bruit deux vieilles horloges dont le grincement soudain agace les convives. Les Soplica font quelques observations désobligeantes au malencontreux huissier : le comte saisit la balle au bond et déclare qu'il trouve fort inconvenant que des étrangers se permettent de

donner des ordres à son domestique dans son propre château. Les têtes sont un peu échauffées : le champagne et le vin de Hongrie ont coulé à flots. Une bataille s'engage, les épées sont dégainées; les bouteilles vides ou pleines volent en l'air; seuls contre vingt convives, le comte et Gervais sont obligés de battre en retraite.

Mais Gervais est bien résolu à prendre sa revanche; le lendemain il se rend à la bourgade voisine, raccole tous les petits nobles qu'il peut trouver, les enivre d'eau-de-vie, d'hydromel et de bière, et les enrôle pour le *zajazd*, pour l'expédition juridique qui doit assurer définitivement le château contesté à la famille des Hóreszko. Le comte approuve l'expédition, à une condition toutefois, c'est que le sang ne coulera pas; il suffit de faire les Soplica prisonniers. Les guerriers improvisés arrivent à Soplicow très affamés; ils surprennent leurs adversaires, s'emparent du château sans coup férir, puis se jettent sur la basse-cour, égorgent les volailles, défoncent les tonneaux, et, après une orgie pantagruélique, s'endorment du sommeil des ivrognes.

Le réveil est terrible; pendant la nuit des troupes russes sont arrivées; elles sont com-

mandées par le major Plout [1] qui ne plaisante pas avec la consigne et qui fait jeter tout le monde aux fers. L'instant est critique; la Sibérie, la confiscation des biens menacent les misérables, coupables d'avoir troublé la paix publique. Mais voici le père Robak qui reparaît; il est en tournée de quête et accompagné de quatre chariots qui semblent contenir des provisions; il grise les soldats russes, délivre les prisonniers, tire des chariots des armes et les leur distribue. Un combat s'engage; les Russes sont repoussés honteusement. Robak est blessé à mort; il fait appeler le juge et l'huissier Gervais et leur raconte la tragique histoire de sa vie, comment il a tué le père de celle qu'il aimait, comment il a trahi son pays, comment, pris de remords, il s'est fait soldat, puis moine, pour racheter ses péchés et servir sa patrie. Et il meurt sans avoir voulu révéler à son fils le secret de sa destinée.

La situation est grave; il est évident que les Russes vont revenir et tirer de l'affront qu'ils ont subi une vengeance éclatante; les plus compromis dans l'affaire, Thaddée et le comte,

1. Ce mot signifie voleur; Mickiewicz se plaît à donner aux Russes des noms désagréables.

franchissent le Niémen et passent dans le grand-duché de Varsovie, où ils entrent au service de Napoléon. Gervais tue le major Plout, dont les dénonciations pourraient faire d'innombrables victimes. Ici reparaît le brave capitaine Rykov, avec qui nous avions fait connaissance au début du poème : tout Russe qu'il est, il aime les Polonais; il leur est reconnaissant de l'hospitalité qu'il a trouvée chez eux. Il promet d'arranger l'affaire; il racontera que Plout a donné à tort l'ordre de commencer le feu, que tout l'incident est le résultat d'une regrettable méprise. Vainqueurs et vaincus, tout le monde est remis en liberté et les adversaires se réconcilient.

Ainsi finit le *zajazd*, ainsi se termine cette expédition judiciaire tragi-comique; malgré le titre du poème, elle ne fut point la dernière : les commentateurs de Mickiewicz nous signalent encore un *zajazd* en 1817. Au milieu de ces péripéties, Thaddée a senti son amour grandir pour la jeune et innocente Sophie, et Sophie, en le voyant partir pour le duché de Varsovie, a compris qu'elle ne lui était pas indifférente. Ils échangent l'anneau des fiançailles. A tout poème il faut une intrigue d'amour : Thaddée et

Sophie jouent dans le récit du *zajazd* à peu près le même rôle que Léandre et Isabelle dans les *Plaideurs*. Ils sont aimables, gracieux, sympathiques, mais un peu effacés.

Le poème pourrait finir ici : les deux derniers chants ne sont qu'un épilogue, mais un épilogue magistral et sans lequel le chef-d'œuvre resterait incomplet. Le printemps de 1812 est arrivé; l'armée de Napoléon pénètre en Lithuanie; à l'avant-garde marchent les troupes polonaises commandées par Dombrowski et Kniazewicz; nous retrouvons dans leurs rangs le comte, comme colonel, Thaddée, comme lieutenant. Leurs compatriotes les reçoivent avec enthousiasme, des festins épiques sont dressés en leur honneur; la mémoire de Jacek Soplica est solennellement réhabilitée; le curé raconte en chaire ses exploits, comment il a pris part aux combats de Hohenlinden et de Somo-Sierra, comment il a, pendant des années, parcouru la Pologne pour y organiser l'insurrection. Il a lavé la tache d'infamie qui s'attachait à son nom; il a réhabilité sa mémoire et repris sa place parmi les vrais patriotes. Pour récompenser ses services, l'empereur a daigné lui conférer la croix de la Légion d'honneur. Cet

insigne glorieux est arrivé trop tard; mais il sera suspendu sur sa tombe.

Le mariage de Thaddée et de Sophie, du dernier Soplica et de la dernière Horeszko, a pour résultat nécessaire et immédiat la fin du procès. Le château litigieux fera partie de la dot et aura sans doute quelque jour pour habitants des enfants dans les veines desquels coulera le sang des deux familles jadis ennemies, aujourd'hui réconciliées. Les deux huissiers rivaux s'asseyent à la même table et se divertissent mutuellement en se racontant les grands procès du temps jadis. La coquette Telimène finit par trouver un mari à sa convenance. Le dernier chant est tout entier occupé par la description du festin et des danses qui célèbrent ce double mariage : Thaddée, maître du château, déclare qu'il affranchit les serfs de ses domaines. Les musiciens entonnent la marche de Dombrowski; une polonaise endiablée réunit dans ses tourbillons les rivaux d'hier, les combattants de demain. On échange des toasts frénétiques.

Les gentilshommes ne cessent de porter la santé de Napoléon, des généraux, de Thaddée et de Sophie, celle des autres fiancés, de tous les hôtes présents, de tous les invités, de tous les amis vivants, et de boire au souvenir de tous les amis dont la mémoire est chère.

Moi aussi, j'étais là parmi les hôtes : j'ai bu le vin et l'hydromel, et ce que j'ai vu et entendu, je l'ai raconté dans ce livre.

IV

Telle est, brièvement résumée, la trame du poème. Il touche par certains côtés au *Lutrin*, par d'autres à l'*Odyssée*, à l'*Iliade* ou à *Don Quichotte*. Il prend tour à tour le ton familier du récit héroï-comique ou le ton grandiose de l'épopée. Sur cette trame, au fond très légère et qui pourrait être la donnée banale d'un roman quelconque, Mickiewicz a jeté toute une série d'épisodes ou de digressions tantôt didactiques, tantôt descriptives ou lyriques, qui constituent les parties les plus brillantes et les plus durables de son œuvre : telles sont les querelles sans fin du notaire et de l'assesseur à propos des mérites respectifs de leurs chiens respectifs le Faucon et l'Écourté. Une chasse à l'ours, une chasse au lièvre nous présentent une série de tableaux tour à tour plaisants et grandioses. Le poète se complaît surtout dans la description des forêts et des paysages lithuaniens qui ont laissé dans sa mémoire une impression ineffaçable.

Contemporains des grands ducs de Lithuanie, arbres de Bielawieza, du lac Switez, des monts Ponary, de Kuszelewo, vous dont l'ombre tomba jadis sur les têtes couronnées du terrible Witenes, du grand Mendog et de Gedymin....

Forêts, c'est chez vous que vint chasser le dernier roi qui ait porté le kolpak de Witold, le dernier guerrier heureux de la dynastie jagellone, le dernier monarque chasseur de la Lithuanie. O mes arbres paternels, si le ciel m'accorde d'aller vous revoir, vous retrouverai-je encore, vieux amis? Vivez-vous toujours, vous autour desquels j'ai rampé enfant? Vit-il encore, le vieux Baulis dont le tronc creusé par les siècles pouvait abriter douze convives réunis autour d'une table? Fleurit-il encore, le bois de Mendog près de l'église paroissiale? Et là-bas, en Ukraine, est-ce qu'il s'élève encore sur les bords de la Ros ce tilleul si large que cent jeunes gens et cent jeunes filles pouvaient danser par couples sous son ombre?

Monuments de notre pays, combien d'entre vous sont dévorés chaque année par la hache des marchands ou du gouvernement moscovite! On ne laisse d'abris ni aux chantres des bois, ni aux poètes, qui aiment votre ombre, comme les oiseaux. Que ne vous dois-je pas, ô forêts domestiques! Chasseur maladroit, fuyant les railleries de mes compagnons, combien n'ai-je pas nourri de rêveries sous votre silence! Dans quelque sauvage clairière, oubliant la chasse, je m'asseyais sur une touffe de gazon; autour de moi brillait d'une lueur argentée la mousse grisonnante tachée par le grenat des myrtilles écrasées. Tout autour de moi régnait l'obscurité, en haut des branches pendaient comme des nuées vertes, épaisses et basses. Parfois la tempête éclatait au-dessus de la voûte immobile avec ses gémissements, ses murmures, son fracas, ses tonnerres. Bruit étrange, étourdissant! Il me semblait qu'au-dessus de ma tête une mer suspendue se déchaînait.

... Qui a pénétré les régions profondes des forêts lithuaniennes jusqu'au centre, jusqu'au cœur de leur épaisseur? Le pêcheur des rivages entrevoit à peine le fond de la mer. Le chasseur tourne autour de la lisière des forêts, il les connaît à peine par leur extérieur, leur forme, leur physionomie, mais il ignore leurs mystères intimes. Seul le conte ou la légende sait ce qui s'y passe. Quand vous avez franchi les taillis ou les fourrés extérieurs, vous arrivez à un rempart de troncs, de branches, de racines, protégé par des marais tremblants, des milliers de ruisseaux, des réseaux de plantes grimpantes, des monticules de fourmilières, des nids de guêpes, de taons, des serpents amoncelés. Eussiez-vous, par un courage surhumain, réussi à franchir ces obstacles, vous rencontrerez alors de plus terribles dangers. A chaque pas vous guettent comme des sauts de loups de petits lacs bordés d'herbe, si profonds que l'homme ne peut les sonder. L'eau de ces puits est couverte d'une sorte de rouille sanglante; elle fume sans cesse; elle exhale une odeur fétide qui fait perdre aux arbres d'alentour leur feuillage et leur écorce. Chauves, rabougris, malingres, ils laissent tomber leurs branches dévorées par la mousse, et courbent leurs troncs hérissés de champignons hideux, comme une bande de sorcières qui se chauffe autour d'une chaudière où cuisent des cadavres.

Au delà de ces petits lacs en vain voudrait-on pénétrer même du regard. Tout est recouvert d'un nuage brumeux qui plane éternellement sur le sol tremblant des marécages. Derrière cette brume, dit la légende, s'étend une contrée magnifique : c'est la capitale du royaume des animaux et des plantes. Là sont gardées les semences de tous les arbres, de toutes les herbes,... là, comme dans une arche de Noé, de toutes les espèces un couple au moins est réservé pour propager la race.

J'arrête ici, bien qu'à regret, cette incomparable

description; le lecteur ne m'en reprochera certainement pas la longueur si elle lui donne envie de faire plus ample connaissance avec le poème. Tout le quatrième chant, dont je l'extrais, est d'ailleurs admirable. Après ce tableau des forêts vierges de la Lithuanie vient le récit vraiment épique de cette chasse à l'ours où le Père Robak sauve la vie de son fils et du comte, puis la confection du *bigos*, ou ragoût national, et le repas homérique des chasseurs, enfin le morceau de bravoure où Mickiewicz s'est plu à décrire l'effet merveilleux que produit le cor, joué sous les voûtes des grandes forêts par un artiste consommé.

Alors le sénéchal saisit la corne de buffle suspendue à sa ceinture.... Le cor lance à travers la forêt sa musique, redoublée par l'écho.... Les chasseurs se sont tus, les traqueurs se sont arrêtés, étonnés de la force, de la pureté, de l'harmonie étrange de ces chants. De nouveau le vieillard déploie tout l'art qui l'a jadis illustré. Il remplit, il anime les taillis et les chênaies; on dirait qu'il a découplé toute une meute et recommencé la chasse; son jeu en résume toute l'histoire. C'est d'abord un appel sonore et soudain, le réveil; puis des sons perçants se succèdent, ce sont les aboiements des chiens; parfois un son retentissant comme un tonnerre, ce sont les coups de feu.

Ici il s'arrêta, tenant son cor; tous croyaient qu'il sonnait encore, c'était l'écho qui résonnait.

Il souffla de nouveau; on eût dit que le cor avait

changé de forme, que sous les lèvres du sénéchal il devenait tantôt plus large et tantôt plus mince. Il imite les voix des animaux : tantôt il s'allonge en col de loup et pousse de longs et farouches hurlements, tantôt il s'élargit comme un col d'ours et grogne; puis c'est le beuglement du bison qui déchire l'air.

Ici il s'arrêta, mais il tenait son cor. Tous croyaient qu'il sonnait encore, c'était l'écho qui résonnait. Après avoir entendu ce chef-d'œuvre de mélodie, les chênes le répétaient aux chênes, les hêtres aux hêtres.

Ainsi le poète s'attarde à célébrer les charmes de la vie rurale à l'ombre des forêts lithuaniennes. Un chant presque entier est consacré à décrire les plaisirs innocents de la cueillette des champignons; jamais peut-être les bolets et les agarics n'ont été dépeints en vers aussi étincelants. Mickiewicz ne dédaigne pas les épisodes les plus vulgaires. Tel celui de Telimène assise sur une fourmilière et surprise tout à coup par les attaques furieuses d'ennemis invisibles. La description du cabaret juif, celle de la bourgade habitée par les paysans nobles (*zascianek*), sont des morceaux de maître traités par le poète avec une visible complaisance et une palette d'une richesse éblouissante. Il se plaît à idéaliser tout ce qui est lithuanien; nulle part, dit-il, les grenouilles ne chantent aussi bien qu'en Lithuanie. Les récits des voyageurs jetteraient

bien quelque ombre sur ces tableaux : qu'on lise, par exemple, dans les lettres d'Hélène Massalska Potocka, la description d'une auberge juive vers 1810. Il ne s'agit plus cette fois ni de l'arche de Noé ni du temple de Salomon[1]. La saleté de ces bouges immondes y est dépeinte dans toute son horreur. Les chants VII, VIII, IX et X sont particulièrement consacrés au récit des préparatifs, de l'accomplissement du *zajazd* et de ses conséquences. La description reprend ses droits dans le dernier chant du poème. L'auteur y dépeint le dernier repas à l'antique mode polonaise. Notons-le une fois pour toutes : à travers les gaietés de *Pan Tadeusz* circule un courant d'idées mélancoliques auquel le poète ne peut s'arracher. Ce qui l'attriste, ce n'est pas seulement l'amer regret de la patrie perdue, le mal du pays, c'est le deuil d'un monde fini, d'un état politique et social qui ne reviendra plus. Il chante le *dernier zajazd*, les exploits des *derniers* huissiers seigneuriaux, le *dernier* festin national avec des mets extraordinaires, « ce poisson entier, non découpé, dont la tête est frite, le milieu rôti et la queue à la sauce ». Et, à

1. *Histoire d'une grande dame au XVIIIe siècle*, par Lucien Perey. 2 vol. in-8, Paris, 1887.

propos de ce festin monstrueux, il imagine une série de pièces montées très curieuses où des personnages en sucre et en porcelaine représentent l'histoire d'une diète polonaise, ses conférences, ses votes, le triomphe d'un parti et ses querelles intestines, puis le réfectoire d'un couvent un jour d'élection, puis une série d'épisodes de la vie rurale ou seigneuriale. Après le festin, les convives se lèvent pour danser la polonaise.

C'est le sous-chambellan qui la conduit. Sur le gazon flamboient ses bottes rouges, son sabre étincelle, sa ceinture, brodée d'or, rayonne. Il s'avance lentement, comme malgré lui; mais dans chacun de ses pas, dans chacun de ses mouvements on peut lire les sentiments et les pensées du danseur. Il s'arrête comme s'il voulait interroger sa dame; il incline vers elle la tête, il veut lui parler tout bas. La dame détourne la tête avec pudeur et ne l'écoute pas. Il ôte son bonnet, s'incline humblement; la dame daigne le regarder, mais s'obstine à se taire. Il ralentit sa démarche, observe ses regards et sourit, heureux de leur réponse. Il marche plus vite, il regarde ses rivaux de haut, tantôt il incline sur son front son bonnet à plumes de héron, tantôt il le relève. Enfin il le met sur l'oreille et retrousse sa moustache. Il marche; tous lui portent envie et s'élancent sur ses traces. Il voudrait, avec sa dame, se dérober à leur foule; parfois il s'arrête, lève courtoisement sa main et les prie humblement de passer; parfois il cherche à s'esquiver adroitement, il change de route, il affecte de vouloir tromper ses rivaux; mais les fâcheux le poursuivent d'un pas agile, ils l'enveloppent de tous côtés de leurs replis dansants. Alors il se fâche, il met la main droite à la garde de son épée, comme

pour dire : Je me soucie peu de vous, malheur aux jaloux! Il se retourne, l'orgueil au front, le défi dans les yeux, marche droit sur la foule, qui n'ose pas lui tenir tête; elle lui ouvre un chemin, change ses rangs et se remet à le suivre.

De tous côtés on entend crier : « Ah! c'est peut-être le dernier! Regardez, regardez, jeunes gens, c'est peut-être le dernier qui saura conduire ainsi la polonaise. »

C'est peut-être le dernier! Arrêtons-nous sur ce mot mélancolique et, avant de prendre définitivement congé du poème, jetons un coup d'œil sur les principaux personnages.

V

La société que Mickiewicz a voulu peindre est celle qu'il avait observée dans sa jeunesse en Lithuanie, cette société de gentilshommes bruyants, grands buveurs, grands chasseurs, affublés presque tous de titres sonores, dont plusieurs demanderaient un long commentaire : le juge, le sous-chambellan, le *wojski* ou sénéchal, l'assesseur, le régent, les huissiers. Ces gentilshommes sont essentiellement imbus des traditions locales et de l'esprit de clocher; le plus aventureux d'entre eux est allé une fois jusqu'à

Varsovie. A ces types provinciaux, Mickiewicz s'est plu à opposer deux types de Polonais cosmopolites, celui du comte et celui de Telimène. Le comte, le dernier représentant des Horeszko, appartient à cette classe de seigneurs polonais qui a dû renoncer à la vie politique par suite des malheurs de la patrie. Son inaction lui pèse ; mais il ne comprend pas que le rôle de propriétaire terrien lui laisse encore une large part d'activité et d'influence ; le commerce lui semble indigne de sa race : il promène son ennui à travers les capitales de l'Europe, il lit les romans, il aspire à être lui-même un héros de roman. Le plus bel épisode de sa vie est une aventure de brigands en Sicile. Quand il revient dans sa patrie, il se trouve tout dépaysé; il esquisse des tentatives romanesques où il joue un rôle moins piteux, mais presque aussi ridicule que don Quichotte. Cependant, malgré son cosmopolitisme et son anglomanie, il est resté bon patriote; et quand il voit Napoléon se précipiter sur la Russie, il met à son service un régiment. Ce personnage du comte indigne le patriotisme du traducteur de Mickiewicz, feu Christian Ostrowski. « Ce caractère, dit-il dans une de ses notes, est purement de fantaisie. »

Ce n'est pas l'avis du maître incontesté de la critique polonaise, M. Chmielowski[1], ce n'est pas non plus le mien. Depuis le XVIIIe siècle, la Russie et la Pologne ont produit à l'envi ces spécimens de gentilshommes cosmopolites ; elles en produisent encore aujourd'hui.

Telimène, qui fait pendant au comte, est une Polonaise réconciliée avec les Russes, qui vit habituellement à Pétersbourg, qui fait à tout moment l'éloge de cette capitale et qui n'a au fond qu'un profond dédain pour la patrie lithuanienne. Mickievicz ne l'aime pas : elle est coquette, elle est immorale, elle est parfois ridicule. Mais aucun des critiques du poème n'oserait affirmer que le prototype de Telimène n'a pas existé. Les biographes de Mickiewicz vont plus loin ; ils nous permettent de soupçonner qu'il l'avait connue personnellement, et qu'en traçant d'elle un portrait qui touche à la caricature, il s'est donné la satisfaction d'une vengeance un peu tardive.

A la coquette Telimène il oppose la naïve Sophie ; mais Sophie est bien jeune, bien enfant pour être l'héroïne d'un poème épique ; son

1. Dans son bel ouvrage sur Adam Mickiewicz (2 vol. in-8, Varsovie, 1886).

amour innocent pour Thaddée n'arrive guère à nous intéresser. Thaddée lui-même, bien que son nom figure en tête du poème, frappe assez peu notre imagination : le véritable protagoniste de l'œuvre, c'est son père, c'est ce bernardin Robak qui symbolise toutes les erreurs et tous les repentirs de la noblesse polonaise à la fin du XVIIIe siècle, et qui semble porter dans les plis de sa robe brune l'âme même de la patrie.

Mickiewicz a voulu dépeindre toute une société ; à côté des hauts et puissants personnages il nous présente toute une série de pauvres diables, gentilshommes par leurs armoiries, héros de cape et d'épée, toujours prêts à vider les coupes ou à mettre flamberge au vent. C'est Mathias, dit le Poing-sur-la-hanche, qui vit dans un trou délabré avec ses poules et ses lapins, et dont la *verge* — ainsi s'appelle son sabre — est toujours prête à frapper sur les ennemis et au besoin sur les amis. C'est le porte-clefs Gervais, avec son *canif*, c'est le Goupillon avec sa massue incrustée de morceaux de silex, c'est le Cruchon avec son espingole toujours prête à cracher douze balles à la fois. Grands ou petits, notaires ou juges, huissiers ou laboureurs, tous ces personnages sont

toujours disposés à verser le sang d'autrui. Je rappelais tout à l'heure le proverbe qui disait que la Pologne se maintient par l'anarchie. Cette anarchie, le poème de Mickiewicz a pour objet, non de la flétrir, mais de la glorifier; il le fait si gaiement, avec tant d'entrain, que personne ne songe à le prendre au tragique. Les aventures de ses héros, toutes réelles qu'elles sont, semblent se passer dans un monde à demi fantastique comme celui de Rabelais ou de Cervantès. L'objection la plus grave qu'on ait faite au poème est celle-ci : il ne renferme pas un caractère de femme vraiment intéressant. A côté de la perverse Telimène, de la naïve et enfantine Sophie, n'y avait-il point de place pour quelque matrone auguste, quelque fille vaillante comme ont été, par exemple, une Eva Felinska, une Émilie Plater? La critique est fondée; on peut cependant y répondre : une grave héroïne n'aurait rien eu à faire dans une œuvre héroïcomique comme la nôtre. Quel eût été son rôle? D'intervenir entre les partis déchaînés, d'empêcher les beuveries pantagruélesques et les exploits absurdes? Alors le poème n'existe plus : tel qu'il est, il ne se tient que grâce aux éléments de folie et d'invraisemblance qu'il ren-

ferme. Une femme sérieuse n'aurait rien à y faire. Elle y serait même absolument déplacée. Quand l'œuvre fut finie, Mickiewicz, revenant sur elle, regrettait de l'avoir écrite d'une allure trop familière. Assurément, l'auteur des vers *A la mère polonaise* était de taille à nous donner quelque type de matrone digne de faire pendant au Père Robak. Mais, je le répète, cette noble femme se serait trouvée déclassée dans le poème, comme elle le serait dans les *Chroniques de Gargantua*, dans *Don Quichotte*, dans *le Lutrin*, ou même dans *les Plaideurs*.

En commençant son poème, Mickiewicz avait songé à *Hermann et Dorothée*; en l'écrivant, il s'éloigna de plus en plus du modèle qu'il avait choisi; le lecteur ne peut que s'en féliciter. Livré à lui-même, inspiré uniquement par ses réminiscences de jeunesse et son génie familier, il a produit un poème qui défie la classification des poétiques officielles, mais qui, à coup sûr, est un chef-d'œuvre et fait honneur au XIXe siècle. Je serais heureux si cette étude sommaire pouvait rappeler l'attention sur lui; mes lecteurs me sauront peut-être gré de leur avoir signalé une source inédite de jouissances littéraires. Pour la plupart ils ignorent certainement

jusqu'au titre du poème. En leur inspirant le désir de le connaître, je voudrais aussi donner à quelque éditeur intelligent, peut-être à quelque traducteur habile, le désir de remettre en circulation une œuvre exquise qui dort depuis trop longtemps sur les rayons poudreux des bibliothèques.

JULIEN NIEMCÉWICZ

Niemcéwicz (Julien-Ursin) naquit en 1757, à Skoki, en Lithuanie. Comme presque tous les enfants de la noblesse, il fut destiné à l'état militaire et entra à l'École des cadets de Varsovie : à vingt ans il prit du service dans l'armée et en sortit au bout de quelques années avec le grade de major. De 1783 à 1786 il parcourut, avec le prince Czartoryski, l'Allemagne, la Hollande, l'Italie, la France, et acquit dans ses voyages cette instruction cosmopolite qui distingue les peuples slaves et notamment les Polonais. Il était à Paris quand s'ouvrit la diète de 1788 : il accourut aussitôt et prit une part importante à ses travaux. Ici commence son rôle politique.

Depuis seize ans le premier partage était com-

sommé : la Russie, soutenue par l'Autriche et la Prusse, avait fait adopter au royaume démembré une Constitution qui consacrait tous les vices de l'ancienne, la royauté élective, le *liberum veto*, l'anarchie permanente, le servage des paysans, le désordre des finances. Un conseil de trente-six membres, dévoués à la Tsarine, exerçait le pouvoir dont le roi et la diète étaient en somme complètement dépouillés. Ainsi organisée, la Pologne marchait rapidement à sa décadence, et Potemkine avait dit, dès 1782, que l'on avait bien tort de ne pas la partager tout entière. Par bonheur la discorde se mit entre Catherine et le successeur de Frédéric II : l'ambition de l'Impératrice inquiétait le nouveau roi de Prusse ; il se rapprocha de la République et lui déclara qu'il n'avait rien plus à cœur que le maintien de la nationalité polonaise. Ces protestations, plus ou moins sincères, jointes aux embarras de la Russie, alors attaquée par la Suède et par la Turquie, réveillèrent les espérances et le courage des patriotes : la diète résolut d'opposer une résistance énergique aux prétentions de Catherine, et Stanislas, naguère si docile aux ordres de sa maîtresse, promit de garder à l'avenir sa dignité d'homme et de roi.

Telles étaient les circonstances au milieu desquelles Niemcéwicz fut appelé à la diète. Nommé secrétaire, il fut chargé de rédiger une constitution répondant aux besoins et aux sentiments de ses concitoyens : elle parut au bout de deux ans et fut saluée par des applaudissements unanimes. En effet, la *Constitution du 3 mai* (c'est là son nom historique) faisait disparaître tous les ferments d'anarchie introduits par la Russie : aujourd'hui encore les hommes d'État l'étudient avec fruit, et l'on peut dire avec un célèbre historien prussien, qu'elle réalisait les véritables principes de la science politique, en conciliant à la fois le passé, le présent et l'avenir.

> . . . . . *Si quâ Pergama dextrâ*
> *Defendi possent.....!*

Le rôle de Niemcéwicz ne se borna point à ces fonctions déjà si importantes de secrétaire : il prit aussi la parole et fut un des premiers à réclamer l'affranchissement des paysans. En même temps, il travaillait, par de nombreux écrits, à réveiller le sentiment national. Il fondait avec ses amis Wessenhoff et Mostowski la *Gaceta Narodowa*, et ses traits acérés allaient

jusque sur le trône blesser la Tsarine, qui sut bien s'en souvenir. Il créait au théâtre la comédie politique, et composait son drame de *Casimir le Grand*. Cette pièce fut solennellement représentée à Varsovie le 3 mai 1792, premier anniversaire d'une régénération déjà gravement compromise. Catherine avait recouvré par ses intrigues le terrain que la diète de 1788 lui avait fait perdre. A son instigation, des citoyens, les uns vendus, les autres aveugles, forment la Confédération de Targowica dans le but de renverser la nouvelle Constitution et de rétablir les institutions antérieures. Catherine les soutient à main armée et les troupes russes rentrent en Pologne : quelques patriotes, parmi eux Kosciuszko, essayent de résister ; mais ils sont abandonnés du roi, qui accède lâchement à la Confédération. Le second partage s'accomplit : Niemcéwicz, l'âme navrée, quitte sa patrie asservie et se retire en Allemagne ; mais il laisse pour adieu à son pays *la Bible de Targowica*, pamphlet virulent contre les traîtres et qui contribua à en ramener quelques-uns dans le devoir. Il voyageait en Italie quand il apprit que Kosciuszko, appelé à Krakovie par ses concitoyens, venait de dresser l'acte d'insurrection, bientôt signé

par tous les Palatinats. Il accourut aussitôt près de lui, et, durant toute la campagne, il lui servit d'aide de camp et de secrétaire. C'est par lui que furent écrites la plupart des proclamations qui portent le nom de Kosciuszko. Nous n'avons point ici à raconter les phases de cette lutte suprême. On sait comment elle se termina par la défaite de Maciéjowice et par la ruine de la Pologne. On sait que Kosciuszko, blessé, fut pris par les Russes et emmené à Saint-Pétersbourg. Atteint d'une balle au bras droit, Niemcéwicz eut la même destinée. Après un long et pénible voyage, il se vit enfermé dans un cachot glacial où l'eau suintait aux murs, où les champignons croissaient de tous côtés. Cette prison, bâtie sous Pierre le Grand, avait été inaugurée par le malheureux Alexis. Catherine l'avait elle-même choisie pour Niemcéwicz, dont elle n'avait oublié ni les sarcasmes, ni le patriotisme. Il y passa deux ans, harcelé de menaces et d'interrogatoires, soumis aux plus mauvais traitements, surveillé et pillé par d'impitoyables geôliers : privé d'air, il se vit réduit, pour prendre quelque exercice, à faire une balle avec sa barbe et ses cheveux. Quand il quitta son cachot, ses pas avaient fini par laisser leur empreinte sur les

carreaux usés par ses promenades quotidiennes.

La lecture, la poésie, une correspondance secrète avec quelques-uns de ses compagnons d'infortune charmèrent pour lui les longues heures de la captivité. Il retrouva d'anciennes connaissances, le littérateur Mostowski, le banquier Kapostas, le cordonnier Kilinski, naguère membre du Conseil national. Il écrivit à la lueur d'une mauvaise chandelle quelques-uns de ses vers les plus gracieux, notamment une traduction du poème de Pope : *The rape of the lock*, qu'on lui avait prêté pour trois jours, et que, de sa main gauche, il avait copié tout entier. Lui-même, en des pages aussi intéressantes et plus piquantes peut-être que les récits de Pellico, nous a raconté l'histoire de sa captivité : elle ne finit qu'à la mort de l'Impératrice. Le successeur de Catherine, Paul Ier, cet homme étrange dont la vie et la mort sont restées un problème, Paul Ier qui, tout en gardant sa part, condamnait hautement le démembrement de la Pologne, se crut assez fort pour pouvoir user de clémence envers les prisonniers. Il commença par relâcher Kosciuszko, Kapostas, etc. Il hésitait à délivrer Niemcéwicz. « Je crains, disait-il, sa jeunesse et son exaltation. » Il n'y consentit que sur les

instances de Kosciuszko, et encore lui fit-il, ainsi qu'aux autres détenus, prêter serment de fidélité. Rendus à la liberté, mais n'ayant plus de patrie, les deux amis quittèrent un pays où tout leur rappelait de tristes souvenirs et allèrent demander au Nouveau Monde l'oubli de leurs malheurs et l'hospitalité. Depuis longtemps le nom polonais était populaire aux États-Unis : la plupart des confédérés de Bar avaient concouru à la guerre de l'Indépendance, et l'on gardait encore dans l'armée américaine la bannière de Pulawski. Ces années d'exil furent pour Niemcéwicz des années de repos et presque de bonheur. Il se maria, se lia avec Washington, Jefferson, et le duc d'Orléans, proscrit alors, qui devait être Louis-Philippe. Il ne quitta sa retraite de New-Jersey qu'en 1802, pour aller recueillir en Pologne la succession de son père. C'est alors qu'il fit paraître la première édition de ses œuvres.

Cependant Napoléon bouleversait l'Europe : la Pologne tressaillit quand il créa pour le roi de Saxe le duché de Varsovie. Niemcéwicz repassa la mer, et vint offrir ses services au nouveau souverain qui le nomma secrétaire du sénat, membre du Conseil suprême de l'Instruction

publique, inspecteur des Écoles, etc. Ces fonctions importantes ne firent pas oublier à Niemcéwicz la littérature : la publication des *Lettres lithuaniennes*, écrits patriotiques pleins d'enthousiasme et d'énergie, signale cette période de sa vie. En 1815, le royaume de Varsovie disparaît avec toutes ces créations éphémères improvisées par le génie de Napoléon. Alexandre III devint roi de Pologne : il maintient Niemcéwicz dans ses dignités, et le charge d'élaborer la constitution exigée par les puissances signataires du traité de Vienne; pour la deuxième fois le poète accomplit cette tâche si grave, et la Constitution de 1815 est publiée pour être bientôt anéantie. Mais la Pologne doit à l'écrivain des œuvres plus durables que celle du législateur : l'*Histoire de Sigismond III* écrite par lui sur l'invitation de la Société des amis des sciences, dont il était devenu président, les *Chants historiques*, où il célèbre les plus glorieux souvenirs de l'ancienne Pologne. Ces chants, mis en musique dès leur apparition, sont restés l'œuvre la plus populaire de Niemcéwicz. On pourra en juger par la *Ballade de Zolkiewski*[1] :

1. Cette traduction, comme l'étude dont elle fait partie, a été publiée en 1864. L'essai sur Niemcéwicz a été la première

Sur les bords du Dniester, dans cette plaine immense
Où Zolkiewski jadis termina son destin,
Le vaillant Sienawski sur son coursier s'avance,
Et sa cuirasse luit d'un éclat argentin.

De feuillage nouveau la forêt se couronne ;
La lune resplendit dans un ciel azuré ;
Mais, tandis que son casque étincelle et rayonne,
Le chevalier soupire en son cœur déchiré.

Il pense à ces beaux yeux dont son âme est blessée,
Beaux yeux dont la rigueur a causé son tourment...
Conformant son allure à sa triste pensée
Le cheval, tête basse, avance lentement.

Il va rêvant : soudain à la pâle lumière,
Il aperçoit un casque au milieu d'un buisson,
Une tombe,... il descend et, courbé sur la pierre,
Du brave Zolkiewski distingue l'écusson.

A ce lugubre aspect, il frémit, il soupire.
En songeant au passé des pleurs mouillent ses yeux.
Il s'assied, et sa voix, que la douleur inspire,
Célèbre du héros les exploits glorieux :

« O champs de Cécora, forêt sauvage et sombre,
Dont le vent sans relâche agite les rameaux,
Écoutez mes accents ! éveillez la grande ombre
Qui dort en votre sein d'un éternel repos.

« Héros ! avec le lait tu suças la vaillance :
Jeune encor Zamojski devina ta vertu ;
Tu le suivis, à peine au sortir de l'enfance,
Et sous vos coups tomba le Germain abattu.

de mes études sur les littératures slaves. Il m'a semblé intéressant de la réimprimer à une époque où la littérature polonaise est l'objet d'un dédain si peu mérité.

« Bientôt de chevalier, tu deviens connétable;
Tu guides nos soldats au milieu des hasards :
La Pologne s'étend, et ton bras indomptable
Sur les murs de Moscou plante nos étendards.

« Moscou cède aux vainqueurs, Moscou, la ville sainte!
Dans leur dernier abri tu poursuis ses guerriers,
Et, tandis qu'ils s'enfuient chassés de son enceinte,
Les deux tsars en tes mains demeurent prisonniers.

« Hetman, salut à toi! Ta gloire est immortelle!
Dans les cœurs polonais elle ne pâlit pas :
Pourraient-ils oublier cette fête si belle,
Quand, suivi des deux tsars, tu parus aux États?

« Près du trône royal où Sigismond préside,
Les grands sont assemblés : Ladislas ébloui
Contemple avec transport cette fête splendide;
Zolkiewski vient : les tsars marchent derrière lui.

« Roi, peuple, à vous, dit-il, l'honneur et la puissance!
« Des tsars nos ennemis contemplez le destin :
« Ne voyez pas en eux un objet de vengeance,
« Mais plutôt les jouets du hasard incertain.

« Le Seigneur à notre aigle a donné la victoire;
« Mais sachons en user comme ont fait nos aïeux :
« Gardons-nous de ternir l'éclat de notre gloire.
« Soyons cléments! Soyons miséricordieux!

« Toi, Wladislas, Moscou pour son roi te réclame.
« Dieu le veut. Va régner dans ta nouvelle cour :
« Mais souviens-toi de nous, et nourris dans ton âme
« Pour ta chère Pologne un éternel amour. »

« Ainsi parla l'hetman. Qui donc aurait pu croire
Que ce brillant soleil sitôt s'obscurcirait?
Que le héros aux Turcs céderait la victoire,
Que sous leurs coups, hélas! sitôt il tomberait?

« Tout le camp lui creusa, rempli d'un deuil immense,
Cette tombe où ses os dorment ensevelis.
Deux mots ont consacré sa mort et sa vaillance :
Ci-gît qui de son sang défendit son pays.

« O casque précieux! tu couronnas sa tête,
Et ses cheveux blanchis dans les travaux guerriers.
Tu protégeais son front au fort de la tempête,
Tu brillais au milieu des rangs des chevaliers.

« Écoute mon serment, noble casque! Je jure
Que jamais sur mon front tu ne rayonneras,
Si le sang musulman ne lave cette injure,
Si le Turc à son tour ne tombe sous mon bras. »

— Ainsi dit le jeune homme : à son serment fidèle,
Il travaille sans trêve à venger notre affront :
Il triomphe, et, couvert d'une gloire immortelle,
Le casque du héros rayonne sur son front.

Et les beaux yeux alors daignèrent lui sourire :
Car en ce temps l'amour fut le prix du guerrier,
Aux belliqueux transports il mêlait son délire
Et le myrte en festons s'enlaçait au laurier.

Ainsi les vieilles gloires de la Pologne revivaient sous la plume de Niemcéwicz; chaque jour ajoutait à sa popularité. En 1817, il prononçait à Cracovie l'éloge de Kosciuszko; en 1820, dans un voyage à Vilna, il était salué au théâtre par d'unanimes acclamations, et son buste paraissait sur la scène couronné de fleurs; en 1830, il présidait l'inauguration de la statue

élevée à Copernic par la Société des amis des sciences.

La Révolution de 1830 éclate. Le gouvernement national se constitue et inaugure ses séances par une procession solennelle; mais la procession s'avance lentement et la foule murmure; soudain on apprend que le vieux Niemcéwicz s'est joint au cortège; les plaintes se changent en applaudissements, et une chaleureuse ovation remercie le vieillard qui voue ses derniers jours à la patrie. Cette fois encore Niemcéwicz est secrétaire du sénat; il rédige et signe en cette qualité l'acte de déchéance de la dynastie impériale. Cependant des accusations s'élèvent contre le Gouvernement; on fait courir le bruit qu'il veut traiter avec le grand-duc Constantin : la multitude, guidée par l'impétueux Mochnaçki, envahit la salle des séances. Niemcéwicz découvre sa poitrine et déclare qu'il aime mieux mourir que de céder à la violence; l'émeute se disperse et le poète a du moins la gloire d'avoir retardé la terrible catastrophe qui devait bientôt fondre sur son pays.

En effet, la Pologne, réduite à ses propres forces, ne pouvait tenir longtemps contre la Russie. Niemcéwicz fut chargé d'intéresser l'Eu-

rope à sa cause et partit pour Londres avec le jeune comte Walewski, depuis ministre de Napoléon. Il était dans cette ville, où il n'avait obtenu que de vaines sympathies, quand il apprit la ruine de l'insurrection. Dès lors il perdit tout espoir de retourner dans sa patrie. Dante a redit en des vers célèbres « combien est amer le pain de l'étranger, combien l'escalier d'autrui est dur à descendre », et encore il n'avait à pleurer que l'ingratitude et non l'asservissement de ses concitoyens. Quelle que fût sa douleur, Niemcéwicz ne se découragea point : obstiné dans son patriotisme, il travaillait sans relâche à préparer la régénération nouvelle de la Pologne. C'est ainsi qu'il fondait à Londres la Société littéraire des amis de la Pologne, à Paris le *Comité central* d'histoire nationale et la Bibliothèque polonaise. Fixé dans cette dernière ville, où il se vit accueilli avec bienveillance par son ancien compagnon d'exil, le roi Louis-Philippe, il ne cessait d'agir pour sa patrie : « Après ma mort, disait-il, je ne répondrais pas de m'abstenir dans le ciel de toute agitation ». Parfois il revenait avec mélancolie sur les souvenirs de sa jeunesse : il racontait un jour à Sienkiéwicz comment, dans sa prison de Saint-Pétersbourg, il avait été réveillé un

matin par le bruit du canon annonçant que l'auguste archiduchesse « avait daigné mettre au monde un fils ». Ce fils était le futur empereur Nicolas, qui devait le priver pour la quatrième fois de sa patrie! Et il ajoutait avec Tacite : *Non esse curæ Diis securitatem nostram, esse ultionem*. Il légua dans son testament 5000 francs à celui qui remportera la première victoire sur les Russes. Il s'éteignit à Montmorency, le 21 mai 1841, à l'âge de quatre-vingt-cinq ans. Ses dernières paroles furent celles-ci : *Patriam quandiu vixi colui. Morior in exilio.*

Telle fut la vie de Niemcéwicz : associé aux actes les plus importants de l'histoire de Pologne, illustré par de nombreux écrits pleins de verve et d'enthousiasme, son nom ne périra pas : soldat, poète, homme d'État, la Pologne le cite parmi ses plus nobles enfants : la France, qui abrita sa vieillesse et qui garde sa dépouille, lui doit au moins un souvenir.

EN BOHÊME

NOTES DE VOYAGE

Budejowice (Budweiss), 1er septembre 1895.

J'ai quitté Linz ce matin, à la première heure. Il y a plus de vingt ans que je n'ai visité la Bohême, et je suis impatient de la revoir. J'ai séjourné à Prague, pour la première fois, en 1864; j'y suis revenu depuis en 1866, 1867, 1871, 1872, 1874. A chacun de mes séjours, j'ai pu constater l'invincible ténacité du peuple tchèque et me réjouir avec lui de quelque progrès accompli. Beaucoup de mes anciens amis, hélas! ne sont plus de ce monde : je ne retrouverai ni Hanus, le savant bibliothécaire du Clementinum, ni Halek, le poète délicat, ni cet autre poète, Joseph Fricz, avec lequel je publiais, il y a tantôt

vingt-huit ans, un volume sur la Bohême, ni Smetana, l'adorable musicien, ni Sladkovsky, le brillant orateur du parti jeune-tchèque, ni Neruda, le feuilletonniste spirituel de la *Gazette nationale*, ni Purkynié, l'un des maîtres de la physiologie, ni le grand historien national Palacky, auquel j'ai dû tant de précieux conseils et dont le dernier entretien se termina par des paroles de bénédiction qui sont restées profondément gravées dans ma mémoire. Paix et gloire à leurs cendres [1]! Ils ont combattu le bon combat, ils ont contribué à replacer leur patrie au rang glorieux qu'elle occupe aujourd'hui parmi les nations. Au moment où je franchis la frontière de ce pays qu'ils ont tant aimé, pour lequel ils ont tant lutté et tant souffert, leur souvenir se présente à moi. Je les salue avec une respectueuse et reconnaissante affection.

I

Des drapeaux et des guirlandes flottent à la première station bohême de la ligne Linz-Budweiss-Prague. L'empereur François-Joseph vient

1. Voir sur Palacky mes *Études slaves*, Paris, 1880.

d'arriver pour les manœuvres dont le sud de la Bohême doit être le théâtre. Elles commenceront demain. Les énormes jupons bouffants, les petits foulards négligemment jetés sur les cheveux blonds ou bruns m'annoncent la Bohême slave. L'idiome tchèque se fait entendre, et le conducteur crie désormais en deux langues les indications nécessaires aux voyageurs. Un détail me frappe tout d'abord. Au temps jadis, les Tchèques ne voyageaient guère qu'en troisième classe. Ils étaient pauvres. Aujourd'hui, leur idiome résonne couramment dans les coupés des secondes. Ils se sont enrichis. Et, comme ils ont pris conscience de leur force, ils ne craignent plus de parler en public une langue que l'on affectait autrefois de réserver aux classes inférieures. Le long de la voie circulent des groupes de fantassins ou de dragons. Tous ces soldats ont fort bonne mine. Le pays que nous traversons est agréable et pittoresque; il n'offre ni de grands aspects ni de sévères horizons; parfois une vallée riante se creuse entre des collines couvertes de sapins noirs. L'accès de la Bohême par le Bœhmerwald est bien autrement majestueux.

Budweiss, où l'empereur a établi aujourd'hui son quartier général, est une ville bilingue. On

l'appelle en tchèque Budejowice. Sa population, qui est d'environ vingt mille habitants, se partage exactement entre les Allemands et les Tchèques. Les deux nations ont tenu à rivaliser d'enthousiasme officiel vis-à-vis du souverain; les Allemands ont arboré le drapeau noir et jaune, les Tchèques, l'étendard rouge et blanc. A n'en juger que par ces manifestations extérieures, la popularité de François-Joseph serait vraiment extraordinaire. Dans leurs confidences intimes les Tchèques, et même certains Allemands, sont beaucoup moins enthousiastes. Chaque fois que le souverain apparaît dans un pays que se disputent deux nationalités, elles rivalisent de loyauté et d'enthousiasme officiel. Chacune d'elles tient à faire voir au souverain qu'elle existe, à solliciter son attention. Budweiss a d'ailleurs été de tout temps une ville loyale. Essentiellement catholique, elle ne prit point part au mouvement hussite, ni à la rébellion qui donna le signal de la guerre de Trente Ans; les princes de la maison d'Autriche se plurent à la combler de privilèges. Ses monuments sont, en somme, peu intéressants. Le principal ornement de la ville est une immense place entourée d'arcades, au milieu de laquelle se dresse une

fontaine en pierre surmontée d'une statue de Samson. Aujourd'hui Budweiss est surtout remarquable par ses établissements industriels; le plus important est la grande fabrique de crayons Hardmuth, dont les produits sont connus du monde entier.

II

Tabor, 2 septembre 1895.

Dans le paysage comme dans l'histoire, entre Budweiss et Tabor, le contraste est frappant. Budweiss, la ville catholique et impériale, s'étend dans une plaine sans caractère. Tabor, la cité hussite par excellence, la ville de Zizka, se dresse fièrement sur une colline, à 450 mètres au-dessus du niveau de la mer. Les origines de Budweiss se perdent dans la nuit du moyen âge. Celles de Tabor sont bien connues : son nom est inséparable de celui de Jean Zizka, et nous connaissons la date précise de sa fondation. Budweiss est divisée entre les deux nationalités qui se partagent la Bohême : Tabor est absolument tchèque, je n'y ai ni lu ni entendu un mot d'allemand; même les Israélites, qui occupent un quartier

distinct autour de la synagogue, n'osent point arborer d'enseignes allemandes et se contentent d'ajouter à leur enseigne tchèque quelque vocable hébraïque.

La colline sur laquelle s'élève Tabor monte lentement de l'est à l'ouest. Sur trois de ses côtés elle présente des pentes ardues que l'art de l'ingénieur peut facilement rendre inaccessibles. Elle est, d'ailleurs, en partie enveloppée par la rivière Luznice et son affluent, la Tismenice. Un château fort élevé sur la hauteur avait été incendié au XIIIe siècle. En 1420, les disciples de Hus, les utraquistes ou calixtins, choisirent la colline pour leur lieu de réunion. Ils lui donnèrent un nom biblique, celui du mont Tabor, sur lequel, d'après la tradition chrétienne, eut lieu la transfiguration du Sauveur. Eux aussi, ils aspiraient à transformer, à transfigurer leur nation, et ce n'est sans doute pas au hasard qu'ils avaient choisi cette dénomination singulière. Un étang dont les eaux glauques reflètent la colline sacrée reçut le nom de Jourdain [1].

Figurons-nous cette réunion de chrétiens

1. Vers la même époque, une autre confrérie hussite se groupait sur le mont Oreb (cercle de Hradec); une forteresse du pays de Zatec reçut le nom de Sion.

enthousiastes; à l'instar des membres de la primitive Église, ils rêvent de réaliser ici-bas la cité de Dieu. Seigneurs, bourgeois, paysans, ils vendent leurs biens pour en mettre les produits en commun; ils échangent entre eux les noms de frères et de sœurs. Ils sont là en plein pays tchèque, au centre de cette patrie que leur disputent les Allemands de Prague; ils n'entendent résonner autour d'eux que l'idiome maternel. Quelle ivresse remplit leur cœur, quel enthousiasme enflamme leur esprit!

Zizka vient les rejoindre; obligé de quitter Pilsen, disputé par les cathotiques, il se replie sur Tabor avec ses guerriers, ses chars de combat, forteresses roulantes auxquelles son nom est resté attaché; il établit sur la montagne sainte son quartier général, il l'entoure d'une double enceinte de murs crénelés et de tours, il fait creuser un fossé et établir une triple ligne de remparts sur la seule face de la ville où l'ennemi pourrait déboucher, où il réussirait à pénétrer dans la ville; les rues sont à dessein courtes et entrelacées de façon à constituer un labyrinthe dangereux pour ceux qui tenteraient de s'y engager. Désormais, les défenseurs de la pieuse forteresse appartiennent

à l'histoire ; ils s'appellent eux-mêmes les Taborites. Ce nom leur est resté ; guerriers, ils se font redouter par leur bravoure et par la tactique qu'ils doivent à leur chef, Jean Zizka ; prêtres, ils prêchent les doctrines les plus hardies et mettent en pratique les innovations les plus téméraires ; ils portent le costume des laïques, renoncent à tondre leurs cheveux et à raser leurs barbes, se marient, répudient les fêtes et les jeûnes de l'Église catholique et se refusent à reconnaître d'autre autorité que celle de l'Écriture. Ils substituent la langue nationale au latin. Ils célèbrent la liturgie en plein air. Un monument subsiste encore de ce culte patriarcal. C'est une table en granit (ou en grès) qui s'élève sur la grand'place en face d'une maison assez curieuse de la Renaissance. On dirait un petit dolmen ; c'est un autel utraquiste. Sur cette table grossière, le prêtre consacrait le pain et le vin et donnait aux fidèles la communion sous les deux espèces (*sub utraque*). Au centre de la place se dresse une statue de Jean Zizka. L'église paroissiale, surmontée d'une tour de plus de 80 mètres, appartient au XVIe siècle ; une dalle fixée dans le mur attire mon attention. Je m'approche et je lis

(en français) : *Ci-gît haut et puissant Seigneur Messire*, etc. Il s'agit d'un gentilhomme lorrain qui, au siècle dernier, prit du service dans les armées impériales, acquit des terres en Bohême et vint mourir dans les environs de Tabor. L'ombre de Zizka ne s'attendait pas à ce voisinage.

L'hôtel de ville est flanqué d'une tour où les Taborites gardaient naguère leurs archives. Il conserve, dit-on, quelques reliques de la secte guerrière. Vers l'ouest de la ville, une brasserie occupe les restes du château de Kotkov. Une tour crénelée la domine; des murs crénelés l'entourent. Je n'ai jamais vu brasserie si guerrière.

Pendant deux siècles entiers, jusqu'à la bataille de la Montagne Blanche, Tabor resta fidèle aux doctrines qui lui avaient donné naissance et font encore aujourd'hui sa gloire. Prague vaincue, elle devait succomber à son tour. Le général qui eut l'honneur de la faire capituler était un Espagnol, don Baltazar de Marradas. L'ordre des augustins fut chargé d'y rétablir le catholicisme. Il y réussit. En 1648, Tabor fut occupé par les Suédois; en 1751, par les Prussiens. Aujourd'hui, c'est une bonne

petite ville de province, chère au cœur des Tchèques, mais où le touriste étranger vient rarement s'égarer. Elle mérite pourtant d'être visitée; elle devrait être un lieu de pèlerinage pour tous les fidèles de l'Église réformée. Un siècle avant Luther, un siècle avant Calvin, elle a lutté, elle a souffert pour la défense de la Réforme, et qui se soucie d'elle, aujourd'hui? L'Allemagne ne saurait s'intéresser à une ville qui fut le centre de résistance de ses adversaires les plus acharnés. Les protestants de langue française ne connaissent guère l'histoire de leurs ancêtres bohémiens. La Bohême reste pour eux une terre inconnue. Les Allemands disent, en parlant d'une chose incompréhensible : *Das sind mir böhmische Dörfer!* Inconnue et méconnue, Tabor est vraiment une ville bohémienne.

III

Sazava, 3 septembre 1895.

Je me plais à évoquer les souvenirs de l'antique Bohême. Celui de Zizka et de ses hardis compagnons m'a retenu à Tabor. Je m'en vais

maintenant à Sazava, saluer l'antique sanctuaire de saint Procope et, par la même occasion, rendre visite à un ami bien cher. Le train me dépose dans la petite ville de Benesov; elle aussi, elle a eu son rôle dans l'histoire; elle a subi les assauts des Taborites, et, plus tard, des Suédois. Son hôtel de ville a vu, en 1448, la rencontre de Georges de Podiebrad, qui devait être roi de Bohême, et d'Éneas Sylvius, qui devait être le pape Pie II. Ils ont négocié ensemble la grave question de la communion sous les deux espèces. En 1491, les états de Bohême s'y sont réunis. Comme Tabor, Benesov est une ville purement tchèque; elle est d'ailleurs sans monuments et sans caractère historique. De Benesov à Sazava, l'étape est d'environ 20 kilomètres. Nous nous engageons sur une route horriblement poudreuse — la Bohême n'est pas précisément un paradis pour les cyclistes, — bordée de pruniers à perte de vue; parfois, nous longeons d'immenses enclos de sapins, chasses seigneuriales entretenues avec un soin jaloux; les villages que nous traversons offrent un aimable désordre de chaumières blanchies à la chaux; l'aubergiste est toujours un juif et toujours il s'appelle Bloch.

Nous nous engageons dans des chemins forestiers, sous des voûtes de verdure embaumée. Nous sommes terriblement cahotés; le sentier est parfois moins large que la voiture. L'administration des ponts et chaussées a encore fort à faire dans ces régions. Mais il faut bien entretenir les armées de la triple alliance !

Nous dévalons dans un ravin; nous traversons un torrent, nous remontons une côte rapide et, après trois heures de cahots, nous débouchons brusquement sur la vallée de la Sazava, à la lisière du village qui porte ce nom. Les maisons sont disséminées dans un fouillis pittoresque aux flancs du coteau, à l'ombre des sapins; la vallée décrit un vaste demi-cercle, égayée par les flots argentés d'une rivière lente qui s'attarde sous les oseraies. Venue des frontières de la Moravie, la Sazava est l'affluent le plus considérable de la rive droite de la Vltava (Moldau).

Le village auquel la gracieuse rivière a donné son nom a été jadis, comme la ville de Tabor, un des grands foyers de la vie religieuse en Bohême. Ses origines sont beaucoup plus anciennes. Au XIe siècle, les ducs Oldrich et Bretislav fondèrent sur les bords de la Sazava

un monastère de bénédictins qui dura jusqu'à la fin du XVIIIe. Joseph II, comme on sait, n'aimait pas les couvents. Un pieux ermite sorti de l'ordre des bénédictins, saint Procope — l'un des patrons de la terre bohême, — s'était retiré du monde dans une grotte qui domine la vallée. Comme les solitaires de Port-Royal, comme les fondateurs de la Chartreuse, il avait bien choisi le lieu de sa retraite. Quand ses yeux tournés vers le ciel daignaient s'abaisser jusqu'à la terre, ils pouvaient contempler le plus charmant et tout ensemble le plus austère des paysages. Le prince Oldrich, un jour qu'il chassait dans le pays, rencontra le pieux solitaire et fit construire pour lui le monastère qu'il peupla de moines bénédictins. La prière, le chant religieux, le travail des mains furent la loi de la nouvelle communauté. Au milieu du XIe siècle, la Bohême était depuis longtemps convertie au christianisme; elle avait accepté d'abord la liturgie slave des apôtres Cyrille et Méthode, mais bientôt la liturgie romaine avait repris le dessus. Procope était resté fidèle à la liturgie slave. Après sa mort (1053), et celle du prince Bretislav (1055), qui le couvrait de sa protection, les partisans de la

liturgie latine dénoncèrent les moines slaves comme suspects d'hérésie.

Précisons les faits. La langue dans laquelle les bénédictins de Sazava célébraient la liturgie n'était pas le tchèque vulgaire, dont Hus et Zizka devaient plus tard revendiquer les droits; c'était un idiome sacré et traditionnel, le slavon, que les apôtres Cyrille et Méthode avaient apporté au IXe siècle de la Bulgarie ou de la Pannonie, et qui résonne encore aujourd'hui sous les voûtes des temples russes, serbes et bulgares. Si les Tchèques étaient restés fidèles à cet idiome, ils feraient aujourd'hui partie du même groupe religieux que les Russes, les Serbes et les Bulgares. Le prince Spytihnev se laissa persuader par les calomnies qu'on répandait autour de lui; les moines slavisants durent quitter le monastère et céder la place à des latinisants. Ainsi, dans cette vallée paisible, se jouait déjà un acte de ce drame qui s'est tant de fois répété, qui dure encore en Bohême, la lutte du slavisme pour l'existence. Les nouveaux venus furent sans doute mal accueillis par la population, car, au bout de peu de temps, ils s'en allèrent, et le cloître resta vide pendant six ans. Le prince Vratislav rappela

les moines du rite slave, qui s'étaient réfugiés en Hongrie. Ils reprirent possession de leur monastère.

Procope l'avait fondé. L'abbé Bozetech en fut le véritable restaurateur. C'était, au témoignage des chroniqueurs, un artiste remarquable, tout ensemble architecte, sculpteur et peintre. Il avait vu commencer à Prague l'église cathédrale de Saint-Vit (Guy). Il entreprit d'édifier à Sazava une église digne de rivaliser avec elle. Il n'en reste plus que quelques débris; mais on peut croire que Bozetech n'avait rien négligé de tout ce qui pouvait l'orner et l'embellir. Un jour, son évêque, irrité contre lui, lui infligea une singulière pénitence. Il lui ordonna de sculpter, en bois, un Christ de grandeur naturelle, et de le porter jusqu'à Rome sur ses épaules. Le moine exécuta cet ordre inhumain. Sous sa direction, l'abbaye de Sazava devint une école d'art religieux. Mais ni ses vertus, ni ses talents ne désarmèrent l'hostilité des adversaires de la liturgie slave. Ils réussirent à trouver des complices jusque dans le personnel du monastère. Le duc Bretislav se laissa circonvenir par leurs intrigues et leurs calomnies, exila l'abbé Bozetech et proscrivit la liturgie suspecte. Elle ne

devait plus reparaître à Sazava. Avec la liturgie disparut, hélas! toute une bibliothèque pieusement rassemblée depuis un siècle. Un seul manuscrit échappa, peut-être. Son histoire est assez curieuse. J'y reviendrai tout à l'heure.

Rendu au culte latin, le monastère continua ses glorieuses destinées. Au XIIe siècle, nous le voyons dirigé par un abbé lorrain d'origine. Il s'appelait Regnard; artiste comme Bozetech, il connaissait la peinture, la sculpture, et même l'art du verrier. Au mois de juin 1404, Procope fut canonisé, déclaré patron du royaume. Rien ne manquait plus à la gloire du monastère. Les reliques du saint y attiraient de nombreux pèlerins. Vers le milieu du XIIe siècle, un moine anonyme avait écrit une chronique qui fournit de précieux renseignements sur la vie politique et religieuse en Bohême, notamment sur les annales de la communauté à laquelle l'auteur appartenait.

Ces glorieux souvenirs ne préservèrent pas, hélas! le monastère de la violence des hussites. En 1421, ils détruisirent la basilique, qui était l'une des plus belles du royaume. Il n'en reste, aujourd'hui, que quelques piliers brunis par le temps, une crypte qui s'étend sous la modeste

église où l'on vient encore aujourd'hui honorer la mémoire de saint Procope. On conserve pieusement dans un reliquaire une coupe et une cuiller de travail byzantin qui auraient, dit-on, appartenu au saint abbé. Le couvent se releva de ses ruines; détruit par un incendie vers le milieu du XVIIIe siècle, il fut reconstruit dans le style de cette époque. C'est aujourd'hui un château confortable, dont les sous-sols et le cloître offrent seuls quelque intérêt archéologique.

Je parlais tout à l'heure d'un manuscrit slave qui aurait appartenu au monastère de Sazava et qui existe encore aujourd'hui. Les destinées de ce texte sont fort singulières. C'est un évangéliaire en caractères slavons; il est actuellement conservé à la bibliothèque de Reims et fit, jusqu'à la Révolution, partie du trésor de la cathédrale. Les chanoines ne savaient pas en quelle langue il était écrit et le prenaient pour un manuscrit grec ou syriaque. En 1717, Pierre le Grand passant à Reims y reconnut l'ancienne langue de ses compatriotes. Plus tard, l'empereur Nicolas s'intéressa à ce document et en fit publier à ses frais une magnifique édition facsimilé. Par suite d'une erreur, qu'il serait un peu long d'expliquer ici, on prêtait à ce manuscrit

une illustre origine; on croyait, à Reims, qu'il avait été écrit par saint Jérôme. On lui attribuait un caractère sacré, et c'est sur ce texte mystérieux que Louis XIV, Louis XV et Louis XVI prêtèrent le serment du couronnement. Or, une note qui figure à la fin d'un texte glagolitique accolé à notre manuscrit prétend qu'il a été copié de la main de saint Procope. Si cette mention est exacte, le texte du sacre provient du monastère de Sazava; si, au contraire, comme il paraît plus vraisemblable, le manuscrit est originaire de la Russie méridionale, il n'en est pas moins vrai qu'il a dû faire partie de la bibliothèque du monastère de Sazava. Il passa ensuite à Prague; l'empereur Charles IV, grand ami des Slaves, en fit cadeau au monastère d'Emmaüs, où il avait entrepris de restaurer la liturgie slave. En 1449, le monastère fut envahi par une bande de hussites qui emportèrent un grand nombre d'objets précieux. Notre manuscrit alla, Dieu sait comment, échouer à Constantinople. Au XVIe siècle, il fut acheté par le cardinal de Lorraine, qui le donna à la cathédrale de Reims. Il y resta jusqu'à la Révolution; nos révolutionnaires le traitèrent comme l'avaient traité les hussites; il fut dépouillé de sa riche

reliure et disparut. On le croyait perdu, et les Slaves le pleurèrent; le poète Kollar voua ceux qui l'avaient détruit à l'exécration des siècles à venir. On l'a retrouvé depuis, et aujourd'hui il repose paisiblement dans une vitrine de la bibliothèque de Reims. Voilà, assurément, des destinées bien tragiques, et l'histoire de ce texte sacré semble symboliser les vicissitudes de cette nation tchèque, si cruellement éprouvée par le destin, qu'on a crue tant de fois anéantie et qui, malgré tant de forces ennemies conjurées contre elle, s'est obstinée à ne pas mourir.

IV

Prague, septembre 1895.

Me voici enfin à Prague. Il y a juste vingt et un ans que j'ai séjourné pour la dernière fois dans la capitale de la Bohême, et je suis impatient de juger des progrès accomplis. Le centre de la cité est resté tel que je l'ai connu jadis; c'est toujours la place de la vieille ville avec les rues étroites qui débouchent sur elle de tous côtés, avec cet admirable hôtel de ville devant lequel s'allongeaient naguère des canons aujour-

d'hui disparus, avec cette gracieuse église du Tyn dont le portail se dissimule derrière une maison bourgeoise et dont les flèches élégantes ont été, naguère, surmontées du calice cher aux utraquistes; c'est toujours le quartier juif avec sa synagogue pittoresque et son cimetière légendaire; c'est toujours la rue des Fossés (Prikop) et la rue Ferdinand avec leurs riches magasins, leur mouvement qui rappelle l'agitation des grandes capitales; c'est toujours le vieux quartier des Hradcane (Hradschin), avec son entassement de tours et de palais et tous les grands souvenirs historiques qui se groupent autour de Rodolphe, Mathias, Tycho Brahé, et qui évoquent les splendeurs du moyen âge et de la Renaissance, les horreurs de la guerre de Trente Ans, le séjour de Charles X exilé, le bombardement de Prague en 1848; c'est toujours la même Vltava roulant ses ondes grises ou bleues entre les roches du Visehrad et les riantes collines du Petrin, reflétant les palais et les tours et ce pont fantastique, chargé de statues, l'un des plus anciens et le plus beau, peut-être, de l'Europe. Assurément, la vieille Prague historique n'a pas changé dans ses traits généraux; je n'ai pas la prétention de la décrire ici; je plains ceux qui

ne l'ont pas visitée et je ne puis que leur donner un conseil : c'est de lui consacrer au plus tôt une de leurs excursions de vacances. Edimbourg, Lisbonne, Budapest, Naples et Constantinople peuvent seules rivaliser avec ce merveilleux panorama où l'homme et la nature semblent avoir entassé à l'envi tout ce qui peut charmer la vue et séduire l'imagination.

Si le décor général, l'aspect physionome de Prague n'a point changé, ces dernières années lui ont ajouté bien des détails qui attestent la vitalité, l'énergie, la prospérité sans cesse croissante de la nation tchèque. Ces rues où, naguère, apparaissait parfois un omnibus indolent, sont maintenant sillonnées de tramways pimpants, sans cesse pris d'assaut par une foule affairée. Les remparts, qui arrêtaient jadis l'expansion de la cité, ont disparu. La porte des Chevaux a fait place au grandiose édifice du Musée national, où les collections archéologiques, la bibliothèque, l'académie récemment instituée, trouvent une hospitalité digne de la majesté de la science. Sur la colline qui monte lentement derrière les anciens bastions, à l'est de la ville, un quartier tout entier a été construit, celui de Vinohrady; il a été constitué en

commune indépendante et compte aujourd'hui plus de 55 000 habitants; la langue tchèque y règne en souveraine maîtresse, et les noms des rues rappellent les hommes qui ont le plus contribué à la renaissance de la nationalité slave, Palacky, Jungmann, Celakovsky, Kramerius et bien d'autres. L'agglomération pragoise comprend aujourd'hui plus de 300 000 habitants. Le recensement de 1890 donnait, pour la ville proprement dite, 182 530 habitants (dont 150 000 Tchèques). Les communes suburbaines de Zizkov, Vinohrady, Smichov, Karlin, etc., comptent ensemble environ 150 000 habitants.... Dans ce total de plus de 300 000, les Allemands figurent seulement pour 40 000. Officiellement, la ville de Prague est bilingue en tant que capitale du royaume. Les cités suburbaines sont purement tchèques. Vinohrady, avec ses 55 000 habitants, élit un député à la diète de Bohême; Zizkov en élit un, également. En revanche, dans le fond de la province, de petites villes allemandes, comme Parchen et Schœnfeld, qui comptent un millier d'habitants, élisent aussi, chacune, un député. Il ne faut pas s'étonner si, avec ce système électoral, les Tchèques se plaignent d'avoir, aux diètes de Vienne et de Prague, une

représentation insuffisante par rapport à leur nombre.

Si nous revenons dans l'intérieur de la ville, deux monuments nouveaux attestent le développement moral et national de la Bohême slave : l'un, c'est le musée des beaux-arts, le Rudolfinum, l'autre, le théâtre tchèque, ou, plus exactement, théâtre national, œuvre chère entre toutes au cœur de la nation, dans lequel se résument trente ans d'efforts et de luttes. Il s'élève sur le quai en face du pont suspendu, du merveilleux paysage de la colline de Petrin et du Hradschin. Il a remplacé le théâtre provisoire construit par souscription en 1862 et qui, malgré ses modestes proportions, a rendu à l'art dramatique et lyrique les services les plus signalés. Il avait été construit sur l'initiative de MM. Rieger et Palacky. Mais il ne suffisait pas à l'amour-propre national des Tchèques. Ils voulaient un monument digne de symboliser leur renaissance définitive. Ils savaient qu'ils n'avaient pas à compter sur le concours empressé du gouvernement.

Quand je visitai pour la première fois la Bohême, en 1864, je remarquai, à l'étalage des librairies slaves, une modeste brochure. Elle

avait pour titre : *Construisons un grand théâtre national!* C'est de cette brochure qu'est sortie l'œuvre dont Prague est justement fière aujourd'hui. Un comité se constitua pour recueillir des souscriptions. Il avait pris cette devise significative : *Narod sobe* (la nation à elle-même). On évaluait, en principe, le total des frais à 500 000 florins (environ un million). Or, le théâtre, tel qu'il est aujourd'hui, a coûté 3 235 000 florins. Sur ce total, 300 000 florins ont été fournis par une subvention de la diète du royaume. Tout le reste est le produit de souscriptions volontaires. Les patriotes de Bohême, de Moravie, de Silésie tenaient à ce que le théâtre fût, en quelque sorte, l'apothéose de l'art national sous toutes ses formes : drame, musique, peinture, sculpture, architecture. Ils n'ont reculé devant aucun sacrifice pour réaliser leur généreux idéal. Comme œuvre monumentale, le théâtre fait assurément honneur aux architectes qui en ont conçu le plan et dirigé la construction, MM. Zitek et Schulz. La pose de la première pierre eut lieu le 8 mai 1868 et fut une véritable solennité nationale. Toutes les corporations tchèques défilèrent en un splendide cortège, avec leurs costumes et leurs attributs.

Les travaux furent poussés aussi rapidement que le permettait l'affluence des souscriptions, sans cesse réclamées, sans cesse renouvelées. L'inauguration devait avoir lieu à la fin de l'année 1881. Le 11 août, l'imprudence d'un ouvrier mit le feu à l'édifice. Toute la décoration intérieure, le mobilier, les tentures devinrent la proie des flammes. Loin de se laisser abattre par cette cruelle épreuve, le patriotisme des Tchèques y puisa un redoublement d'énergie. Le total des sommes dépensées était, à ce moment, de 1 800 000 florins. Des souscriptions nouvelles apportèrent 1 356 000 florins. Remanié, agrandi, décoré plus somptueusement qu'avant la catastrophe, le théâtre national a pu enfin être inauguré en 1883. Les Tchèques se sont plu à raconter l'histoire et à décrire les beautés de leur édifice national dans un ouvrage monumental publié par les soins de M. T. Subrt, aujourd'hui directeur de ce théâtre objet de tant de rêves, de tant d'alarmes et de tant d'enthousiasme. Les peintres les plus distingués de l'école bohême, A. Liebscher, Hynais, Zenisek, Brozik, ont collaboré à la décoration intérieure. La loge royale et les salons qui l'accompagnent sont particulièrement remarquables. Les artistes se sont

attachés à célébrer les souvenirs historiques ou les beautés naturelles de leur patrie. Le personnel complet du théâtre est aujourd'hui d'environ 400 personnes; il dépense annuellement 440 000 florins et reçoit, sur les fonds du royaume, une subvention de 70 000.

Son répertoire est essentiellement cosmopolite; la littérature tchèque, évidemment, n'est pas assez riche pour suffire à l'alimenter. On traduit des œuvres françaises, russes, allemandes, scandinaves. Quelques-uns des acteurs peuvent rivaliser avec leurs collègues des meilleurs théâtres étrangers. Je ne citerai pas de noms pour ne pas faire de jaloux. La littérature tchèque s'enrichit tous les jours; elle s'inspire de son propre fonds, de l'école française et, dans le drame historique, de Shakespeare, qui est plus souvent joué à Prague qu'à Paris. Voici, d'ailleurs, des chiffres instructifs :

De 1883 à 1892, le théâtre a donné, en tout, 3 797 représentations; 835 ont été consacrées aux œuvres tchèques, 519 aux œuvres françaises, 75 aux œuvres russes, 158 aux œuvres anglaises, 155 aux œuvres allemandes; le reste s'est partagé entre les littératures grecque, latine, polonaise, italienne, espagnole, scandinave. En ce

qui concerne les nouveautés françaises, le théâtre tchèque a fort à faire pour se défendre de la concurrence du théâtre allemand de Prague. Quand il paraît quelque pièce nouvelle de Sardou, de Meilhac, d'Halévy — naguère encore de Dumas ou de Gondinet, — elle est ardemment disputée par les deux directions, qui cherchent à s'en assurer le monopole et à en priver le théâtre concurrent. Si le théâtre allemand l'emporte, certains patriotes aimeront mieux ne jamais connaître le chef-d'œuvre à la mode que d'aller l'entendre chez les étrangers.

Le théâtre national fait naturellement à la musique une part considérable. Le répertoire musical est, nécessairement, plus borné que le répertoire littéraire; on ne monte pas un opéra aussi facilement qu'un vaudeville. Toutes proportions gardées, les compositeurs tchèques occupent, par le nombre de leurs œuvres et par le talent qu'elles révèlent, une place plus considérable que leurs confrères les auteurs dramatiques. Pendant la période 1883-1892, il a été joué 492 œuvres tchèques, 347 françaises, 326 italiennes, 323 allemandes, 62 russes, 11 polonaises. On sait combien les Tchèques sont doués pour la musique. On les trouve comme

exécutants ou maîtres de chapelle dans la plupart des orchestres de l'Europe orientale et même de l'Orient asiatique. L'Opéra de Prague est, assurément, un des meilleurs du continent. En 1892, à l'occasion de l'exposition musicale et théâtrale de Vienne, il a eu l'idée de se transporter en masse dans la capitale de l'Autriche. Il y a joué quelques-unes des œuvres les plus remarquables de l'école moderne, *la Fiancée vendue* et le *Dalibor* de Smetana, le *Dmitri* de Dvorak (c'est le sujet qui a été traité en France par Joncières; il serait intéressant de comparer les deux partitions), *les Fiançailles de Pénélope* de M. Fibich; dans ce milieu cosmopolite, il a remporté un double succès d'honneur et d'argent. La troupe dramatique a présenté une comédie et un drame historique qui n'ont pas moins réussi. J'ai pu juger par moi-même des doubles mérites de la troupe lyrique et dramatique; j'ai assisté à la représentation du drame historique de Vrchilicky, *Une nuit à Karlstein*; la trame en est légère, mais les détails sont intéressants et l'interprétation excellente; quant à *la Fiancée vendue*, de Smetana, que je connaissais depuis bien longtemps, j'ai été, comme toujours, charmé de cette musique exquise, pétillante, tour à tour

mélancolique et folle, de cette orchestration savante, de la splendeur de la mise en scène et de l'agrément du ballet. C'est un opéra-comique essentiellement national. Mais la musique est de tous les pays. Il est absolument honteux que *la Fiancée vendue* soit encore ignorée des Athéniens — ou des Béotiens — de Paris. Il est vrai que Dvorak donne régulièrement des concerts à Londres et qu'il a été appelé à diriger le Conservatoire de New-York. Espérons que l'exposition de 1900 fournira aux Tchèques l'occasion d'étaler à Paris leurs richesses musicales et aux Français celle de compléter leur éducation artistique.

Le grand théâtre de Prague est, disais-je tout à l'heure, un sanctuaire national; il est même devenu un but de pèlerinage. De tous les coins de la Bohème, de la Moravie, de Plzen (Pilsen[1]) ou de Tabor, de Moravska-Ostrova (Mœhrisch-Ostrau) et même de la lointaine Opava (Troppau), de Vienne, d'Agram même, et de Laibach, on a vu arriver des trains spéciaux, les trains de

1. Je tiens essentiellement à rétablir les formes slaves. Les formes allemandes généralement employées dans les journaux ne peuvent que nous tromper sur le véritable caractère de la nationalité des habitants. Comment ne pas croire que Mœhrisch-Ostrau, par exemple, soit allemand? Moravska-Ostrova offre une tout autre physionomie.

théâtre (*divadelni vlaky*), bondés de patriotes tchèques, croates, slovènes, avides d'applaudir au succès dont le grand théâtre de Prague apparaissait comme le glorieux symbole. Au mois de juillet 1895, les Tchèques d'Amérique frétèrent un navire spécial et vinrent s'associer au triomphe de la mère patrie, qui les accueillit avec un enthousiasme facile à comprendre.

Les moralistes et les critiques qui raisonnent sur l'influence du théâtre n'ont certes jamais prévu qu'il pût jouer un rôle si considérable dans la vie d'une nation. Plus les Tchèques ont eu de raisons de désespérer de l'existence, plus ils tiennent, en toute circonstance, à affirmer leur vitalité.

V

Non loin du Théâtre national, sur le quai François, s'élève le nouveau palais des beaux-arts, le *Rudolfinum*, ainsi nommé en l'honneur de feu le prince héritier Rodolphe, qui avait donné et qui a déçu tant d'espérances. Le Rudolfinum est tout ensemble un musée, une académie, une salle de concerts. Jusqu'à ces dernières

années, la peinture n'était représentée à Prague que par des galeries particulières. Les collections du Rudolfinum renferment surtout des œuvres modernes. La Bohême a, dans la seconde moitié du XIXe siècle, produit quelques peintres remarquables : Jaroslav Cermak, mort à Paris en 1878, était le peintre par excellence des peuples balkaniques, des Bosniaques, des Herzégoviniens; Brozik, maintenant directeur de l'académie de Prague, est pour la Bohême ce que Munkcasy est pour la Hongrie, l'interprète des grands épisodes de l'histoire nationale; sa renommée est aujourd'hui européenne, et il manque quelque chose au Salon des Champs-Élysées quand le maître a négligé de se faire représenter; Trenkwold, Svoboda ont été eux aussi des peintres d'histoire distingués; Manes s'est plu à retracer les types populaires; Hynais, les frères Liebscher, Chitussi, trop tôt enlevé par la mort, Sochor, Marold, Oliva marchent sur les traces de ces maîtres. Malheureusement, l'aristocratie bohême, moins patriote que les *pans* polonais ou que les magnats hongrois, reste un peu indifférente aux progrès de l'art national. Elle a pourtant assez de palais à décorer. Parmi les sculpteurs les plus remarquables ont été les

frères Max, Vacslav Levy et Myslbek. Sous la direction éclairée d'un maître tel que Brozik, l'école artistique de Prague ne saurait manquer de prospérer. Nous saluerons avec sympathie ses œuvres à l'exposition universelle qui ouvrira le xxe siècle.

Le musée national qui décore aujourd'hui la place du marché aux chevaux a remplacé le modeste édifice situé sur les Fossés (Prikopy), qui abritait jadis les trésors de l'antiquité bohême. L'histoire de cette institution se rattache intimement à celle de la renaissance de la nationalité tchèque. Elle fut fondée en 1818, par des représentants de l'aristocratie bohême, les comtes F. Kolovrat, François et Gaspard Sternberg, et dirigée par la société dite du musée patriotique, où les Tchèques occupèrent tout d'abord une place considérable. Elle créa une *Revue du Musée* qui, jusqu'à 1831, parut dans les deux langues tchèque et allemande. A dater de 1831, elle a été continuée uniquement en langue tchèque. C'est là un de ces petits faits littéraires que l'histoire politique dédaigne d'enregistrer. Il a eu pourtant des conséquences plus graves que telle victoire sanglante des ancêtres hussites. La collection de cette revue, continuée jusqu'à nos jours, con-

stitue l'un des recueils les plus précieux pour l'étude de la Bohême et des pays slaves. Heureux qui peut la posséder tout entière dans sa bibliothèque! A la société du musée appartient encore l'honneur d'avoir organisé la *Matice Ceska*, vaste association pour la publication de livres scientifiques ou populaires.

Le palais qui abrite les collections d'archéologie et d'histoire naturelle offre également l'hospitalité à l'académie tchèque François-Joseph. Comme Vienne, comme Buda-Pest, Prague a maintenant son académie. Bien avant ces deux villes, elle avait créé, en 1770, une Société royale des sciences qui existe encore aujourd'hui. Elle débuta par des publications latines-allemandes dont quelques-unes ont puissamment contribué au réveil des études historiques et par suite à la renaissance nationale. Encore pleine de vie, elle fait dans ses mémoires une part à peu près égale au tchèque et à l'allemand. L'académie François-Joseph est purement tchèque; elle est de fondation beaucoup plus récente. Elle date en principe de 1888. A cette époque un généreux Mécène, M. Hlavka, architecte, mit à la disposition de sa patrie la somme de 200 000 florins (plus de 400 000 francs) pour fonder, à

l'occasion du quarantième anniversaire de l'avènement de l'empereur François-Joseph, une académie qui porterait le nom du souverain. Ratifiée par les pouvoirs publics, cette noble fondation est aujourd'hui en pleine activité. Elle se divise en quatre sections. Celle des beaux-arts est présidée par M. Hlavka, qui est également président général de l'académie. Elle a pour protecteur l'archiduc Karl-Ludwig et est soumise à un contrôle rigoureux. Même l'élection des correspondants étrangers doit être ratifiée par le gouvernement. Outre des mémoires et des ouvrages originaux en langue tchèque, l'académie a entrepris la publication d'un recueil de poètes étrangers traduits par leurs confrères tchèques. M. Maurice Maeterlinck sait-il que sa *Princesse Maleine* a été traduite en tchèque sous les auspices d'une académie? J'ai l'intention de me procurer cette traduction; en tchèque, j'y entendrai peut-être quelque chose.

Assurément, l'académie ne comprend pas tout l'ensemble des forces intellectuelles de la nation tchèque. Aucune académie, chez aucun peuple, ne saurait avoir cette prétention; il y a toujours quelque part un quarante et unième fauteuil réservé aux Molière et aux Balzac. Néanmoins,

la liste de ses membres et l'étude de leurs travaux suffit à donner une haute idée de l'activité intellectuelle du peuple tchèque. On y trouve des historiens comme M. Tomek, qui a consacré à la ville de Prague l'une des plus belles monographies dont puisse s'enorgueillir une capitale; M. Kalousek, dont les travaux ont tant contribué à mettre en lumière le droit public du royaume; M. Jaromir Czelakovski — le fils du grand poète, — un médiéviste consommé doublé d'un jurisconsulte des plus érudits; M. Constantin Jireczek, qui a remis en lumière le passé des Slaves méridionaux et restitué aux Bulgares leurs annales perdues[1]; des savants comme MM. Koristka, Zenger, Albert, Anton Fricz, Weyr, Brandl, Kviczala; des artistes comme Brozik et Myslbek; des musiciens comme Bendl et Fibich; des poètes comme Svatopluk Czech et Vrchlicky. Pour être la dernière en date des académies européennes, celle de Prague n'est certainement pas la plus mal composée. La liste de ses membres étrangers est fort courte. Un seul Russe y figure, et c'est un chimiste. Évidemment, l'académie est tenue d'être très pru-

1. Voir *la Bulgarie inconnue* (*Russes et Slaves*. 1er vol. Paris. Hachette).

dente dans le choix de ses correspondants. On la surveille en haut lieu avec un soin jaloux. Ce qui a distingué les Tchèques dans leur renaissance scientifique, c'est qu'ils n'ont pas travaillé seulement pour eux-mêmes ; ils ont eu sans cesse les yeux sur le passé et l'avenir des autres Slaves, ils ont mis en pratique les idées de Kollar sur la solidarité, la mutualité (*vzajemnost*, *wechselseitigkeit*) slave. Quand l'académie se sentira les mains un peu plus libres, elle aura certainement à cœur de se rattacher à ces glorieuses traditions. Actuellement, elle doit se montrer fort réservée.

La fondation de cette académie est assurément une victoire de la nation tchèque. Un triomphe qui lui a été plus sensible, qui touche plus profondément le cœur de la nation, c'est la conquête de l'université. Fondée par Charles IV en 1348, envahie par les étrangers, revendiquée par Jean Hus, l'*Alma mater Pragensis* avait fini par tomber aux mains des Allemands. Jusqu'à ces dernières années, les Tchèques étaient obligés d'étudier et de passer presque tous les examens dans une langue étrangère. Leurs réclamations ont fini par être entendues. Une loi de 1882 a divisé l'antique université de Prague en deux établissements distincts, l'un purement allemand, l'autre

purement slave. L'université slave partage avec l'université allemande les locaux et la riche bibliothèque du Clementinum, qui possède plus de 200 000 volumes. Mais elle la dépasse de beaucoup par le nombre des étudiants. Voici des chiffres qui ont leur éloquence. Au premier trimestre de l'année scolaire 1882-1883, l'université tchèque comptait 1 055 étudiants et l'université allemande 1 895. Neuf ans après, en 1890-1891, les étudiants tchèques étaient au nombre de 2 507 et les allemands de 1 667. Au trimestre d'hiver de l'année 1895-96, les étudiants tchèques ont été 2 779, sur lesquels 328 Moraves. On a remarqué que dans ces dernières années les israélites se plaisent à suivre les cours de l'université tchèque.

Pour justifier le monopole de leur langue, les Allemands prétendaient naguère que le tchèque était incapable d'exprimer des idées ou des faits d'ordre scientifique. Ni les étudiants, ni les professeurs n'ont eu jusqu'ici, que je sache, l'occasion d'éprouver cette prétendue impuissance. Ni Jean Hus, ni Komensky (Comenius) ne l'avaient soupçonnée.

Je n'ai pas l'intention d'étudier ici les progrès de l'enseignement secondaire ou primaire en Bohême. Les Tchèques ont donné Comenius

(Komensky) à la science pédagogique. Ils restent fidèles à la mémoire de ce grand ancêtre et ils font honneur à sa tradition. Pour lutter contre les progrès du slavisme en Autriche, les Allemands ont fondé l'Union scolaire, le *Schulverein*. Les Tchèques ont répliqué par la fondation de la Société centrale des écoles (*Ustredni matice skolska*), qui a pour objet de soutenir les écoles slaves partout où le slavisme est menacé. Cette société date de 1881; elle déploie une remarquable activité; les troncs où elle recueille les offrandes des patriotes sont sans cesse remplis et vidés; grâce à elle, des milliers d'enfants ont été arrachés à la germanisation qui les menaçait. Ses revenus ont été pour 1895 de 250 161 florins (plus de cinq cent mille francs). Elle a 187 comités en Bohême, 88 en Moravie, 4 en Silésie, soit en tout 279. En 1895, elle a entretenu à ses frais un gymnase et 83 écoles. De 1881 à 1895 elle a fondé deux gymnases et 109 écoles.

La vie et le progrès ont gagné même la rive gauche de la Vltava, le quartier endormi où le palais royal du Hradschin sommeille au milieu des églises et des tours féodales. Deux chemins de fer funiculaires gravissent les flancs de la colline; l'un débouche au pied d'une tour Eiffel en

miniature (50 mètres de haut), d'où l'on découvre le panorama complet de Prague, avec les méandres de son fleuve, les larges avenues où palpite la vie de la cité, les coupoles, les clochers, les places et les îles. Le cadre de la capitale bohême est d'une sévère monotonie; partout à l'horizon s'enfuient des collines grises, se creusent des vallées mélancoliques; là-bas, vers l'ouest, s'étend le sinistre plateau de la Montagne Blanche où succomba l'indépendance de la Bohême. Qui ne l'eût crue morte alors? « Elle n'était pas morte, elle n'était qu'endormie. »

Un autre railway funiculaire débouche au milieu des jardins dans un quartier nouveau où les maisons blanches s'élèvent à l'envi. Évidemment, Prague n'a pas encore achevé son évolution; elle gagne sans cesse du terrain. Elle était naguère une grande cité au temps où Vienne n'était qu'une humble bourgade; trop longtemps écrasée par cette orgueilleuse rivale, elle entreprend aujourd'hui de lutter avec elle. Dès maintenant elle peut compter parmi les plus glorieuses capitales de l'Europe.

VI

Pendant un demi-siècle la nation tchèque a combattu pour reconquérir le droit de parler sa langue, d'affirmer sa nationalité. Elle a voulu se rendre compte à elle-même de ses efforts, revenir sur le chemin parcouru, rendre hommage à ses grands hommes, faire connaître la vie de ce peuple rural qui, à travers tant d'épreuves, a su garder intact le dépôt de la tradition slave et de l'idiome national. De cette pensée pieuse est née l'exposition ethnographique dont Prague a été le théâtre pendant l'année 1895 et qui a provoqué à juste titre l'admiration des visiteurs slaves et étrangers. L'idée première de l'exposition est due, je crois, à M. Subert, le distingué directeur du Théâtre national. Au moment même où il la mettait en circulation, deux savants de grand mérite, MM. Niederle et Zibrt, publiaient les premières livraisons d'une revue intitulée *le Peuple tchèque* (*Cesky Lid*). Cette revue devint en quelque sorte l'organe officieux de la future exposition. Il ne s'agissait pas seulement de faire connaître la vie, les mœurs, l'art

populaire des Tchèques de Bohême, de Moravie et de Silésie; l'ethnographie autorisait, obligeait même à faire rentrer dans le cadre les Slovaques de Hongrie, dont la langue n'est qu'un dialecte du tchèque, et qui d'ailleurs ont donné à la renaissance bohême des hommes tels que le grand ethnographe et archéologue Schafarik et le poète Kollar.

Où trouver les fonds nécessaires pour une entreprise aussi considérable? On pouvait utiliser quelques bâtiments provenant de l'exposition industrielle de 1891. Mais on ne devait guère compter sur la sympathie du gouvernement central. Une proclamation adressée à la nation tchèque obtint le succès qui ne fait jamais défaut dans un pays où toute œuvre patriotique est sûre d'être la bienvenue. Des comités s'organisèrent de tous les côtés; des souscriptions s'ouvrirent, corporations et particuliers apportèrent à l'envi leur obole; il fut décidé que l'exposition ne serait pas une œuvre éphémère, mais qu'elle deviendrait le point de départ d'un musée permanent d'ethnographie tchèque-slovaque.

Dès maintenant l'existence de ce musée est assurée; un gentilhomme patriote, le comte Sylva Tarrouca, a bien voulu, en son nom et au

nom de sa femme, née Nostiz, concéder gratuitement pour dix ans la jouissance d'un palais situé dans une des plus belles rues de Prague. Parmi ses organisateurs, l'exposition a compté un certain nombre de représentants de l'aristocratie, un Harrach, un Lazansky. Cependant, la masse de la noblesse est restée trop indifférente à une œuvre qui aurait dû pourtant solliciter son patriotisme[1]. Des comités organisés en province, en Moravie, en Silésie, ont travaillé pendant trois ans à la réalisation de l'œuvre nationale. Ils ont le droit d'être fiers de son succès.

Il avait été question d'organiser des comités dans les pays slovaques. Mais le gouvernement hongrois voit d'un œil inquiet les relations entre les Tchèques et les Slovaques. Ce n'est pas au moment où il songe à supprimer les éléments slaves — ou roumains — du royaume de Saint-Étienne, qu'il peut leur permettre de manifester leur vie nationale à l'étranger. On sait ce qu'il en coûte aux patriotes suspects d'entretenir une agitation prétendue panslaviste ou de conspirer contre l'idée de l'État hongrois, c'est-à-dire pure-

1. Un éditeur de Prague publie un ouvrage de grand luxe en tchèque : *les Châteaux de Bohême*. Parmi les nobles qui détiennent ces châteaux, l'ouvrage a trouvé jusqu'ici trois souscripteurs.

ment magyar. Si les pays slovaques ont été brillamment représentés à l'exposition de Prague, ce succès est uniquement dû aux efforts de quelques particuliers. Le gouvernement hongrois a fait tout ce qu'il a pu pour paralyser un concours qui portait ombrage à son patriotisme inquiet.

La diète de Bohême accorda une subvention à l'exposition nationale; les diètes de Moravie et de Silésie, où, malgré la prédominance numérique de la population slave, les Allemands sont encore en majorité, refusèrent. Un gentilhomme tchèque, le comte V. Lazansky, répliqua spirituellement à cette mesquinerie en mettant 2 000 florins à la disposition des comités moraves.

La Moravie était pourtant plus qualifiée que toute autre province pour prendre une part officielle à l'entreprise nationale. Elle avait la première organisé dans ses villes, dans ses bourgades, des expositions ethnographiques. Le zèle des corporations et des particuliers suppléa largement à l'abstention de la diète. Des congrès ethnographiques s'organisèrent de tous côtés; les souscriptions, les objets les plus divers affluèrent dans la capitale de la Bohême. Jamais un mot de politique ne fut prononcé dans ces

réunions; tous les assistants comprenaient cependant que l'ethnographie est la science de la vie nationale et qu'une nation est d'autant plus vivace qu'elle se connaît mieux elle-même. Tous étaient convaincus qu'en travaillant au progrès de la science ils travaillaient aussi à la grandeur et à la liberté de la patrie.

L'espace occupé par l'exposition de 1895 avait déjà servi à l'exposition industrielle de 1891. Il s'étend au nord-ouest de Prague, sur un plateau qui domine la Vltava et qui est lui-même dominé par la colline du Hradchin. Un certain nombre de galeries métalliques conservées depuis 1891 ont servi à abriter les collections archéologiques, artistiques ou autres. La partie vraiment neuve et originale de l'exposition, c'était l'ensemble de constructions en bois, fermes, maisons, chaumières, églises, qui reproduisaient dans leurs dimensions naturelles les habitations ou les exploitations rurales des pays tchéco-slaves; c'était la restitution très exacte et très curieuse d'une place de Prague au XVIIe siècle avec ses boutiques, ses boutiquiers, ses musiciens en costume du temps. La vieille Prague a été une des attractions les plus curieuses de cette fête qui en a tant offert et qui, si la Bohême

était plus connue, aurait certainement attiré à Prague des milliers d'étrangers. Déjà Paris, Vienne, Turin, Anvers avaient donné l'exemple de restitutions analogues. La capitale de la Bohême a su rivaliser glorieusement avec ces cités historiques. Campées sur les lourdes arcades, avec leurs fresques, leurs sculptures, leurs inscriptions tchèques en caractères gothiques; groupées autour de vieux puits dont l'original existe encore aujourd'hui sur le Male Namesti, les maisons de la vieille Prague offraient vraiment un spectacle unique, une fête pour les yeux du patriote, une joie pour le cœur de l'archéologue. Sur la porte d'entrée, une inscription en langue tchèque reproduisait celle qu'on lit encore aujourd'hui sur la Tour des poudres : *Praga probis ego mater sed noverca dolosis* (Prague est la mère des bons, la marâtre des méchants; entrez, bonnes gens, et vous, méchants, éloignez-vous). A noter parmi les magasins celui du libraire Storch (un nom historique), et l'enseigne par laquelle cet honorable négociant invite les maîtres, bacheliers et étudiants à faire marcher son commerce; à noter aussi une cuisine patiemment reconstituée avec tous les ustensiles du temps jadis.

En sortant de la vieille Prague, nous passons devant la reproduction du pittoresque château de Kokorin, et nous arrivons dans le village tchèque ou, pour être plus exact, tchèque-morave-silésien-slovaque. Depuis les Carpathes de Hongrie jusqu'aux monts de Bavière, tous les types d'architecture rurale sont ici représentés; les fermes ont leur matériel de véhicules et d'instruments aratoires, les chaumières leurs habitants aux costumes variés et pittoresques; les auberges, leur vaisselle, leur clientèle, une clientèle un peu plus distinguée que celle des villages. De braves gens amenés de lointains pays vous font les honneurs de leur habitation : les kreutzers qui pleuvent sur leurs tables ou dans leurs mains les consolent d'avoir quitté le sol natal. Quelques-uns ont avec eux des animaux domestiques, cultivent des légumes et peuvent se donner l'illusion du travail des champs. Des *dudaks*, ou joueurs de cornemuse, circulent dans le village et donnent à ses habitants de rustiques concerts. L'auberge valaque de Moravie nous présente tout un orchestre de musiciens en veste rouge et culotte blanche. Il comprend une clarinette, deux violons, une basse, un hautbois, un *cimbal*. Quelques-unes de ces habitations rurales sont

encore fort primitives. D'autres révèlent certain goût de confort et une civilisation relativement avancée.

La perle du village, c'est l'église en bois si ingénieusement restituée par un architecte distingué, M. Édouard Sochor. Elle s'élève auprès d'un étang sur lequel l'architecte a jeté un pont couvert, comme ceux que l'on rencontre encore dans certaines villes de Suisse. Précédée d'un porche, l'église est surmontée d'un clocher pyramidal au profil élégant; les matériaux ont été empruntés à des édifices religieux; les objets du culte sont en place, et les spectateurs qui pénètrent avec respect dans le sanctuaire non consacré semblent attendre que le prêtre monte à l'autel pour célébrer l'office divin. L'idée première du village était excellente; l'exécution a été parfaite. On dit que M. Subert, directeur du théâtre, a été pour beaucoup dans l'organisation de l'exposition ethnographique; j'ignore si c'est lui qui en a inspiré ou dirigé cette partie; elle révèle la main d'un metteur en scène fort habile. Le village sera détruit, mais une partie du mobilier restera au musée ethnographique de Prague, pour la plus grande joie des folkloristes et même des simples curieux.

Les touristes qui ont poussé jusqu'à Moscou ont beaucoup admiré la salle du musée Roumiantsov où sont réunis un certain nombre de mannequins représentant les différents types ethniques de la Russie. Les organisateurs de l'exposition ne se sont pas contentés de reproduire des types isolés. Ils ont groupé dans d'ingénieux décors de véritables scènes populaires, des cortèges tout entiers. A l'entrée de la galerie ethnographique, un vieillard morave et sa femme nous offrent le pain et le sel. Au centre, un groupe pittoresque sollicite tout d'abord notre attention, s'impose à notre regard par le nombre des personnages et l'éclat des couleurs. C'est la *cavalcade des rois*. Oubliée en Bohême, la cavalcade des rois se conserve encore aujourd'hui en Moravie. Elle a lieu au début du printemps. Un certain nombre de jeunes gens déguisés en femmes parcourent le pays sur des chevaux splendidement harnachés en quêtant pour un roi « honnête, mais pauvre : on lui a volé trois cents chevaux dans son écurie vide; on lui a volé trois cents bœufs dans ses étables vides. Heureusement qu'il n'avait rien. Sans quoi on lui aurait volé plus encore. » La cavalcade des rois a été longuement décrite dans

la revue *Cesky Lid* (le Peuple tchèque) par un témoin oculaire, M. Zibrt, un folkloriste des plus distingués, qui a vaillamment contribué à l'organisation de l'exposition ethnographique. Une visite sérieuse dans cette galerie tient lieu d'un voyage en Bohême ; les types, les costumes les plus variés, fileuses de Domazlice, *dudak* (joueur de cornemuse) de Strakonice, bergers moraves, défilent tour à tour devant nous. L'un des mannequins les plus curieux représente un berger valaque de Moravie faisant jaillir le feu d'un morceau de bois ; malgré le progrès et l'invention des allumettes, le feu produit par les moyens qu'employaient nos pères dans les temps primitifs conserve encore un caractère auguste et sacré. Quand, au printemps, le berger valaque sort la première fois son troupeau, il perce un trou dans sa porte et dans une poutre qu'il a plantée en face. Il met dans les trous deux morceaux d'amadou, introduit une tige de bois appuyée des deux côtés sur l'amadou, et, avec une ficelle maniée des deux mains, il lui imprime des mouvements alternatifs de rotation ; l'amadou ne tarde pas à prendre feu et le berger allume dans son chalet un foyer qu'il ne doit plus laisser éteindre. Les costumes

les plus pittoresques, les rites les plus archaïques appartiennent à la Moravie, surtout à cette partie de la Moravie qui confine aux pays slovaques.

Des séries de groupes, de dessins, de photographies nous présentent tour à tour la fidèle image de la vie populaire. Nous la retrouverons plus tard dans le musée ethnographique et dans l'ouvrage monumental qui a commencé à paraître au lendemain même de la fermeture de l'exposition et doit en perpétuer le souvenir [1].

VII

Ce qu'on ne saurait retrouver nulle part, c'est la galerie consacrée à l'histoire intellectuelle du peuple tchèque et particulièrement à sa renaissance. Cette galerie faisait revivre par l'exposition de leurs œuvres, de leurs portraits, de leurs bustes, de leurs modestes intérieurs, tous les hommes, historiens, poètes, artistes qui avaient

1. *Narodopisna Vystava ceskoslovanska v Praze*, l'Exposition ethnographique de Prague. In-4, Prague, 1895. (Publiée par MM. Kluzacek, Kovar, Niederle, Schaffer, Subert.)

collaboré à cette grande œuvre. Elle restituait leur cabinet de travail, mettait sous les yeux du visiteur patriote le berceau dans lequel ils étaient nés, le bureau sur lequel ils avaient écrit. Une visite à cette section était vraiment un pèlerinage patriotique, un pieux hommage rendu à tous ceux qui ont glorifié la nation bohême. Bien des personnages jouaient là un rôle considérable qui, dans une grande nation, resteraient à l'arrière-plan et seraient depuis longtemps descendus dans l'oubli. Mais la Bohême slave tient à témoigner sa reconnaissance à tous ceux qui l'ont empêchée de mourir. L'œuvre d'un vaudevilliste de troisième ordre, s'il a créé le théâtre national, lui paraît aussi précieuse que celle d'un poète ou d'un historien de premier rang. Aux yeux de la patrie ils ont tous deux un mérite égal. Ils n'ont point passé à l'ennemi, ils ont travaillé pour la Bohême slave. Ils n'ont point désespéré de son avenir. Les étrangers qui ont rendu justice à leur œuvre ou qui s'y sont associés n'ont pas été oubliés. En arrivant devant la vitrine consacrée à mon défunt ami le poète et publiciste Joseph Fricz, un nom attire mon attention, c'est le mien. Nous avons publié ensemble il y a bientôt trente

ans, à Paris, un volume sur la Bohême [1]. Cet ouvrage avait été presque immédiatement interdit en Autriche par les tribunaux, moins libéraux assurément qu'ils ne le seraient aujourd'hui. Je suis un peu étonné de le rencontrer ici. Je m'informe; la personne qui l'a exposé a prévu le cas où la police mettrait la main sur le dangereux volume. Elle n'a envoyé que la couverture; sous cette couverture, il y a un traité de chimie.

Les Tchéco-Slovaques de la couronne de Saint-Vacslav et des provinces autrichiennes voisines, où l'on en compte environ trois cent mille, ne sont pas seuls représentés à l'exposition. On n'a pas oublié ceux qui vivent en pays étranger; toutes les sociétés tchèques d'Allemagne, d'Angleterre, de France, de Russie, d'Amérique ont envoyé leurs statuts, leurs statistiques, leurs insignes, leurs albums, leurs publications. Parmi les émigrés d'Amérique, plus d'un a fait fortune et est devenu un riche *farmer*, ou un gros industriel. Il y a maintenant à Chicago une fête annuelle qu'on appelle *The bohemian day*. Dans le parc, un somptueux cot-

1. *La Bohême pittoresque, historique et littéraire.* Paris, Librairie internationale, 1867.

tage nous représente la demeure d'un riche Tchèque américain. Je crains que la vue de cette luxueuse habitation n'engage plus d'un visiteur à émigrer. Les patriotes ne paraissent pas redouter que l'émigration affaiblisse leur force nationale; ils savent que le Tchèque enrichi aux pays d'outre-mer reste fidèle à la couronne de Saint-Vacslav, qu'il reviendra quelque jour au pays natal, non pas seulement avec des revenus dont il fera un usage libéral, mais encore avec l'expérience du *struggle for life*, avec le génie du *go ahead*, et qu'il mettra ses précieuses qualités au service de la nation. Tel fut ce Vojta Naprstek qui, après avoir été tour à tour maçon, menuisier, libraire, revint à Prague vers 1866, y créa un club américain, fit de sa maison hospitalière le rendez-vous des étrangers et légua sa fortune à son pays, pour fonder un musée industriel.

« Le monde, a dit quelque part Renan, est un spectacle que Dieu se donne à lui-même. » J'appliquerais volontiers ce mot à l'exposition de Prague. C'était un spectacle que la nation tchèque se donnait à elle-même. En faisant paraître tour à tour sous ses yeux les étapes du chemin parcouru et du progrès accompli, elle

puisait dans cette excellente leçon de choses l'énergie que réclament les luttes à venir.

J'ai raconté plus haut les manifestations patriotiques dont l'inauguration du Théâtre national avait été le sujet. Ces manifestations se sont renouvelées à propos de l'exposition ethnographique. Elle aussi a été le but de véritables pèlerinages : tantôt c'était la population d'une bourgade tout entière qui débarquait dans la capitale de la Bohême, tantôt des corporations qui organisaient de somptueux cortèges pour aller visiter la *Vystava*. Un jour c'étaient les bouchers, le lendemain les cordonniers, une autre fois les servantes. Le millionième visiteur — une pauvre servante d'un faubourg — fut l'objet d'ovations enthousiastes. Son portrait fut publié dans les journaux illustrés; elle reçut même des cadeaux qui la dédommagèrent amplement des trente kreutzers — prix du droit d'entrée — dont elle avait diminué son modeste pécule.

Qui aurait osé penser, il y a un demi-siècle, à l'époque où le tchèque n'était pas une langue *noble*, où l'on n'osait pas le parler dans les salons, où l'on se faisait remarquer ou même insulter en le parlant dans la rue, qui aurait osé

penser qu'il régnerait un jour en souverain maître dans une œuvre à laquelle l'Europe entière serait conviée, où les représentants des pays lointains, Français, Anglais, Russes, Américains, viendraient constater, avec un sympathique étonnement, l'indomptable vigueur de cette petite nation slave qui monte la garde au pied du Bœhmerwald et qui persiste à ne pas se laisser submerger par les millions d'Allemands dont elle est entourée? Dans la vie publique de Prague ou de la diète, les Tchèques sont bien obligés de tenir compte de leurs compatriotes germaniques, de parler leur langue ou tout au moins de la comprendre. Ici, à l'exposition, les Tchèques étaient chez eux, leur langue était l'idiome officiel, figurait seule sur les vitrines et sur les objets exposés; l'allemand était, comme le français, le russe ou l'anglais, une langue étrangère pour laquelle on offrait obligeamment des interprètes.

La politique était soigneusement écartée du catalogue et du programme officiels, et cependant il était impossible de faire un pas dans l'enceinte de l'exposition sans la sentir partout, invisible et présente. Dans le parc, en face de la galerie principale, une plate-bande de plantes

grasses figurait cette couronne de Saint-Vacslav, symbole des franchises du royaume, que l'empereur François-Joseph, le premier et le seul d'une longue série de rois, a refusé de poser sur sa tête à l'instar de ses prédécesseurs[1].

L'exposition de Prague a voulu, comme celle de Paris, avoir sa fontaine lumineuse. Mais en Bohême on ne fait rien sans musique. L'édicule autour duquel jaillissaient les jets d'eau diversement colorés avait à peu près la forme classique du temple de la Sibylle ou du temple de l'Amour à Trianon. Sous la coupole, un orchestre faisait entendre des mélodies slaves. A certains moments, les jets d'eau se groupaient de façon à former une sorte de couronne; l'orchestre entonnait l'hymne national *Kdo domov muj* (Où est ma patrie?). La foule éclatait en cris de *slava* (vivat), en acclamations enthousiastes. Et l'on croyait voir l'âme même de la nation planer sur le spectacle féerique. Je plains ceux qui n'ont pas assisté à ces fêtes inoubliables, plus encore ceux qui en ont été témoins sans comprendre l'esprit qui les inspirait. La Bohême slave a

1. Sollicité de venir visiter l'exposition, l'empereur a répondu qu'il serait retenu par d'autres devoirs. Et en effet il n'est pas venu.

vraiment le droit d'être fière de ces pacifiques triomphes; ses amis saluent avec sympathie sa victoire morale et appellent de tous leurs vœux le moment où elle reprendra dans les conseils de l'État austro-hongrois la place qu'elle n'aurait jamais dû perdre et que nul n'osera plus lui contester.

FIN

TABLE GÉNÉRALE

DES ARTICLES CONTENUS DANS « LE MONDE SLAVE » (1 VOL.), LES « ÉTUDES SLAVES » (3 VOL.), ET DANS « RUSSES ET SLAVES » (2 VOL.) [1]

Bohême. — De Paris à Prague (M. S.). — La Bohême et l'Autriche en 1871 (E. S., I). — La Bohême et le Panslavisme (E. S., I). — Jean Hus (E. S., II). — Quelques documents tchèques relatifs à Henri IV (E. S., II). — L'historien national de la Bohême, François Palacky (E. S., II). — Jean Zizka et les Hussites (E. S., III). — Le roman rustique en Bohême (E. S., III). — Kollar et la poésie panslaviste (R. S., I). — En Bohême (R. S., II).

Bulgarie. — Le Veda Slave (E. S., II). — La Bulgarie inconnue (R. S., I). — Un homme d'État bulgare (R. S., II).

Croatie et Serbie. — Agram et les Croates (M. S.). — Les Slaves du Sud et leur littérature (M. S.). — Belgrade et les Serbes (M. S.). — Un évêque slave [Mgr Strossmayer] (M. S.). — Le drame moderne en Serbie (M. S.). — La langue serbe et l'avenir des Slaves méridionaux (E. S., I). — Georges Krijanitch (E. S., II). — Le peuple serbe (R. S., I). — Grecs, Serbes et Bulgares (R. S., II).

1. M. S., *Monde Slave*; E. S., *Études Slaves*; R. S., *Russes et Slaves*.

Russie. — Les théâtres en Russie (M. S.). — Le drame moderne en Russie (M. S.). — Les écrivains anglais et la Russie (M. S.). — Une visite aux Catacombes de Kiev (E. S., I). — Sur le Volga (E. S., I). — Nijny et la foire (E. S., I). — Le Volga et Kazan (E. S., I). — Kazan et les Tartares (E. S., I). — Vladimir et ses églises (E. S., I). — Les contes populaires de la Russie (E. S., I). — La langue russe (E. S., I). — La vie de province en Russie (E. S., II). — Le roman russe dans la littérature française (E. S., II). — Le nihilisme et la Russie (E. S., II). — Les écrivains français et la Russie (E. S., II). — Les débuts de la littérature russe (R. S., I). — La formation de la nationalité russe (R. S., I). — La femme et la société russe au XVIe siècle (R. S., I). — L'éducation intellectuelle du peuple russe (R. S., I). — La comédie russe au XVIIIe siècle (R. S., II). — La jeunesse de Catherine II (R. S., II).

Pologne. — La comédie moderne en Pologne, Fredro (E. S., I). — Un jubilé littéraire en Pologne, Jean Kochanowski (E. S., III). — La chaire de Mickiewicz (R. S., II). — Un poème de Mickiewicz (R. S., II). — Julien Niemcewicz (R. S., II) [1].

Questions générales. — Le monde slave (M. S.). — Les origines du panslavisme (M. S.). — Les études slaves en Russie (E. S., I). — Un précurseur du panslavisme au XVIIe siècle (E. S., II). — L'Autriche-Hongrie et la question d'Orient (E. S., II). — La mythologie slave (E. S., III). — Les Slaves au XIXe siècle (E. S., III). — Les Slaves et la civilisation (R. S., I).

1. Une question de propriété littéraire ne m'a pas permis de réimprimer dans ces Études les chapitres sur la Pologne aux XVIe et XVIIe siècles, que j'ai publiés dans l'Histoire générale de MM. Lavisse et Rambaud.

TABLE DES MATIÈRES

Avant-propos v
Le développement intellectuel de la Russie 1
La comédie russe au XVIIIe siècle. Von Vizine 23
Les premières années de Catherine II 71
Un patriote bulgare : Zacharie Stoïanov 93
Grecs, Serbes et Bulgares 191
La chaire de littératures slaves au Collège de France .. 207
Un poème de Mickiewicz : Messire Thaddée 243
Julien Niemcéwicz 287
En Bohême. Notes de voyage 301
Table générale 359

Coulommiers. — Imp. Paul BRODARD. — 553-96.

UNIVERSITY OF ILLINOIS-URBANA
3 0112 127318571